3 1761 04411 1961

PQ
2217
.D3
L8
V.1
c.1
ROBARTS

LUCIEN SPALMA.

PARIS. — Imprimerie de COSSON,
Rue St-Germain-des-Prés, 9.

D249K

LUCIEN SPALMA

PAR

JULES A. DAVID.

TOME PREMIER.

162504
31.5.2

PARIS,

LECOINTE ET POUGIN, libraires commissionnaires. QUAI DES AUGUSTINS, n° 49.

ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, RUE DES BONS-ENFANS, n° 29.

MDCCCXXXV.

PQ
2217
D3L8
t.1

Les historiens modernes ont énergiquement dénoncé *l'exploitation de l'homme par l'homme*. Nous devons à la philosophie du dix-huitième siècle d'être délivrés de la tyrannie de cette orgueilleuse minorité. Aujourd'hui que la société ne souffre plus de ce vice fondamental, il reste aux écrivains moralistes à le combattre dans les faits partiels où il s'est réfugié. Ainsi il existe encore parmi nous des hommes entreprenans et insatiables, qui confisquent à leur profit les inspirations généreuses de quelques jeunes esprits trop francs et trop

désintéressés. Ce nouveau genre d'usurpation sociale pourrait s'appeler *l'exploitation de l'individu par l'individu.* C'est là ce que nous avons voulu flétrir.

Ce livre donc peint des mœurs réelles. Un égoïsme, d'autant plus odieux qu'il s'exerce sous le masque de l'amitié, y trouvera son portrait. Ce portrait sera sa punition, si cette œuvre obtient du succès. Puisse-t-elle servir à faire reconnaître cette nouvelle hypocrisie, et à garantir le talent jeune et confiant des aspirations mortelles de ce vampirisme intellectuel.

LIVRE PREMIER.

LUCIEN SPALMA.

I.

UN BAL CONSTITUTIONNEL.

Dans une maison de la rue St-Georges, au second étage, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, accoudé sur une petite table, paraissait fort attentif à feuilleter des papiers épars devant lui. Tantôt il se contentait de lire, et selon qu'il recevait de sa lecture une impression

bonne ou mauvaise, ses traits rayonnaient de joie, ou se rembrunissaient de mécontentement. Tantôt sur la marge des feuilles manuscrites il ajoutait à la hâte quelques notes, comme pour achever un travail commencé, ou s'en rappeler un autre oublié depuis longtemps.

Les papiers imprimés étaient pour la plus part des journaux; ce qui indiquait assez que celui dont nous parlons s'occupait de politique. — Si vous me demandez la couleur de ses opinions, je vous répondrai que ces journaux s'appelaient *le National* et *la Tribune*. — Il ne vous restera donc qu'à choisir entre les *patriotes purs* et *les patriotes modérés*, entre le système américain et la république universelle. Du reste, qu'il fut partisan du Congrès ou de la Convention, ce n'était pas, à coup sûr, un de ces républicains effrayans dont 93 a fourni les modèles.

Un divan et des fauteuils en toile de Perse, des rideaux de mousseline drapés avec grâce, de hautes et brillantes glaces, et enfin des gravures de bons maîtres richement encadrées, tout cela lui composait un appartement d'un

goût assez pur et élégant. Nulle part chez lui vous n'eussiez trouvé le portrait de Fouquier-Tinville ou de Robespierre ; — et sur sa cheminée il avait une pendule, et non pas une guillotine.

Sa personne d'ailleurs était en harmonie avec l'élégance de l'ameublement, et à le voir enveloppé d'une robe de chambre bien ouatée, coiffé d'un beret de velours fourré en martre, et qui ne ressemblait en rien au bonnet de la liberté, vous l'eussiez plutôt pris pour un heureux et insouciant sybarite que pour un apôtre du peuple, pour un martyr de l'humanité.

Nul, pourtant, n'avait des principes plus larges, des opinions plus généreuses. Il espérait tout d'un avenir qui ne pouvait échapper ; car, disait-il, on n'arrête pas un char sur le penchant rapide d'une montagne, et l'humanité est indéfiniment progressive. Cette dernière phrase surtout lui plaisait singulièrement, il la lançait contre tous et à propos de tout, c'était son idée fixe, son utopie favorite, ce qu'on

appelle un système politique. — Comprenez-vous tout ce que cela avait de beau et de retentissant! — Les jours d'émeute, il restait tranquillement chez lui ; mais le lendemain, son journal foudroyait le gouvernement imposteur et l'infâme police. En lui, l'instinct du bien général et de la conservation individuelle se confondaient à un égal degré. Il se laissait dire volontiers qu'il était un de ces hommes chers et précieux, qu'on ne saurait trop ménager dans l'intérêt de la patrie.

Ce soir-là, en jetant les yeux sur le dernier numéro de *la Tribune*, il ne put retenir un geste de dépit : — Encore une amende, dit-il, en grommelant; et laissant aller sa tête entre ses mains, il tomba dans une méditation profonde. Commençait-il à s'apercevoir que le patriotisme coûtait trop cher; ses idées de bien-être personnelles étaient-elles en lutte contre ses idées de bonheur universel; l'homme privé faisait-il tort à l'homme public?... Je l'ignore. Et d'ailleurs il faut y regarder à deux fois avant d'entacher une réputation du reproche honteux d'égoïsme.

Peut-être serait-il resté long-temps dans sa rêverie, si le bruit de la pendule qui sonnait neuf heures ne l'eût rappelé à lui-même. — Il releva la tête comme éveillé en sursaut, rangea en toute hâte ses papiers, et prit un air ouvert et riant comme s'il eut voulu en finir avec ses pensées. On lui avait remis le matin une invitation terminée par cette formule banale : — on dansera. Aussi maintenant était-il prodigieusement occupé à tirer de son armoire en acajou tout ce qui devait composer sa toilette. Grâce à l'obéissance passive de son tailleur, notre jeune homme était parvenu à faire parler sa mise. Il y avait un principe social dans la coupe de son habit, de l'opposition dans le nœud de sa cravate, une idée républicaine dans les revers de son gilet. Et pourtant l'ensemble de son habillement ne manquait pas d'originalité, en ce sens, du moins, qu'il appelait l'attention sur celui qui le portait. Mais il y manquait absolument le cachet aristocratique, particulier aux secrétaires d'ambassade. Il n'aurait pas demandé mieux, peut-être, que d'adopter un genre

plus élevé, plus mondain. Par malheur il s'était cru obligé de traduire par un costume presque noir, le puritanisme de ses doctrines politiques, et de bannir, en haine des habitudes somptueuses des monopoliseurs, ces petites recherches effeminées et impopulaires que la mode autorise.

On eût cependant remarqué dans ses apprêts une attention particulière, un soin inaccoutumé qui révélait ce que les jeunes gens appellent des *projets*. Plus d'une fois il demanda à sa glace si la frisure de ses cheveux était de bon goût, et si le noir de ses moustaches tranchait assez sur son teint frais et coloré. Comme un peintre observe un tableau pour en découvrir les défauts les plus cachés, les plus secrètes imperfections, il étudia minutieusement chaque détail de son habillement, chaque ligne de sa figure, et un sourire d'approbation et d'espérance lui échappa. — Il se trouvait *bien*.

II.

Onze heures allaient sonner quand Oscar de Savigny arriva. Les toilettes fraîches encore, avaient perdu leur raideur primitive; les femmes avaient laissé fondre au feu de la walse cette pudeur sauvage, cette crainte de se compromettre qui les enchaînent à leur arrivée. — Le bal, immobile d'abord, froid, gêné,

triste, s'animait au bruit des pas, aux accords des instrumens.

Dans notre époque de transition, où les mœurs ne sont pas faites, où le peuple se débat sous le souvenir de ses vieilles lois renversées, de ses vieilles habitudes détruites, et plus encore sous l'impuissance d'en créer de nouvelles, un bal n'est pas un spectacle indigne d'intérêt. Là, toutes les aristocraties se touchent et se coudoient, tous les orgueils se heurtent et se froissent. C'est un étrange conflit entre les mille élémens divers de l'ordre social, déplacés par les vives et profondes secousses qui ont marqué nos cinquante dernières années. Mais le choc qui les a mêlées n'a pu les confondre; les caractères primitifs n'ont pas changé : seulement les rôles sont devenus plus difficiles et les personnages plus actifs. A voir cette foule compacte où l'artiste semble l'égal de l'avocat, où l'homme de bourse marche de pair avec l'héritier d'un grand nom, on pourrait croire un instant à cette fusion des partis dont Napoléon voulut faire un système : mais il n'y a qu'un empe-

reur ou un observateur inattentif qui puissent s'y tromper. Les contrastes offrent peut-être des nuances plus délicates à saisir, mais il n'en sont que plus nombreux et plus piquans ; car il ne faut pas s'imaginer que l'aristocratie ancienne ait abdiqué sa puissance. Elle forme encore une sorte de franc-maçonnerie, dont les sympathies sont d'autant plus vives qu'elles se manifestent moins ouvertement. Souvent un mot, un geste, un coup-d'œil vengent cruellement la fierté nobiliaire forcée de déroger; et le niveau des révolutions passera encore bien des fois sur cet orgueil vivace, avant qu'il cesse de relever la tête. C'est surtout aux bals de Madame de Castelmare qu'on pouvait étudier cette particularité de notre époque.

Veuve d'un officier de Napoléon, madame de Castelmare avait toujours conservé, dans les fêtes qu'elle continuait de donner, les traditions impériales. Forçée d'abord de se soumettre, comme bien d'autres, au grand système de fusion, elle avait fini par s'y habituer, et par y prendre goût : c'est-à-dire que les salons d'un hôtel du faubourg Saint-Germain

s'ouvraient aux illustrations roturières, et aux intrigans de toutes les classes. Mais aussi combien de fois le spectacle de quelque gaucherie plébéienne vint dédommager la noble dame de sa condescendance! Chez elle la légitimité causait avec l'Empire, la dynastie de juillet avec la République; nulle part la foule n'était plus bruyante, les lumières plus prodiguées, les quadrilles plus nombreux. Mais souvent un malin sourire échangé entre deux partners de sang noble, punissait l'orgueil de quelque femme d'avocat, ou pulvérisait les diamans d'une femme d'agent de change. Les domestiques eux-mêmes, avec leur admirable instinct de valets, avaient appris à prononcer certains noms à haute voix, à en taire quelques autres. Et parmi les premiers, il n'y avait pas seulement des noms historiques, mais aussi certaines syllabes malencontreuses, dont les combinaisons ont le privilége d'attirer sur celui qu'elles désignent une fâcheuse attention. Au surplus, la vanité naïve de la bourgeoisie s'accommodait facilement de tout; on voyait des avoués s'étendre complaisamment

dans les fauteuils gothiques, comme s'il n'y avait pas de plians dans le monde; et de petits employés à douze cents francs causer de *steeple chase* avec un clerc de notaire et un ambassadeur.

Et pendant ce temps-là, dans la cour de l'hôtel, les *chars numérotés* heurtaient leurs essieux salis par deux courses à l'heure, contre les roues fraîchement vernissées d'une voiture de maître.

En ce moment, les vastes appartemens ouverts à la danse, offraient un coup d'œil magique. C'étaient des fleurs, des diamans, des femmes haletantes et légères, de la joie dans tous les traits, le bonheur dans tous les yeux, le sourire sur toutes les bouches, l'enivrement de la pensée, l'orgie des sens. A peine si vous eussiez remarqué çà et là quelques têtes d'hommes graves et soucieuses, jetées au milieu du bruit et des lumières comme d'étranges contrastes, comme des silhouettes de Rembrand, à travers de rians tableaux de l'Albane.

Il y a en effet deux manières de considérer un bal : la première, c'est la partie poétique,

celle des jeunes gens : La musique, les fleurs, la walse éblouissante, les tailles qu'on entoure, les mains qu'on presse, les paroles d'amour qu'on échange. La seconde manière, c'est la partie que j'appellerai positive, celle des maris : les tortures de la jalousie, le désir de la vengeance, ce malaise enfin qu'on éprouve à voir troubler une possession, empiéter sur une propriété.

Qui sait combien n'ont dû leur malheur qu'à l'importation de la galope en France? Qui pourrait dire combien de femmes laissent leur vertu à cet imbroglio de mains données et reprises, comme les agneaux, leur toison aux buissons en fleurs qui bordent les chemins. Un bal se divise donc en deux fractions, l'une qui attaque, l'autre qui se défend; celle-ci qui veut acquérir, celle-là qui veut conserver; l'espérance et la crainte, le bien et le mal, le paradis et l'enfer.

Pour Oscar de Savigny, on voyait assez à son attitude indépendante, qu'il n'avait aucun des soucis dont je parle. Il allait tête haute comme un insouciant célibataire, donnant un

bonjour à l'un, une poignée de main à l'autre, jetant au hasard des paroles insignifiantes et vides qui se perdaient au milieu du tulmulte. Une fois il essaya de se rapprocher d'un jeune homme blond qu'il avait aperçu dans la foule, mais il ne put que lui crier de loin : « Bonjour » Lucien. » Et, malgré lui, le flot des danseurs le livra de nouveau aux caprices de la cohue, aux ondulations de la foule.

Pourtant, il y avait dans la contraction de ses lèvres, dans le mouvement continuel de ses yeux, quelque chose qui accusait une secrète inquiétude, une impatience mal déguisée. Aux femmes les plus brillantes, il n'accordait à peine qu'un regard furtif; puis il se retirait en hochant la tête, comme s'il eut voulu dire, « ce n'est pas cela ! »

Son désappointement était au comble, lorsqu'enfin arrivé au dernier des salons, un cercle d'hommes plus nombreux et plus empressé arrêta son attention et fixa son inquiétude. Il aperçut le bas d'une robe, le bout d'un ruban, la sommité d'un bouquet; il l'avait devinée : c'était *elle*, c'était madame de Nangis.

Fille d'un financier de la restauration, nièce par sa mère, de madame de Castelmare, mademoiselle Amélie Darcy, avait épousé à seize ans M. de Nangis, officier supérieur, très brave, disait-on, et fort bien en cour, suivant le style de l'époque. Élevée par sa mère dans des principes rigides, et dans une dépendance entière, trop jeune d'ailleurs pour savoir ce que c'était que l'amour, mademoiselle Darcy n'avait compris le mariage que comme un moyen d'échapper à la surveillance maternelle et d'assurer sa liberté. Elle aimait le bal, et ne pouvait pas y aller; le spectacle, on ne l'y menait jamais; elle espéra qu'une fois mariée, rien ne pourrait l'empêcher de satisfaire ses goûts; elle prit donc M. de Nangis, plutôt comme un passeport que comme un mari. Au surplus, les époux avaient toujours fait bon ménage, M. de Nangis n'avait jamais eu à se plaindre de sa femme; si ce n'est que parfois il lui fallait, malgré les douleurs de la goutte, danser avec cette enfant. C'était alors, comme vous le voyez, une charmante petite fille qui promettait une jolie femme.

Deux ans après son mariage, M. de Nangis demanda sa retraite; et comme il arrive souvent, au moment de jouir du fruit de ses travaux, et de se reposer de ses fatigues, la mort vint le surprendre.

A cette époque, un changement subit s'était opéré dans le caractère de la jeune veuve; de folle et rieuse qu'on la savait, elle s'était faite pensive et sentimentale, soit que son temps d'aimer fut venu et qu'elle se sentit un vague besoin de choses inconnues, soit qu'échauffée à la lecture de nos poésies et de nos drames modernes, elle prit les folles rêveries de son cerveau, pour les secrets élancemens de son cœur. Elle levait quelquefois les yeux au ciel, pleurait aux pièces chatouillantes du Gymnase, se trouvait mal aux drames *forts* de la Porte-Saint-Martin; les mots de *poésie* et d'*artiste* semblaient tomber fatalement de sa bouche, et chaque jour on l'entendait se plaindre de son excessive sensibilité nerveuse. Dans tout ceci peut-être n'y avait-il pas un changement bien réel, peut-être madame de Nangis n'était-elle alors, comme auparavant, qu'une

femme à la mode. — Si vous l'interrogiez sur le passé, elle faisait de son époux un éloge bienveillant, avec cette restriction néanmoins, que dans le cas d'un second mariage, son choix ne se porterait plus sur un militaire. Cela est tout simple d'ailleurs : pour certaines femmes curieuses et actives, à quoi servirait de perdre un mari, si on devait en prendre un pareil !

Ainsi faite, vous devinez bien que madame de Nangis ne devait pas manquer d'adorateurs; certes il y avait en elle de quoi flatter tous les goûts, satisfaire à toutes les exigeances. Du reste, malgré ses nouvelles inclinations, le bal lui plaisait toujours, et toujours sa danse élégante s'y faisait remarquer. Seulement au lieu de dire qu'elle galopait avec grâce, on disait qu'elle galopait avec âme.

C'était une femme petite et frêle, avec des cheveux très blonds et très soyeux, une taille fine, et cambrée, une peau d'une blancheur éblouissante, sur laquelle se dessinaient des veines d'un bleu pâle; une figure enfin singulièrement aristocratique.

Remarquez bien que ce dernier mot n'est pas vide de sens. Le type de la beauté n'est pas le même pour le peuple, que pour le beau monde. Ce qu'on nomme si originalement dans la rue un *beau brin de fille*, serait trouvé dans un salon, propre au plus à faire une déesse de la liberté; et de toutes ces femmes que courtisent nos dandies, il n'y en a peut-être pas une dont un manouvrier voulut faire sa femme ou un matelot sa maîtresse.

Ce soir-là, madame de Nangis portait une parure toute blanche, une robe de gaze avec des manches tombantes qui flottaient comme les ailes d'un cygne, des souliers de satin blanc, et dans ses cheveux une couronne de fleurs blanches. Elle ressemblait à une mariée, ou à jeune fille qui va pleurer sur la tombe de sa sœur.

Lorsque le nuage d'hommes qui l'environnait se fut dissipé, et qu'elle vint à se montrer dans tout son éclat, Savigny resta immobile d'admiration et de surprise, tant elle était jolie! tant il y avait de noblesse dans sa mise, de délicatesse exquise dans ses traits!.. Son pre-

mier mouvement, fut de se présenter aussitôt à madame de Nangis, mais il calcula qu'une telle apparition serait commune et sans effet, et il attendit quelqu'incident qui put le mettre en lumière et lui donner du relief. En cela le hasard le servit à merveille.

Un agent de change qui faisait partie du cercle de madame de Nangis, l'aperçut en se détournant, et lui dit d'une voix assez haute :

« Mais venez donc M. Oscar, on vous at-» tend. » Oscar couvrant d'un air froid et indifférent la satisfaction intérieure qu'il éprouvait, traversa le salon et salua profondément madame de Nangis.

« On parlait de vous à l'instant, continua celui qui l'avait interpellé, Madame se plaignait qu'il lui manquait un de ses plus infatigables danseurs.

— Madame est bien bonne, dit Oscar, de s'être aperçue de mon absence; mais en évrité, il y a cruauté de sa part à se retirer ainsi dans le dernier des salons. Il a fallu toute ma persévérance pour arriver jusqu'à elle.

— Vous plaignez-vous de votre peine, dit madame de Nangis ?

— Non, Madame, si je ne suis pas arrrivé trop tard pour vous servir de partner.

— J'ai promis cette walse à M. Lionnel de Beauval; voulez-vous l'autre ?

Oscar s'inclina et se retira sans rien ajouter, craignant avant tout de se prodiguer en pure perte, et de dépenser inutilement les grâces étudiées de son esprit. Mais le même homme, qui lui avait servi d'introducteur, vint à lui, et lui prenant le bras.

C'est une charmante femme, n'est-ce pas, mon cher Oscar ?

Celui-ci regarda fixement son interlocuteur comme s'il eut redouté dans cette question quelque chose d'ironique ou d'interrogateur; puis d'un ton insoucieux il répéta : charmante en effet ! Mais l'agent de change n'avait pas tout dit, et la phrase brève et sèche d'Oscar ne parvint pas à le déconcerter.

Voyez donc, reprit-il, en montrant madame de Nangis qui dansait avec M. de Beauval, voyez donc quelle souplesse dans la taille,

quelle désinvolture dans les mouvemens ! Cette femme-là ferait tourner la tête d'un diplomate russe, ou d'un banquier juif. Il est impossible que M. Lionnel n'en devienne pas éperduement amoureux. Il faut être aveugle pour soutenir qu'elle est moins jolie que ma femme.

Ces derniers mots expliquaient la loquacité insolite de l'obstiné causeur.

M. Duterme était marié depuis trois ans à une femme ardente et spirituelle, dont la coquetterie lui inspirait des craintes sérieuses. Un jeune homme entre tous qui avait paru plus assidu que les autres lui donnait des soupçons, lui causaient des mouvemens jaloux, qu'il avait peine à comprimer. Chaque fois qu'il conduisait sa femme au bal, c'était pour lui une soirée de souffrance et d'angoisses; vous l'eussiez vu d'ordinaire appuyé sur le marbre d'une cheminée, affectant à grand peine un air distrait, et s'efforçant de sourire pour déguiser sa jalousie.

A cette soirée comme aux autres, il était venu soucieux et malgré lui ; mais peu à peu, son front s'était rassérené, sa face longue et

blême s'était éclaircie, lorsqu'il avait vu M. de Beauval délaisser sa femme pour s'occuper de madame de Nangis. Volontiers il eut remercié la jeune veuve d'enlever ainsi un amant à madame Duterme, et à lui un rival dangereux.

Voilà même que dans sa joie, il ne dissimulait plus les avantages de Lionnel, et prenant Oscar pour confident : Joli garçon, disait-il, de l'esprit, une naissance illustre, il ne peut manquer de réussir.

— Vous êtes stupide, repartit brusquement Oscar en lui tournant le dos.

Duterme resta stupéfait sans savoir si c'était bien à lui que ces paroles étranges s'adressaient : il ne comprenait pas. C'est que les rôles étaient changés, c'est qu'Oscar souffrait à son tour, c'est qu'il était horriblement jaloux. Emportée par la rapidité de la walse, madame de Nangis avait passé deux fois près de lui ; deux fois il avait entendu le bruit de son souffle, senti le frôlement de sa robe, et il ne pouvait voir sans colère un autre que lui enlacer madame de Nangis de ses bras, et la presser

contre sa poitrine; il lui semblait qu'on lui faisait tort, qu'on lui dérobait son avenir, qu'on le volait. Car il s'était dit : j'aurai cette femme!

En vain on lui eut objecté que madame de Nangis était riche et d'une famille illustre, tandis que lui, était pauvre et sans famille. J'aurai cette femme! C'était pour lui une pensée immuable, une irrévocable résolution. Il voulait! Devant sa volonté, les difficultés devaient tomber, les obstacles s'applanir, le temps disparaître, l'espace s'effacer; aussi fut-il bientôt remis du mouvement d'impatience que lui avaient causé les paroles de Duterme; s'il me barre le passage, murmura-t-il en regardant le jeune Lionnel, eh bien! je le briserai.

Une fois ce parti pris, il s'approcha de madame de Nangis, et lui offrit sa main pour la conduire à une contredanse nouvelle. Vous dire ce qu'il y eut d'habileté dans ses premières paroles, de ménagemens dans sa galanterie; vous montrer comment il couvait sa jeune danseuse d'un œil ardent et timide, tendre et

respectueux à la fois, comment il s'insinuait dans sa confiance, interrogeait ses sentimens et flattait tous ses goûts, voilà qui serait pour nous chose impossible. Sans doute il allait réussir à concentrer sur lui seul toutes les distractions de la jeune femme; mais cette fois la fatalité se déclara contre lui, comme pour éprouver ses forces et entrer en lutte avec sa volonté.

III.

Dans l'embrâsure d'une croisée où un rassemblement s'était formé, on parlait assez vivement. D'une question individuelle, la discussion s'était élevée peu à peu à une question générale ; des personalités on en était venu aux abstractions. On avait commencé par mettre

en conteste le plus ou le moins de mérite des littérateurs de nos jours, on demandait maintenant ce que c'était que le génie. Immense sujet, comme vous voyez, où toutes les opinions sont de mise, où tous les sophismes sont soutenables. C'est surtout en pareille matière que la vérité n'est jamais qu'une affaire de plus ou de moins.

— Messieurs, dit quelqu'un, il y a des questions qu'il ne faut pas faire; celle là est du nombre, avouons tous que nous n'en savons rien, c'est le parti le plus sage.

Le parti le plus sage ne fut pas suivi.

— Mais au moins, reprit un Monsieur à tournure martiale, si vous ne voulez pas qu'on *sache* comment est fait le génie, je me chargerai bien de vous dire en quoi il consiste. Je ne *sais* pas ce que Napoléon avait dans la tête, mais il gagnait des batailles et soumettait l'Europe. Vous *savez* au moins ce que fait le génie.

— Ne sortez pas de la question, dit un historien connu : le hasard et la fortune peuvent aussi renverser les empires et gagner des ba-

tailles ; le hasard ne créa pas une symphonie de Beethoven, une statue de Phyaias : il n'y a pas de génie à avoir de bons généraux et de braves soldats, une armée fanatique et une artillerie bien exercée.

Il y eut à ces mots une explosion terrible. Attaquer Napoléon ! nier le Grand-Homme, c'était une audace inouie. Mais on revint bientôt au fond de la question.

Une jeune femme prétendit que le génie était une maladie du foie.

Un vaudevilliste fort gai, dit en quatre paroles que c'était le souvenir d'une femme aimée et morte de la poitrine.

Un Saint-Simonien, soutint que le génie consistait dans la plus vaste capacité d'amour pour l'humanité tout entière.

Un philosophe prononça gravement cet axiome : « Le génie se manifeste aussi bien par » l'action que par la pensée ; le génie, c'est » l'exécution sublime ou d'une grande pensée » ou d'une grande action. Voilà pourquoi nous » disons le génie littéraire, et le génie guerrier : » voilà pourquoi il y a eu du génie à gagner la

» bataille d'Austerlitz, comme à écrire Rodo-
» gune.» A la bonne heure, s'écria-t-on.

Le Monsieur à la tournure martiale se frotta les mains.

Madame de Nangis remarqua qu'on pourrait même dire que Saint-Vincent de Paule avait eu du génie dans la vertu. — Quelqu'un se chargea de lui faire un compliment.

Folies que tout cela, dit un sceptique bien prononcé, qui se faisait gloire de ne croire à rien. — Pensez-vous pas avoir fait une définition avec vos phrases bariolées d'épithètes? Le génie! c'est un vain son, un mot vide de sens, c'est le rien, c'est le néant. Le génie ! d'où cela vient-il? où cela va-t-il? il n'y a pas plus de génie que de Dieu.

Deux siècles plutôt, cette dernière phrase eut paru le comble de l'audace, de nos jours c'est une banalité qui ne produit plus d'effet. Vous pouvez rencontrer une foule de jeunes gens plus impies que Voltaire, plus athées que l'Arétin, qui vous démolissent Dieu comme une mâsure vermoulue dont on n'a plus que faire et qui gène.

Après le sceptique, un médecin renommé annonça par un geste qu'il allait prendre la parole. C'était un homme savant qui avait approfondi tous les mystères de l'organisation humaine. Il savait la formation du sang, et comment il inonde les artères, et comment il fait battre le cœur; pour lui la phrénologie était un livre d'enfant, et la diagnostique si compliquée de Lavater un alphabet simple et facile, qu'il avait déchiffré depuis long-temps.

On voulut écouter un pareil homme; l'attention redoubla, les auditeurs se rapprochèrent, il se fit un grand silence.

Messieurs, dit le docteur d'un ton de voix lent et mesuré : — On ne peut pas avoir de certitude complète à l'égard du génie. Nul en effet ne peut dire où il est, et où il n'est pas ; mais nier son existence est une absurdité aussi grande que nier l'existence de la fièvre et de la folie.

Empêcherez-vous que les fibres du cerveau tendues et surexcitées ne donnent naissance à des idées bizarres et incohérentes? Eh bien! le génie n'est qu'une incohérence, un accident

nerveux, un dérangement du système organique, une monomanie d'une espèce particulière. Entre la folie et le génie, il n'y a la différence que du plus au moins, et l'on peut presque toujours s'attendre qu'un grand homme mourra fou.

Un murmure d'approbation suivit ces paroles, et chacun allait se retirer, en conservant, comme il arrive nécessairement, son opinion particulière. Mais Oscar de Savigny, n'avait encore rien dit; il ne voulait pas cependant perdre une aussi belle occasion de se mettre en relief, et s'il n'avait pas pris la parole plus tôt, c'est que la discussion, suivant son jugement, n'était pas encore arrivée au point où il la voulait. L'opinion du docteur avait au moins l'avantage de reposer sur quelques faits matériels. Oscar se garda bien de l'attaquer en face; mais il manœuvra de manière à se l'approprier, puis, quand il eut présenté les idées que l'on venait d'émettre, sous le point de vue qui lui convenait, il parut avoir dit des choses neuves, et avoir refuté tous les systèmes qu'on venait d'entendre. Le génie, ajouta-t-il,

est une manière d'être. Si vous en faites un être à part, vous courez grand risque d'en donner de fausses définitions. Mais pour moi je ne veux pas nier le génie, plus que je ne peux nier le bonheur au jeu.

Oscar avait une grande facilité d'élocution; il était verbeux et entraînant. Ce fut lui qui allait obtenir tous les suffrages, lorsqu'un jeune homme, qui n'avait encore rien dit, se leva tout-à-coup, et d'une voix forte et vibrante s'écria : le génie c'est la foi.

A ces mots un grand nombre de voix éclatèrent mêlées de rires confus, on interpella assez vivement le nouvel orateur. Mais il y avait dans son attitude quelque chose de si étrange et de si convaincu; il y avait tant d'inspiration dans ses yeux, tant de fermeté dans son geste, que les plus décidés finirent par se taire, les plus incrédules par écouter.

Oui, reprit-il, le génie, c'est la foi, foi en Dieu, foi à l'enfer, foi en tout, mais la foi toujours! Si Raphaël est le plus idéal, le plus grand des peintres, c'est qu'il croyait à son Dieu comme à son art. Quand il peignait la

vierge, son tableau n'était-il pour lui qu'une toile et des couleurs? Dans ses lignes si harmonieuses n'y avait-il ni religion, ni pensée? Non! c'était une création immortelle, c'était une sainte, la mère immaculée d'un dieu mort sur la croix! Combien de fois son âme échauffée par la foi dut voir son modèle dans de mystiques extases! car il ne créait pas, il copiait, son chevalet s'était transformé en autel, la vierge avait posé devant lui; et quand il ne peignait plus, il adorait.

Et Weber! a-t-il pu composer le Freychutz sans trembler devant le génie du mal? Mozart a-t-il pu faire marcher sa statue de pierre sans être frappé d'épouvante? Qui donc lui avait appris ces gémissemens des damnés, ces terribles grincemens de dents? Oh! si vous avez vu don Juan se tordre sous la main glacée du commandeur, comment pouvez-vous douter encore que Mozart n'ait cru à l'enfer? Oui, il s'est mêlé une fois à cette ronde des démons, il a assisté à leurs tortures, il a partagé leur inéffable désespoir. — Il avait la foi.... Et s'il pouvait revivre, il nous dirait que sa

musique, à lui, le faisait frémir, que plus d'une fois, dans ses longues insomnies, dans la tourmente d'idées tumultueuses qui le dévoraient, il s'est réveillé tremblant et couvert de sueur pour s'agenouiller devant son crucifix, et lui dire : mon Dieu, ayez pitié de moi, *miserere* ! Enfin ! qui l'a tué ? C'est son *réquiem*, c'est la foi.

En parlant ainsi, les yeux du jeune homme brillaient, ses joues pâles et creuses s'étaient animées. Dans un autre temps on l'eut proclamé prophète, on le prit pour un fou.

Il continua : faut-il donc, après ces grands noms, vous citer un nom mille fois plus grand encore ? Un nom que l'univers entier répète, que les anges célèbrent dans le ciel sur leurs harpes d'or, que les poètes chantent sur la terre avec leurs lyres d'ébène ; faut-il nommer le Christ ?

A ce mot, ce fut une clameur générale, composée de mille cris divers, de mille exclamations injurieuses. Le Christ ! il croit en Dieu ! — c'est un fou ! — c'est un niais ! — écoutez, écoutez !

Le jeune homme avait incliné la tête comme prosterné devant la majesté du nom qu'il venait d'invoquer. Et quand le silence fut rétabli :

Le Christ! qu'est-ce autre chose que la foi qui d'un Dieu fait un homme ou d'un homme un Dieu, qui aplanit les montagnes, comble les vallées, guérit les paralytiques, et en mourant sur le calvaire, laisse à douze pauvres pêcheurs le soin de régénérer le monde et de renouveler la face de la terre! Le Christ! il vient prêcher à un monde pourri de matérialisme le sacrifice et l'abnégation du *moi*, la vie dans l'amour, la foi à ce qui est immatériel. Du haut de sa croix il étend ses bras assez grands pour que le genre humain tout entier puisse s'y presser! Il vient proclamer le premier que le fils de l'homme est aussi le fils de Dieu, dogme sublime qui fait que la terre touche le ciel sans cesser d'en être distincte! Il vient en vertu d'une mission divine, et d'une révélation que Dieu a murmuré dans son cœur, et cette révélation grandiôse, c'est la foi!

Après ces paroles, le jeune homme allait se

taire et s'éloigner, lorsqu'une dernière objection le rappela malgré lui dans l'arène. — Byron, Byron! criait-on de toutes parts.

Byron ! reprit-il; mais lui aussi croit comme Raphaël, comme Mozart, comme Jésus-Christ! Byron, sublime panthéiste au milieu de Rome, faisant de toutes les ruines des temps passés un piedestal à son génie! Entendez-le soupirer comme Lucrèce dans ce vase de fleurs immense que l'on nomme le Colisée; voyez-le, sur le cap de Tarente, jeter aux vents dans un élan de piété impie, les cendres de Shelley, l'éloquent apôtre de la Nature-Dieu; écoutez le chanter sur la mer Ionienne son *Ave Maria* du soir! Puis n'a-t-il pas placé (dans Manfred) le paradis et l'enfer au fond du cœur de l'homme? Tant c'est une nécessité pour lui que de croire, tant la force ascensionnelle de sa pensée l'élève comme tous les grands poètes et le fait remonter vers le ciel! Et dans sa vie intime? il rit de l'amour, mais dans les jardins de Ravenne, il passe de longs jours aux pieds de la comtesse Guiccioli; il flétrit la gloire, mais il meurt pour elle, et Athènes lui doit

un tombeau avec cette inscription : à Noël Byron, général Grec, mort pour la sainte liberté !

Vous le voyez donc bien, et vous avez beau faire, le génie, c'est la foi !

— Et la volonté ; dit une voix sèche et sifflante qui sortit de la foule.

Le jeune homme ne répondit pas ; il était tombé sur un fauteuil, les yeux éteints, et comme brisé par la violence des émotions qu'il venait d'éprouver.

Un instant après, il sortit.

Mais l'agitation qu'il avait causée dura quelque temps encore. — C'est un homme atteint d'épilepsie, disaient les uns. — C'est un fanatique, disaient les autres. — Les femmes avaient remarqué le feu de son regard, l'animation de son teint, la vivacité de son geste, la sonorité de son organe.

— Quel est ce jeune homme, dit madame de Nangis à Oscar ; quand les quadrilles se furent reformés.

— C'est une espèce de fou, dit Oscar.

— Mais encore?

— Un homme qui passe sa vie étendu au soleil, à regarder le nuage qui passe, ou l'oiseau qui vole.

— Son nom?

— A quoi bon, Madame.

— Mais je le veux.

— Lucien Spalma!

UN HOMME ACTIF AU XIXme SIÈCLE.

I.

Maintenant que nous avons montré la plupart des personnages de ce drame, il convient de revenir sur les antécédens de l'un des principaux acteurs.

A vingt ans, Oscar de Savigny avait un rang dans le monde et une conviction. C'était un

de ces hommes à volonté forte, dont l'infatigable persévérance ne se détourne jamais d'un but, une fois proposé, dont l'activité incessante se repaît d'alimens toujours nouveaux, s'aiguise contre les difficultés, dévore les obstacles. Un de ces hommes précieux pour qui la paresse n'est qu'un mot, l'ennui un non sens. Doué d'un esprit vif et pénétrant et d'une facilité peu commune, Oscar n'avait jamais connu les dégoûts de l'étude. Il avait compris tout d'abord combien les éducations de collége étaient insignifiantes, et la force de son organisation lui avait permis de devancer, seul et sans appui, les cours consacrés par la routine officielle. A seize ans, il avait déjà deviné le monde. Il sentit alors que de nos jours une éducation superficielle valait mieux qu'une spécialité; et par une habile division de ses facultés, il se ménagea bientôt une sorte d'instruction encyclopédique qui le rendit également propre à tout. D'ailleurs il causait bien de ce qu'il savait, mieux encore de qu'il ne savait pas, et possédait au suprême degré l'art de se taire.

Un jour vint, où le choix d'un état faillit mettre en défaut la précoce sagacité du jeune homme; pour la première fois, peut-être, Oscar se méconnut. Il imagina, Dieu sait pourquoi, que la carrière des lettres était la plus belle, la plus honorée, la plus lucrative : il pensa que l'aristocratie de l'intelligence allait recueillir l'héritage des vieilles aristocraties de l'argent et de la naissance; il avisa que le moment de la régénération sociale était proche, que le règne des avocats et des journalistes allait commencer, que la seule carrière qui put le mener à quelque chose, c'est-à-dire à tout, était celle du publiciste. Avez-vous quelquefois ressenti ce frisson électrique par lequel notre machine répond aux ébranlemens de notre cerveau, ce contre coup des sens qui se réveillent après l'enfantement d'une grande pensée, cette glorification intime de tout l'être, qui contemple sa création, son idée, et qui dit : « cela est bien ! » Oscar tressaillit ainsi devant cette illumination subite qui lui découvrait une vision d'avenir, et pendant une semaine entière, il crut que sa destinée l'ap-

pelait dans l'arène littéraire. Sans guide, sans protecteur, il entreprend de se faire un nom, une fortune : il a foi en lui-même, et il ne désespère pas des autres; il compte sur son mérite, et en même temps sur la justice des hommes; sur ses talens, et en même temps sur le tact appréciateur du public. Hâtons-nous d'ajouter que ces illusions ne tardèrent pas à s'évanouir, et que ces symptômes de faiblesse ne se renouvelèrent jamais. Aujourd'hui Oscar sourit de pitié au souvenir de sa première folie de jeunesse, et ne manque jamais de faire observer qu'elle fut la seule.

Cependant il fallait bien payer tribut à cette maladie d'amour-propre qui nous persuade à tous, que nous sommes nés pour écrire. C'est une fièvre qui dure plus ou moins longtemps, suivant les circonstances, et qui par malheur dégénère quelquefois en affection chronique. Mais Oscar ne devait pas succomber : il fut guéri tout d'abord, et voici comme.

Notre jeune homme voulait rester pur de toute camaraderie littéraire. Il poussait même ce scrupule à un tel point d'exagération, qu'il

crut devoir cacher son premier essai sous le voile du pseudonyme.

Quelques relations de famille l'avaient mis en rapport avec le propriétaire d'un journal assez répandu; mais il craignit d'arracher à la simple politesse ce qu'il ne voulait obtenir que par justice : *l'impression ;* et il se contenta de déposer le chef-d'œuvre suivant dans la boîte du journal, où l'on pourrait au besoin le retrouver, car il n'en est jamais sorti.

Monsieur,

« Je voudrais bien savoir quelle est ma vo-
» cation, si j'en ai une; ou m'en faire une, si
» je n'en ai pas. C'est pourquoi j'ai dû écrire
» quatre lettres pour demander des conseils,
» me réservant naturellement la faculté de ne
» pas les suivre, comme il arrive à tous ceux
» qui ont besoin d'avis. De ces quatre lettres,
» Monsieur, celle-ci étant la dernière, il con-
» vient de vous faire connaître le sort des pré-
» cédentes.

» La première fut adressée à un industriel
» de grand mérite, qui passait pour aimer sa
» profession en artiste. Je lui exposais mon goût
» pour la littérature, et mon talent naissant
» pour la facture des couplets de vaudeville.
» — Toutes réflexions faites, il me conseilla de
» me faire soldat : avec mes dispositions, je
» pourrais devenir maréchal de France. — Aus-
» sitôt je fis valoir à un vieil officier d'invalides
» mes connaissances en mathématiques et en

» dessin, ma bravoure personnelle et la force
» de ma complexion; il m'engagea à prendre
» les ordres. — Mais hélas ! le sacristain de ma
» paroisse à qui j'en ai touché deux mots, vient
» de me répondre que je ne parviendrais ja-
» mais. En effet, il me manque d'avoir été élevé
» à Saint-Acheul.

» Il paraît, me dis-je alors, que je n'ai pas
» de spécialité, autrement que je ne suis bon à
» rien, autrement que je suis propre à tout :
» d'où il suit que je ferais un excellent journa-
» liste. Je termine, Monsieur, par quelques
» réflexions sur cette profession, afin que vous
» puissiez juger, d'après mes principes sur la
» matière, si je suis capable de devenir un jour
» votre confrère.

» 1°. On peut considérer un journal comme
» une entreprise commerciale, et cependant
» à mes yeux un journaliste n'est pas un
» industriel. Cela revient à dire que si le
» choix d'une opinion peut être quelquefois
» une affaire d'argent, celle d'un article se-
» rait toujours pour moi une affaire de con-
» science.

» 2°. Il y a des gens qui écrivent pour mon-
» trer qu'ils ont de l'esprit, c'est heureusement
» le petit nombre. Les autres écrivent par mé-
» tier, et c'est fort bien fait à eux, si le métier
» est bon ; mais les publicistes font une classe à
» part, où l'argent n'est prisé qu'en seconde
» ligne.

» 3°. Le rédacteur d'un journal ne saurait
» avoir qu'un seul but : la propagation des
» lumières ; il ne forme qu'un seul vœu : le
» bonheur de la patrie ; et ses colonnes désin-
» téressées n'ont jamais accuelli que des vérités
» utiles. Quelle admirable magistrature ! quel
» sublime sacerdoce !

» Pénétré de cette grande vérité que l'avenir
» appartient à la presse progressive, je me voue
» à l'œuvre de la régénération sociale : mais
» c'est à vous, Monsieur, de m'indiquer la
» route que je dois suivre. Si vous croyez que
» je puisse travailler au *progrès* de l'humanité,
» l'impression de cette lettre sera le signal de
» ma course dans la carrière, que vous par-
» courez vous-même si noblement. Votre si-
» lence m'indiquera suffisamment que je dois

» chercher une autre manière de me rendre » utile à la société.»

A peine cette lettre eut disparu dans les parois de la boîte, que l'apprenti publiciste fut pris d'une nausée cruelle au souvenir de ces lignes, qui sentaient si fort l'écolier. Il maudissait son idée en général, et chacune de ses expressions en particulier. Quoi de plus insignifiant, de plus vide, de plus nul que cette lettre? Comment avait-il pu croire un seul instant que la nature lui avait donné la faculté d'écrire, lui qui d'ordinaire savait si bien s'apprécier, lui qui n'avait jamais eu à se repentir d'une fausse démarche? Et chacun des mots de cette pauvre production revenait à sa pensée, enlaidi de tout le dégoût qu'un auteur peut éprouver pour son œuvre de malheur; les expressions tournoyaient devant lui en grimaçant, et les fibres de son cerveau frémissaient douloureusement à la perception de ces malplaisans souvenirs. Oscar se fit justice. Il jura de ne jamais se jeter dans la littérature, et comme le malheureux essai ne fut point imprimé, rien ne l'empêcha de se tenir parole.

— Oscar de Savigny croyait donc à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine.

Or, ne pouvant appliquer par la voix de la presse ses larges doctrines de progrès, il lui fallait trouver un autre débouché à ses théories. La carrière politique menait plus directement au but : Oscar l'embrassa avec hardiesse et ne tarda pas à oublier sa déconvenue littéraire. Dès son enfance il avait dévoré la philosophie de Voltaire, il savait donc parfaitement à quoi s'en tenir sur l'âme, les sens, la religion, les préjugés et la société. Son scepticisme frondeur, ses froides railleries l'avaient rendu redoutable de bonne heure, car il trouva toujours plus d'avantage à être craint qu'à être aimé, et jeune encore il se plaisait à accabler ses maîtres de sa précoce supériorité. D'ailleurs il avait la parole impérieuse, le coup d'œil assuré, la présence d'esprit imperturbable, le raisonnement serré, ou du moins spécieux. Il fallait rendre justice à ses moyens : seulement on souhaitait qu'ils se trouvassent bien employés. Au reste, il ne redoutait nullement les paradoxes : non pas

qu'il eut le jugement faux, mais un certain esprit de contradiction qui le portait souvent à plaider contre sa propre pensée, et l'intention louable de s'exercer à la discussion lui donnait une allure paradoxale, qui quelquefois n'était pas sans charmes. Il tenait fort peu à ce qu'on pensa de lui qu'il était un homme aimable, pourvu qu'on dît : « c'est un homme d'esprit. » Mais comme on ne rencontre jamais personne d'accompli, même dans les livres, je dois vous avouer l'un de ses travers les plus marquans.

Il affectait la plus profonde indifférence pour l'opinion d'autrui, et cependant personne plus que lui ne consommait de points d'interrogation pour terminer une phrase comme celle-ci : « que pense-t-on de moi ? » Au surplus, il était utilitaire, la raison la plus stricte, la logique la plus sûre présidaient à ses démarches, et dans les occasions où le temps de réfléchir ne lui était pas accordé, un instinct admirable le guidait toujours du bon côté. Je vous ai dit comment il avait failli une seule fois : mais il ne connut jamais cette

maladie de l'imagination qui n'a pas encore trouvé son nom, et dont les paroxysmes font les grands artistes, lorsque la fièvre s'en mêle.

Avec une telle organisation, Oscar avait tout ce qu'il fallait pour être heureux, et il l'était. — De l'ambition il ne connaissait que les joies, parce qu'une volonté ferme et patiente ne redoute ni la barrière des hommes, ni la barrière des choses. Il avait su tout d'abord se mettre au-dessus de ses égaux, et au niveau de ses supérieurs; et quoiqu'un pareil système soit rarement suivi de succès, il avait pensé avec raison que les voies de l'humilité étant battues par la plupart des ambitieux, il y aurait de l'avantage à suivre celles de l'insolence. Oscar se faisait donc des ennemis par calcul, comme un autre se fait des protecteurs, et c'est par eux qu'il réussissait.

Lorsqu'au bout de quelques années, Oscar jeta ses regards en arrière, il se trouva ramené par le cours naturel de son système, à peu près au point d'où il était parti. — En effet, Oscar était publiciste. — Comment donc cet homme sage et voyant, qui avait ri si souvent

de pitié au souvenir de son premier essai, qui était si vite et si bien revenu de toute vanité littéraire, comment cet homme logique avait-il pu reprendre la plume, et demander à sa capacité intellectuelle un rang dans le monde et de l'argent? Désenchanté, d'ailleurs, sur son propre compte, comment osait-il se représenter dans une carrière qu'on ne parcourt jamais sans être soutenu par l'amour-propre? Je vous l'ai dit, Oscar croyait au progrès indéfini de l'humanité, il avait foi dans la presse surtout; et ses principes, plus ou moins bien arrêtés, se traduisaient, dans leur application personnelle, par un dévouement raisonné et raisonnable aux doctrines les plus avancées. Oscar s'était fait l'homme d'un parti, parcequ'il avait cru reconnaître dans ce parti, de l'avenir et de la vitalité, il s'était fait publiciste, parceque les services de la presse étaient les seuls que ce parti put alors recevoir, publiciste, parcequ'il faut un stage à la profession de ministre.

Mais maintenant les élucubrations littéraires ou politiques d'Oscar Savigny n'attendaient

plus humblement dans la boîte d'un journal qu'il plût au rédacteur de les en exhumer. toutes salies par l'humidité des longues nuits d'hiver, ou noircies par la poussière d'un mois d'été. Oscar était devenu un homme influent, parce qu'il avait encore plus de mépris pour les autres que de défiance de lui-même : ses moindres paroles avaient acquis une haute portée, grâce à l'impertinence qui y régnait généralement, et ses plus minces écrits étaient acceptés comme des manifestes par les plus habiles de son parti.

Et voilà tout son secret : une fatuité merveilleusement calculée.

Certes, ce n'est pas un talent bien commun que celui de l'impertinence, je ne parle pas de ce don de la nature qui permet à quelques uns de ne voir qu'une seule personne dans le monde entier, et de sacrifier à leur admiration pour eux-mêmes toute admiration étrangère. Que ceux-là s'aiment, se conviennent, se suffisent, il n'y a là rien de bien étonnant : leur vue bornée se refuse aux comparaisons. Mais le beau, le sublime de l'impertinence,

n'est-il pas de convaincre les autres d'un mérite auquel on ne croit pas soi-même, de se créer sur eux une supériorité factice, de s'imposer à leur admiration, de se cramponner à leur estime? Oscar l'entendait ainsi.

La première victime de cet influence presque magnétique dont la nature avait doué Oscar de Savigny, fut un jeune homme que le hasard avait placé auprès de lui sur les bancs du collége. Ce jeune homme se nommait Lucien Spalma. C'était une de ces âmes habituellement faibles, qui ont en horreur toute surexcitation, et qui pourtant sentent vivement les passions, les plaisirs et les peines. Le premier besoin d'une organisation frêle est de chercher un appui, et Spalma crut avoir trouvé les sympathies qu'il lui fallait dans l'amitié protectrice de Savigny. Mais celui-ci conserva toujours une domination presque tyrannique sur le cœur aimant, c'est-à-dire sur l'organisme sans vigueur de son camarade. Peu à peu Lucien, qui ne suivait jamais que les impulsions d'Oscar prit l'habitude de lui obéir en tout : une sorte de paresse s'en mêla, et lorsqu'il lui

arriva de sentir le joug, cela l'empêcha de le secouer. Car la supériorité d'Oscar n'était pas si bien marquée, après tout, que son ami ne s'indignât quelquefois de la reconnaître. Mais il eut fallu combattre, il eut fallu s'élever à la hauteur d'une volonté, et cet effort, cette fatigue effrayait instinctivement l'apathique jeune homme. Au surplus, par instant il trouvait fort commode de se laisser dominer : c'était s'épargner la peine de penser et d'agir ; et bien des fois il remercia le ciel d'avoir donné à Oscar de la volonté pour deux.

De son côté Savigny, qui s'avait s'apprécier, ne perdait pas une occasion d'établir et de consolider sa supériorité, il craignait que Lucien ne se réveillât de sa léthargie, et ne reprit le rang qu'il lui avait ravi, aussi lui donnait-il à chaque instant des preuves de mérite et de talent que Lucien ne prenait pas le souci de contester. En présence d'un tiers, c'était encore bien pis. Là, Savigny se dessinait admirablement en relief, et Spalma servait de repoussoir. Le premier brillait de tout son éclat : l'autre jouait le rôle d'admirateur soldé.

Dans le monde la position respective de ces deux hommes ne changea pas. Oscar afficha partout qu'il avait du talent, Lucien le repéta sans le croire bien fermement, et seulement pour n'être pas obligé de dire ou de croire autre chose, puis bientôt tout le monde fut du même avis. Le mérite de Savigny comme écrivain politique, et comme économiste, devint donc en peu de temps chose reconnue, consacrée, incontestable. Et il continua à protéger Spalma, à lui dicter un avis, une opinion, une règle de conduite, à poser devant lui, à l'étourdir de sa force intellectuelle, de ses doctrines larges et progressives, à lui arracher par lambeaux une admiration toute passive.

Il peut sembler étrange que le génie calculateur de Savigny l'ait jeté à son début dans ces doctrines de progrès et de perfectibilité, qui n'ont jamais rapporté grand chose à ceux qui les ont professées. Mais un concours particulier de circonstances justifiait assez le parti que ce jeune homme venait d'embrasser; le nom de Savigny était évidemment un nom de guerre. Personne au monde n'avait entendu

parler d'un Député de la Convention appelé Savigny, et pourtant on savait partout qu'Oscar était le fils d'un conventionnel. Cette singularité veut qu'on l'explique.

Lorsque le gouvernement Impérial s'éleva sur les débris de la République, quelques hommes habiles suivirent le mouvement des idées, et se dévouèrent *sans arrière pensée* au nouvel ordre de choses. Parmi les plus zelés serviteurs de son empire, Napoléon remarqua M. R... ci-devant montagnard fièvreux, désormais sujet plein d'humilité. M. R... servit avec distinction dans la police et dans la contre-police impériale, amassa beaucoup d'argent, et perdit le tout au jeu. En 1815, il passa aux Bourbons, toujours *sans arrière pensée*, et mérita par ses bons et loyaux services l'oubli du régicide auquel il avait participé. Mais les faveurs de la cour ne s'accordaient qu'avec répugnance au conventionnel R... On voulait bien pardonner à l'homme, mais le nom restait toujours un objet d'horreur; et le conseil du pavillon Marsan s'élevait sans cesse contre cette fatale combinaison de lettres.

M. R.... en bon père, sentit qu'il devait laver son enfant de la tache originelle, et pour que le nom du régicide ne fut pas un obstacle à son avancement, il se fit appler Savigny, et éleva le jeune Oscar sous ce nom. Vint la révolution de 1830, où Savigny regretta bien amèrement le premier nom de son père : mais en endroit calculateur, il ne voulut pas laisser perdre l'avantage que les antécédens révolutionnaires de M. R... pouvaient lui donner dans les circonstances nouvelles; il sut les rappeler habilement, sans éveiller l'attention sur la suite de l'histoire, sans parler d'empire ni de restauration; le parti du mouvement avait alors besoin de noms-propres : le sien fut accepté avec une sorte de reconnaissance, et s'il continua à signer Savigny, c'est que l'habitude en était prise, et que le nombre de ses relations ne lui permettait pas de changer encore une fois.

Une nuit, (c'était au retour du bal de madame de Castelmare,) Oscar se prit à réfléchir sur sa destinée, à remonter un à un les mille échelons qui l'avaient amené là, dans

un grand fauteuil, au coin d'un bon feu. Il se complut long-temps à suivre dans leur enchaînement, je dirai presque dans leur logique, chacune de ses actions d'enfant et d'homme, à reprendre par ordre ces époques de la vie qui sont datées d'une pensée comme d'un chiffre; et Oscar s'admira. Ses forces se retrempaient dans la contemplation du passé, dans le souvenir des obstacles qu'il avait surmontés, des erreurs qu'il n'avait pas commises, des illusions auxquelles il avait échappé; il savourait avec délice la seule jouissance que connut son amour-propre, celle d'en imposer au monde sur son compte, et de mépriser ceux qui ne le méprisaient pas.

En conscience, se disait-il, c'est moi, et non pas un autre, qui représente le dix neuvième siècle. A la vérité, tous les livres modernes se passent la vanité d'un personnage spécialement chargé de remplir ce rôle. Mais moi seul, peut-être, j'ai des titres.

Et d'abord ne suis-je pas né avec le siècle, c'est-à-dire dans le moment où la société toute entière venait se jeter dans les voies du pro-

grès, et de briser les chaînes immémoriales des préjugés?

Du grand au petit, j'ai fait comme la société. Je m'appelle Oscar; je suis fier que mon nom ne soit pas inscrit dans le calendrier romain; et d'ailleurs je n'ai jamais été baptisé. Le dix neuvième siècle n'a rien fait, rien cru, rien produit : il s'est contenté de recueillir l'héritage de ses aînés, et d'accepter comme sien le grand-œuvre de régénération que l'on avait commencé sans lui. — Moi, j'ai été habile à me tenir au niveau du siècle, j'ai profité des calculs tout faits, j'ai appris par cœur les mots sacramentels de la doctrine progressive, et désormais il faudrait être bien hardi pour m'accuser d'impuissance. Le siècle a trouvé des admirateurs; moi, je m'en suis fait des détracteurs; grâce au ciel, je n'en manque pas. Au surplus, si j'ai les qualités de mon siècle, j'ai aussi ses défauts, et j'y tiens.

Et ici Oscar resta absorbé dans sa comparaison. Puis, lorsqu'il eut suffisamment établi cette parité qui semblait lui plaire, il songea à son métier de progressif, et chercha de nou-

veau les moyens de marcher parallèlement avec l'époque. Remarquons en passant, que l'utilitaire Savigny faisait beaucoup d'honneur à ce pauvre dix-neuvième siècle en réglant sur lui son allure et ses idées. Car, à tout prendre, Oscar avait un but et une volonté; or, il eut été fort embarrassé d'assigner un but à son modèle, et de définir bien clairement ce que voulait son siècle.

Quant à lui, Oscar de Savigny, il se préparait de longue main un accès au ministère. C'était-là qu'il avait placé son ambition. Chacune de ses paroles, chacune de ses démarches se rapportait d'une manière plus ou moins directe, à cette pensée dominante; et tous les soirs, pour se rendre compte de sa journée, il n'avait qu'une seule demande à se faire : « de combien » me suis-je rapproché du but? » Oscar n'avait pas accepté sans motif les fatigues d'un bal. Le cours de ses réflexions, autant que le tintement confus des quadrilles et des walses qui bourdonnaient encore à ses oreilles, le ramena bientôt aux souvenirs de la soirée, et il s'y arrêta long-temps. Sans doute sa conduite

au bal se rattachait à un vaste plan, car il rechercha dans sa mémoire avec une munitieuse exactitude jusqu'à ses moindres gestes, jusqu'à ses moindres paroles.

Au reste, il parut fort satisfait de son examen. Son esprit se reporta encore une fois sur la discussion presque publique où le *génie* avait été mis en cause, et le souvenir du rôle qu'il y avait joué lui fut de nouveau fort agréable.

Les pauvres niais, pensa-t-il, pas un d'entre eux n'a osé dire que le génie était le savoir-faire. Puis, dans l'exaltation de son succès, dans l'irritation nerveuse d'une nuit de bal, il s'écria tout haut : c'est moi qui ai du génie !

A ce moment la porte s'ouvrit, et Lucien Spalma entra.

LUCIEN SPALMA.

I.

Le soleil se levait; à la lueur de ses premiers rayons, un jeune homme, accoudé sur le balcon de sa fenêtre, considérait les rues désertes de Paris et les allées du Luxembourg plus désertes encore; et l'on eut dit qu'il s'effrayait du silence funèbre dans lequel re-

posaient encore toutes les passions bruyantes de l'immense cité.

Ce jeune homme n'était pas un peintre, mais jamais peintre n'avait senti plus passionnément les beaux spectacles de la terre, et les merveilles du monde; ce n'était pas un musicien, mais aucun musicien n'avait mieux entendu ces harmonies sublimes que la nature, à son réveil, fait monter jusqu'au créateur; ce n'était pas un poète non plus, mais quel poète aurait renfermé dans son âme un plus vaste trésor d'illusions et d'amour!

Il n'y a point de mot dans notre langue européenne qui puisse caractériser ce Lucien Spalma, né sous le ciel de Smyrne d'un père napolitain et d'une mère asiatique, et élevé chez nous dès l'enfance. Son âme offrait les mêmes contrastes que sa destinée, ardente mais inégale, passionnée mais paresseuse, elle ressemblait, quant au fond, à la patrie, dont elle avait reçu les premières impressions. Tantôt exubérante, tantôt pauvre à l'excès, entrecoupée de paradis et de déserts.

J'ai dit que Lucien Spalma n'était ni peintre,

ni musicien, ni poète, quoiqu'il participât de toutes ces natures; mais il était en quelque sorte la lyre du musicien, la toile du peintre, l'écho du poète; tant son âme acceptait les plus magnifiques sensations et s'identifiait avec elles. Un pareil caractère demandait à se développer sous l'inspiration solennelle et vraie de la nature, on lui substitua celle de la société, de la société française la plus capricieuse, la plus journalière de toutes, et Lucien Spalma devint un de ces hommes incomplets dont notre siècle est encombré. Comme eux, il se rendit malade de toutes les maladies imaginaires qu'on peut recueillir sur la scène ou dans les romans : et plus d'une fois il devint la chétive réalité d'un type fabuleux; de même que chez nos voisins le brigand Moor eut des imitateurs, lui qui n'avait pas de modèle.

Quoique Lucien Spalma fut un homme essentiellement imparfait, on peut dire que la Providence avait été prodigue à son égard; elle lui donnait en étendue d'esprit ce qu'elle lui refusait en profondeur, et n'eussent été les

séductions qui l'ont détourné de sa route, vous n'auriez trouvé nulle part d'âme plus libérale, ni de cœur plus aimant. Hélas! ce sont surtout ces natures candides que l'on voit, aux accens d'un poète philosophe, tomber dans le délire de l'imitation, perdre les couleurs de la vie, et devenir des ombres.

Lucien entrait alors dans une phase religieuse et presque catholique, quoiqu'il ne se montrât sévère ni pour la foi toute poétique de Châteaubriand, ni pour la foi toute rationnelle de l'abbé Lamennais. Son caractère enthousiaste lui défendait une critique inflexible, et le portait à concilier les opinions les plus extrêmes.

Il venait de passer la nuit à dévorer des souvenirs d'enfance, et d'autres plus récens, mais plus pénibles et moins purs. Toutes ses productions inachevées gissaient devant lui pêle-mêle; il s'était imposé la triste occupation de remonter avec soin à cette époque peu lointaine encore où sa raison naissante bégayait les blasphêmes du XVIIIe siècle : et plus il parcourait les pages qu'il avait tracées alors,

plus il remerciait Dieu. La lecture de leurs vieux sophismes faisait errer sur son visage un sourire empreint d'amertume, de honte et de mépris ; et cependant par intervalles ses yeux rayonnaient de plaisir, lorsqu'il rencontrait une de ces pensées touchantes qui n'appartiennent qu'aux âmes mystiques. Il s'arrêtait surtout avec un amour enfantin aux esquisses bizarres qu'inspire la première lecture d'un grand écrivain. Ces révolutions d'idées seules faisaient époque dans son existence, et maintenant il ne se croyait né à la vie véritable, que le jour où les œuvres de Lamartine et de Châteaubriand étaient tombées entre ses mains. Quand il eut fini sa lecture, il se dit : je veux conserver ces pensées écrites, elles me rappelleront de quel abîme la Providence m'a tiré.

Puis il se promena long-temps dans sa petite chambre, asile d'une pauvreté religieuse, où l'homme avait un lit humble et pauvre, et l'Éternel un crucifix d'or.

Et quand il eut cessé de réfléchir aux liens invisibles qui rattachaient son âme à sa patrie

céleste, voulant atteindre à une inspiration spontanée, il ouvrit un livre au hasard et tomba sur ces mots :

Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La vague aux bords grondans des mers,
L'astre endormi dans la vallée.
. . . . . .
. . . . . .

Soudain il tourna ses yeux vers le ciel pour saisir quelques mots du mystérieux langage; et il s'abîma silencieusement dans la lecture du poème éternel.

L'étroite chambre de Lucien Spalma lui convenait, et ne convenait qu'à lui seul; comme lui dont le cœur était vide d'affections terrestres, mais dont les yeux plongeaient incessamment dans un monde idéal, cette chambre était triste à l'intérieur, mais elle regardait un panorama somptueux, le jardin du Luxembourg sur le premier plan, plus loin et dans un brouillard perpétuel les tours de Notre-Dame, de Saint-Jacques et Saint-Étienne. Ces masses vénérables éveillaient

dans le cœur de Lucien des émotions sacrées. Peut-être le génie de l'histoire lui parlait-il encore plus haut que celui du christianisme, lorsque le soir il considérait les églises ghotiques de la capitale, et que suivant les dégradations successives de leurs teintes il se sentait les yeux humides, quand la dernière flèche s'effaçait au sein des ténèbres. Ainsi son chaste amour pour les choses passées avait presque l'enfantillage de nos passions grossières.

Mais cette immense besoin d'aimer qu'on élève si haut de nos jours, n'est rien pour le bonheur ni même pour la gloire. O Lucien Spalma! doué d'une âme moins chaleureuse, n'aurais-tu pas modestement pratiqué les vertus et la religion du vulgaire? Mais la nature t'a donné trop pour te laisser obscur, et trop peu pour te rendre grand. Comment pourrais-tu conserver jusqu'à la dernière heure cette croyance qui fait ta richesse, toi qui n'es chrétien et même religieux que du christianisme et de la religion d'un autre! Pense-t-on que l'amour puisse communiquer la flamme de la vie à cette personnalité mensongère

dont tu t'es revêtu. Pâle reflet de Chateaubriand! ne t'enorgueillis pas de n'être plus le reflet de Voltaire.

Ce qui causa la chute de Lucien, c'est qu'il tenait au monde par un fil impossible à rompre, la pauvreté. Trop de besoins étaient issus de son éducation pour qu'il pût vivre satisfait de son humble fortune; cet homme si idéaliste était ramené constamment vers la réalité, il se heurtait à toutes les misères domestiques, chacune des mille exigences de la vie matérielle venait le froisser à son tour; souvent l'achat d'un livre, d'une partition, d'une gravure lui dévorait le nécessaire. Alors il devenait soucieux du lendemain, et c'était là son plus grand supplice; malgré son aversion pour les journaux, malgré sa passion pour l'espèce de quiétisme où s'éteignait son activité, Lucien saisissait une plume, il griffonnait quelques articles; et quand son pain était gagné, c'est alors qu'il recommençait à vivre. Mais cette nécessité de faire argent de son intelligence développait en lui la faculté déjà trop éminente d'aborder tout avec dé-

sordre et passion; sa manière était fougueuse, il se ruait sur les questions; et l'un de ses amis qui le faisait écrire le trouvait trop entraînant, et lui reprochait son enthousiasme.

Malgré cette apparente facilité, Lucien ne présentait aucunement l'ensemble d'un génie producteur; son âme était surtout contemplative, elle ne créait que par nécessité matérielle, par le sentiment de la misère et du besoin; aussi devenait-elle en ces momens l'esclave d'une excitation nerveuse qui la menait presque au délire.

Comme Lucien traitait d'inspirations divines les exaltations fiévreuses au sein desquelles le plongeait l'intuition de certaines œuvres, il ne négligeait rien pour reproduire ces secousses qui le minaient à la longue, et finissaient par émousser l'acutesse première de ses sens. Qui ne l'avait vu pâlir et frissonner en exécutant des passages de Mozart, de Gluck ou de Bethoveen! S'il parcourait la galerie du Louvre, une terreur instinctive se réveillait en lui, lorsqu'il entrevoyait de loin la bataille de Salvator; et nul de ses amis

n'aimait à le laisser long-temps devant la belle jardinière, ou l'assomption de Murillo. Enfin il s'abandonnait aisément à bâtir des histoires romanesques sur les portraits du Titien et ceux de Raphaël.

Entre tous les tableaux de ce dernier maître, il chérissait surtout une petite tête de jeune homme accoudé sur un mur, parceque son regard et sa physionomie lui semblaient animés des espérances divines dont il se repaissait lui-même. Ce beau portrait avec un autre de même dimension, qui semble faire le pendant et se rattacher au premier dans la pensée du maître, se rencontrent au fond de notre galerie, et Lucien n'y mettait jamais les pieds sans pousser jusque là. Devant la première toile il s'abandonnait à des rêves célestes, à des joies sans mélange; mais la seconde lui laissait toujours une impression funeste au fond du cœur, et quoiqu'il eut bien souvent projeté de ne lui plus accorder un regard, une puissance secrète l'y ramenait toujours. Cette dernière toile représente un jeune homme encore plein d'années, mais

consumé par la douleur; ses yeux ternes et creux, ses joues caves, son front soucieux, ses mains nonchalamment jetées; tout cela semble dire : j'étais pourtant semblable à mon beau compagnon, voilà ce que le monde a fait de ma jeunesse et de mes rêves! Or, Lucien Spalma se mirait alors dans le premier tableau comme dans une glace, ces yeux transparens, ces cheveux blonds, cette physionomie touchante du jeune homme inconnu, étaient aussi ses yeux, ses cheveux, sa physionomie; deux ans plus tard, avec quelle terreur ne reconnut-il pas son image dans les traits amaigris, moqueurs et douloureux de l'autre. Cette aversion profonde qu'il en avait conçu n'était donc qu'un pressentiment.

Ainsi Lucien avait un génie élevé, mais secondaire : il n'était que passif. De grands événemens, de belles pensées l'exaltaient admirablement; il refletait les idées et les choses les plus sublimes : mais il manquait de ces magnifiques lumières qui font qu'un homme traverse les siècles comme un astre. Il plaisait à chacun par une imagination brillante, et

une agréable conversation. S'il eut vécu dans un siècle calme et littéraire, si un pape ou un roi eut protégé ses talens, peut-être fut-il arrivé à la gloire de Racine ou de Léonard de Vinci. Nos temps étaient trop sévères pour cet enfant. Les plus beaux génies sont niés aujourd'hui. Il faut que chacun se croye grand, et soit hardi à le proclamer devant tous. Lucien ne possédait point cette insolence nécessaire.

Quoique Lucien eut quitté sa patrie dans un âge où les sensations extérieures ne laissent pas dans la mémoire une empreinte durable, cependant on eut dit qu'il se ressouvenait encore du ciel oriental. Ce n'était point qu'il en parlât souvent, ni même qu'il s'efforçât de recomposer quelques sites dont les images confuses surgissaient parfois dans ses rêves; mais il aimait tant le soleil! Dans son enfance il n'avait point pris garde à cette admirable nature d'Asie, et comment l'eut-il fait? il ne soupçonnait pas qu'il en existât d'autre. La première impression durable que le monde extérieur eut produit sur son âme, c'était un sentiment de

douleur et d'effroi, lorsqu'il avait éprouvé tout à coup l'échange de sa terre brûlante et de son beau ciel bleu, contre un climat humide et des montagnes de nuages. La naissance asiatique de Lucien Spalma se trahissait encore par l'inconcevable influence qu'exerçaient sur lui les beaux jours si rares de nos froides contrées. L'apparition d'un ciel pur et d'un soleil ardent qui semble ordinairement réveiller le vulgaire, lui communiquer de la force et du mouvement, jettait au contraire Lucien dans une somnolence toute orientale, semblable à ce que nous appelons l'extase.

Et justement la matinée à laquelle le récit présent se rapporte, présageait par les vives couleurs de l'horizon une magnifique journée. Aussi Lucien Spalma se laissait-il tomber dans cette revêrie qu'il ne pouvait ni ne désirait vaincre. Assis auprès de sa fenêtre, il transportait alternativement ses regards d'un livre qu'il tenait, au spectacle de la grande ville, et semblait trouver quelque charme à suivre ce contraste. Ce livre était *l'Antigone* de Ballanche.

l'un de ceux qui parlaient le plus haut à son cœur et qui l'habituaient le mieux à quitter le monde des sens.

Tandis qu'il bénissait l'heureuse solitude offerte à ses pensées, la porte s'ouvrit brusquement, et de dépit il poussa son livre à terre, il avait reconnu l'un de ses bons amis.

II.

— Parbleu, mon cher Lucien, j'aime à te voir en bonne humeur dès le matin, dit Oscar de Savigny, qui riait aux éclats de l'accueil fait à sa visite.

— Mais, répondit Lucien, je ne suis pas du tout de bonne humeur.

Cette réponse naïve augmenta la gaîté d'Oscar; hé! disait-il en secouant son pauvre camarade, réveille-toi, Lucien!

— Je ne dors pas.

— Si fait, si fait; tu dors pour notre monde, duquel uniquement je veux t'entretenir; et tu veillais dans les mondes vaporeux de M. Ballanche, desquels je ne veux pas te souffler un seul mot.

— Ma foi, je ne comprends rien à ce que tu me contes-là.

— Patience! je ne t'ai rien conté, mais je vais te dire bien des choses, car il y a force nouvelles.

— Je les connais.

— Comment! c'est impossible!

— C'est qu'alors..... c'est que, vois-tu, je n'ai pas envie de les connaître.

— Qu'est-ce à dire, Lucien, et quelle révolution s'est donc faite en toi : voici qu'il se passe des choses d'un puissant intérêt pour la France et l'Europe entière, la politique s'anime, les faits se croisent avec une rapidité foudroyante; toutes les libertés européennes

et tous les priviléges sont en lutte, et pour de pareils intérêts, je te trouve insouciant, je te trouve impassible! Lucien, Lucien, relève-toi! Souviens-toi qu'aux jours de Juillet je fus forcé de t'arracher tes armes, et que dans ce moment je te criais en vain : ce n'est pas aux penseurs qu'il appartient d'aller ferrailler dans les rues.

— C'est qu'alors j'étais fou! Maintenant je ne m'attache qu'aux idées.

— C'est au contraire maintenant que ta folie commence. Eh quoi! Lucien, l'humanité toute entière se réduit-elle à deux ou trois hommes chétifs, qui dans l'ombre et l'inaction creusent incessamment des rêveries étranges, et se repaissent de chimériques projets? En parlant comme tu l'as fait, parlais-tu de sang-froid, Lucien? Dieu, ce Dieu qui t'occupe si fort, se serait-il retiré de la masse pour aller se livrer à l'homme d'exception? Est-ce donc là ta providence?

— Un autre jour nous discuterons, si tu veux, un jour qu'il pleuvra, par exemple.

— A la bonne heure, Lucien; mais en at-

tendant je t'engage à rentrer quelque peu dans la vie positive : car, encore qu'idéaliste, on admet, ce me semble, l'existence du corps, et s'il existe, il existe par suite une morale qui tend à le perfectionner....

— L'hygiène ; dit Lucien avec un rire amer.

— Oui sans doute, L'hygiène aussi ! et je me fais fort de prouver...

— Tout ce que tu voudras, car je ne réponds rien.

Après avoir dit ces paroles, Lucien tourna les yeux vers les allées du Luxembourg, et fit remarquer à Oscar quelques groupes de promeneurs qui, disait-il, consumaient sottement en discussions stériles, le temps que Dieu leur accordait pour jouir de ses merveilles.

Ces sentimens exagérés faisaient entrer une satisfaction profonde dans l'âme intéressée d'Oscar. S'il combattait les penchans de Lucien c'était pour les enraciner plus avant dans son cœur, s'il le détournait de la route mauvaise c'était pour l'y engager davantage ; car Lucien était de ces esprits contradictoires que l'on dirige vers un but, plutôt en les conjurant

de l'éviter qu'en les suppliant de l'atteindre. Esprits faibles, que l'on conduit en laisse aussi facilement que les esprits dociles, pourvu qu'on les tire à droite pour les faire tourner à gauche.

Oscar avait compris depuis long-temps que plus l'imagination de son enthousiaste ami s'égarerait, et plus un homme habile pourrait faire profit de son âme. L'ambitieux Oscar avait juré d'être cet homme habile. Lui qui, lisait si bien dans la réalité, ne s'en imposait pas sur son propre mérite; il comprenait la sécheresse de son âme, et sentait le besoin d'en avoir une ailleurs, sauf à la diriger comme sienne par toute la puissance de sa volonté.

De cette manière deux hommes n'en faisaient plus qu'un. Oscar était la volonté, Lucien l'inspiration; le premier, seul donnait son nom, l'autre disparaissait; et pour quiconque ne voyait qu'un homme au lieu d'une association, c'était un homme éminement supérieur, car il semblait grand et complet. Ainsi la tâche d'Oscar était double, il avait à conduire cette âme

qu'il nommait la sienne, mais qui vivait dans un autre corps; puis il avait encore à dérober un homme, à le cacher si bien derrière lui, que les yeux les plus clairvoyans ne pussent même le soupçonner.

Oscar ne pouvant engager son ami sur le terrain philosophique, marcha directement au but de sa visite. — Tu m'avais promis hier un article, dit-il; est-ce fait?

— Pas même commencé.

— Tant mieux, tu ne le feras point, entends-tu; je vais t'en demander un autre sur la *nationalité polonaise*. J'ai pensé que ce texte te plairait davantage, attendu que l'autre sujet, l'*immoralité des gouvernans*, n'est-ce pas, cela commence à se faire bien vieux. Eh bien, te charges-tu des polonais?

— Nous verrons-ça.

— Mais il faut voir à l'instant; je le veux pour demain.

— Dans ce cas c'est tout vu, je ne m'en charge point.

— Comment!... mais c'est insupportable... qu'as-tu donc à faire aujourd'hui?

— Mon Dieu !... me reposer.

— Vraiment ! te reposer ! la noble occupation : il va se reposer aujourd'hui de n'avoir rien fait hier.

— Je suis né de la sorte.

— Eh ! quand on est né de la sorte, monsieur, l'on se réforme. Plutôt que de laisser dans l'embarras des amis qui comptent sur soi, l'on fait un sacrifice, on les préfère à sa paresse.

Lucien paraissait ébranlé ; mais ses regards s'étant dirigés hors la chambre, s'arrêtèrent long-temps sur les quartiers et les promenades lointaines qui brillaient aux rayons d'un soleil éblouissant. Lucien devint alors comme les enfans que rend intraitables la présence du jouet dont on veut les priver ; il s'approcha d'Oscar, lui prit la main d'un air sérieux et peiné. — Vraiment je ne peux pas, dit-il. — L'onction avec laquelle il avait prononcé ces mots aurait fait rire Oscar, s'il n'eut pas désiré si vivement l'article.

— Eh ! lui répondit-il, fais-moi grâce de ton air sentimental et de tes sottes raisons.

Repose-toi, passe ton temps à te farcir la tête de mythes et de symboles.

— Telle est ma fantaisie.

— Avant peu, Lucien, tu seras aussi ridicule que tes philosophes radoteurs.

—Oui, c'est pour cela même, pour me renpre aussi ridicule que mes philosophes radoteurs, c'est pour cela que je refuse ton article; et je le fais ainsi parceque je le veux.

— Et moi parceque je déteste les caprices et les refus, je ne vous renouvelle point mes offres, adressez-vous ailleurs.

— Vous ai-je mendié mon pain, monsieur, s'écria Lucien d'une voix tonnante en se dressant de toute sa hauteur.

— Ma foi, monsieur! je ne suis pas venu chez vous sans en être prié.

Lucien rougit et pâlit tour à tour, puis un sourire dédaigneux vint glisser sur ses lèvres tremblantes, et lentement il laissa tomber ces paroles : — je ne vous prie pas d'y rester.

Oscar venait de se lever, prêt à partir et surtout à lancer une réponse digne de son ressentiment, car cette dernière sortie de Lucien

dure et sèche, semblait le menacer dans l'empire qu'il avait pris, et commandait une rupture. Mais un éclair de raison vint sillonner l'esprit de Savigny, j'ai besoin de lui, pensa-t-il, et devant cette réflexion, son orgueil, son ressentiment tombèrent; un sourire parut sur ses lèvres, il murmura ces mots d'une voix douce et tranquille : — Lucien ne s'est pas aperçu qu'il s'adressait à son ami, la colère l'emportait et le rendait injuste.

La honte d'un retour auquel le conviait ce tendre et modeste reproche tenait Lucien enchaîné sur sa chaise, il laissait partir son ami; lorsqu'on ouvrit la porte et qu'on lui remit une lettre.

Une lettre! je me trompe; c'était, je vous l'assure, un adorable billet doux, sur papier azuré, satiné, glacé. Le cachet d'ailleurs était d'une marquise, l'écriture anglaise et l'odeur n'en paraissaient point indignes. Quant au contenu, bien des gens l'ont trouvé d'un romanesque achevé, beaucoup d'autres on dit qu'il sentait quelque peu son wauxhall; j'aime mieux vous en faire juge, le voici : *venez à l'Opéra ce soir, et*

sachez le langage des fleurs. Lucien resta plongé quelques minutes dans l'étonnement le plus complet, et s'il conclut enfin qu'il lui tombait du ciel une bonne fortune, c'est qu'il ne connaissait absolument personne qui conversât en fleurs, et qui pût écrire une lettre aussi mystérieuse, avec une cire aussi belle, une écriture si délicate, un cachet si aristocratique.

Allons à l'Opéra, se dit-il, et faisant tomber le devant de son sécrétaire il en tira quelques tiroirs, d'abord avec le plus grand calme, puis ensuite avec une agitation croissante, enfin avec une sorte de désespoir, jusqu'à ce qu'il les eut tous parcourus.—Quoi! pas un pauvre louis! — Il recommença tristement sa visite, mais vainement, tous les tiroirs étaient vides. Lucien, rougissait de honte, il s'aperçut qu'Oscar le regardait, et quoiqu'on ne pût lire sur la physionomie de Savigny, aucune des réflexions malignes qui pouvaient passer dans sa tête, Lucien rougit encore davantage. Puis par une inspiration sondaine il interrogea toutes ses poches; mais il n'en put tirer que quel-

ques pièces de monnaie. Peu s'en fallut qu'il ne pleurât de rage.

— Oscar, dit-il enfin avec une fierté contrainte, pourquoi demeures-tu, ne t'ai-je pas offensé? — Je n'en crois pas un mot, lui répondit Oscar, et ils se serrèrent la main.

Lucien pourtant restait encore muet. — J'espère, dit Oscar d'une voix pénétrante, que tu ne me ferais pas le chagrin d'emprunter à d'autre qu'à moi, si tes affaires l'exigeaient.

— Prête-moi donc vingt francs, murmura Lucien avec un sourire pénible.

Oscar les posa sur la table.

— Et ton article sera fait demain, ajouta Lucien.

— Du tout, je ne veux pas, je n'entends pas que tu te gênes.

— Il sera fait, te dis-je.

— A la bonne heure puisque tu le veux, je viendrai te le prendre sur les deux heures n'est-ce pas? c'est convenu.

— Dis-moi, ne vas point tomber dans la philosophie; je te demande un morceau sans portée, déclamatoire seulement. Tu saisis très-

bien ce genre-là. C'est un article à pleurs entremêlé de quelques bons détails sur les massacres prétendus.

— Eh ! parbleu ! je comprends très-bien.

— Si tu pouvais aussi avec adresse amener la fameuse phrase de *l'ordre règne à Varsovie*, l'à propos serait admirable. Tu coulerais à l'aide de cette ironie une magnifique période. Ce serait foudroyant.

— Cher ami, si tu restes là, ce ne sera pas foudroyant; car rien ne se fera.

— Allons, je me retire, adieu.

— Pour deux heures.

— Oui, oui, n'oublie pas mes conseils et surtout : *l'ordre règne à Varsovie*. Adieu !

Comme il descendait l'escalier, Lucien le rappela.

— Mon cher Oscar, un mot : tu dois connaître presque toutes les dames qui figuraient au bal de la marquise de Castelmare.

— Sans doute! repartit Oscar en étouffant une secrète joie, lui qui s'était déjà tourmenté l'esprit au sujet de la lettre, qui brûlait de la lire et de saisir les fils d'une intrigue

qu'il ne soupçonnait même pas. Les dernières paroles de Lucien semblaient s'y rapporter.

— Voici le fait, une dame m'écrit, je suppose qu'elle a dû me voir à ce bal, et comme sa démarche indique une personne peu novice, tu pourrais bien connaître aussi son écriture et me mettre au courant.

A ces mots il tendit le billet, dont Oscar s'empara d'une main empressée.

Mais je ne pense pas que jamais homme foudroyé par un accident imprévu, ait laissé percer son secret dans une secousse plus courte et plutôt comprimée qu'Oscar, en jettant les yeux sur la lettre. Quelque rapide cependant qu'eut été sa dissimulation, Lucien n'en restait point la dupe; et même après que son ami, avec un calme admirablement joué, lui eut restitué la lettre, affectant de n'en point deviner l'auteur, il demeura toujours convaincu du contraire.

Oscar et Lucien se séparèrent donc également préoccupés. L'un avait cru voir un instant s'écrouler toutes les espérances, qu'il échafaudait sur l'amour incertain d'une femme.

L'autre se torturait l'esprit à découvrir celle qui venait ainsi se jeter dans ses bras. Dans le principe il s'était fait d'elle une image assez peu flatteuse, mais plus il se livrait aux rêves inspirés par la circonstance, plus il s'adoucissait, plus sa vanité se plaisait à parer d'attraits et de charmes celle qui l'avait su distinguer au milieu de la foule. Bientôt il l'adora sans la connaître, et cette passion bizarre n'était pourtant pas singulière dans une âme pure et délicate comme celle de Lucien Spalma. Les roués, qui savent à quoi s'en tenir sur les avances d'une femme, ne sauraient comprendre ce qu'une âme neuve et candide éprouve de bonheur céleste à se savoir aimée pour elle-même; combien elle est reconnaissante de l'amour qu'elle inspire, avec quels transports elle accueille les plus insignifiantes grâces de la part de celle qui bravant pour lui les préjugés de la société, a montré le courage d'aimer et de se déclarer humblement la première. L'ivresse de Lucien Spalma n'était donc comparable qu'à son ignorance du monde.

Depuis que ces deux lignes de femme étaient

tombées entre ses mains, aucune pensée de poète, de religion ou d'art n'avait pénétré dans son âme. En vain pour se distraire il entrouvrait un livre, ses yeux et son esprit n'y pouvaient apporter aucune attention; des paroles et des chants d'amour semblaient se détacher de toutes les œuvres poétiques, dont sa mémoire était remplie, pour l'assaillir en ce moment. A plusieurs reprises il avait abordé l'article commandé pour le lendemain, et la première phrase n'en était pas encore faite... Enfin l'heure sonna !...

O Providence! faut-il qu'un homme tel que Lucien attende avec un empressement aussi vif, l'heure qui doit le rendre à jamais misérable!

UNE FLEUR SYMBOLIQUE.

I.

Après avoir lu la lettre que Lucien venait de recevoir, Oscar n'était pas demeuré un seul instant dans l'incertitude. L'émotion que madame de Nangis avait montrée, en écoutant les phrases mystiques et les paradoxes étranges, mais sincères de Spalma, l'opiniâtreté qu'elle

avait mise à demander son nom, la tendance qu'elle affectait vers les idées nouvelles, tout l'accusait à la fois, tout la dénonçait comme auteur du mystérieux billet.

Si donc Oscar ne la nomma pas à Lucien, ce fut par un sentiment d'égoïsme qui ne surprendra pas en lui. Il avait compris d'ailleurs, et tout d'un coup, la portée de cet incident romanesque; et comme un homme arraché en sursaut à un sommeil voluptueux, à un rêve magnifique, il s'était senti contre Spalma un mouvement d'âcre colère, une atteinte cruelle de jalousie.

Jalousie! je me trompe : Oscar n'était pas jaloux, mais envieux. — On est jaloux de ce qu'on aime; on est envieux de ce qu'on désire. — La jalousie naît de l'amour ou de la vanité; l'envie, de l'avarice ou de l'ambition : Oscar était ambitieux. — Il ne considérait les femmes que comme moyens, jamais comm but; il voulait arriver à elles, afin d'arriver par elles. — Chez lui tout se résumait en calcul; ses actions n'étaient que des chiffres, et sa conduite un total.

Ce qui l'attirait vers madame de Nangis, ce n'était ni l'élégance de sa taille, ni la langueur de ses yeux, ni ses blonds cheveux, ni sa voix douce : tout cela était bon au plus pour un artiste ou un poète. La réalité et le *positif* plaisaient mieux à Oscar ; nul ne s'était plus souvent répété que la beauté des femmes n'a qu'un jour. Et depuis son enfance la vie lui était apparue comme une histoire grave et mathématique, et non pas comme un fantastique et capricieux roman.

Pour lui, madame de Nangis, c'était une famille noble, de hautes relations, une position élevée, une fortune somptueuse, enfin les inappréciables délices d'une vie fastueuse et toute ouverte à l'ambition.

Telles étaient les réflexions de Savigny l'utilitaire, voici celles de Spalma le poète :

En se dirigeant vers l'Opéra, tout en marchant, Lucien s'abandonnait aux erreurs idéales de sa pensée. — « D'où venait cette lettre? » Comment se faisait-il qu'à ce bal où il était » allé par hasard et sans plaisir, une femme » l'eût remarqué sans le connaître! de quelle

» virginité d'âme pouvait être douée cette » femme? »

Et alors, ne pouvant réveiller aucun souvenir, s'arrêter sur aucune idée, son imagination ardente entassait chimères sur chimères, rêves sur rêves. De temps en temps, il prenait la lettre chérie et la baisait avec respect comme une chose sainte, puis les rêves recommençaient. — Semblables à ces palais de brouillards qui s'écroulent au soleil, des images graves ou légères, rieuses ou tristes passaient et voltigeaient devant lui, beaux nuages de sa rêverie. — Tantôt c'était une suave et timide jeune fille avec sa naïveté d'enfant, et ses illusions dorées du premier âge; tantôt, c'était quelque pauvre jeune femme jetée au bras d'un époux inintelligent et grossier, qui avait frémi sous les ardentes paroles de l'exalté jeune homme comme une harpe long-temps renfermée résonne harmonieusement aux moindres brises. Et le cœur de Lucien s'épanouissait d'espérance, car il avait rencontré une étoile pour le guider, une religion pour le conduire.

Oh! comme l'avenir lui apparaissait couronné de splendides couleurs! — Qu'il serait beau d'obtenir un nom, de se faire illustre parmi les hommes, pour couvrir une femme aimée de sa gloire comme d'un manteau!

Il arriva que ses pensées montèrent à une hauteur infinie; il entendait les peuples le bénir, les nations le saluer, et lui chanter de glorieuses louanges! Et quand de l'élévation où il était, il redescendit sur la terre, il y trouva du bonheur encore.

Il prit une à une les fleurs qu'il s'était procurées soigneusement. A chacune d'elles il confia une pensée; dans chaque calice il déposa un désir. Puis il pressa sur son cœur le bouquet confident de ses rêves, symbole odorant de ses espérances.

II.

Lorsque Lucien entra dans la salle, il ne put se défendre d'une sorte de vertige. Il semblait que les gerbes de lumière fussent plus brillantes, plus multipliées que de coutume : sa vue s'égarait au milieu des reflets magiques qui se croisent et se jouent dans l'enceinte,

et ne pouvait percer ce réseau de vives lueurs que le diamant renvoie de toutes parts au lustre resplendissant, aux girandoles étincelantes. Cependant il rassembla toutes les forces de son attention, et se mit en devoir de chercher, en quelque endroit de la salle, un signe d'intelligence. Mais il n'en eut pas le temps. Le silence profond qui s'établissait subitement dans cette salle si animée devait détourner, ne fût-ce qu'un instant, le cours de ses pensées. Il se recueillit, comme le public, dans l'attente d'une grande chose : on donnait *Don Juan*.

En vérité, dans un pareil moment, l'Opéra est le plus beau des temples, le plus saint, le plus digne de la divinité. Il suffit d'éprouver une seule fois ce recueillement religieux qui précède l'explosion de l'orchestre, pour reconnaître tout ce qu'il y a de sacré dans la mission du musicien de génie. Ne semble-t-il pas que la vie soit arrêtée dans tous ces cœurs, suspendue, en quelque sorte, au bras puissant du maître? Quel silence religieux! quelle attente solennelle! Pendant quelques se-

condes, il s'établit entre les fidèles une admirable communion d'espérance et de poésie : toutes les âmes s'ouvrent avidement pour recevoir la parole sacrée; et la foule reste muette dans l'attente de la voix divine, comme la nature se tait avec respect pour écouter les sublimités de l'orage.

Mais déjà l'orchestre a tonné. — Deux mille auditeurs ont tressaili à cet audacieux début. Une frayeur sainte s'empare de tous, et dans chaque cœur, il n'est pas une vibration qui ne corresponde à mille autres vibrations. Étrange et sublime phénomène! — Lucien devait y céder; mais son cerveau irrité dénaturait singulièrement les effets ordinaires de la musique. Il lui sembla d'abord que toutes ces âmes avides d'harmonie étaient autant de cordes sonores, qui cherchaient dans ces mille accords touchans ou terribles, leur unisson, leur quinte, leur octave, leur nœud harmonique; puis chacune d'elles frémissait joyeusement lorsqu'elle avait rencontré sa note sympathique, ou pleurait à la dissonnance. Et ainsi les sons qui sortaient de l'orchestre étaient dou-

blés, centuplés, multipliés à l'infini par ces secrets rapports entre les auditeurs. Le chant ressortait plus pur, plus vigoureux; l'harmonie se détachait plus soutenue, plus majestueuse. Chaque âme s'identifiait avec les autres âmes; c'était comme un tourbillon harmonique, où les sensations se multipliaient jusqu'à l'infini le plus prodigieux, par la puissance l'une de l'autre. Ainsi dura l'introduction en RÉ MINEUR; ainsi dura le commencement de l'allégro. — Et Lucien se réjouissait dans son cœur, car il lui semblait avoir entrevu toutes les âmes, et deux d'entre elles avaient tressailli avec la sienne.

Elle était donc là, sa bien-aimée! — Alors il voulut la voir.

A partir de ce moment, Lucien n'écoutait plus la musique. Cependant le pouvoir physique des accords et de la mélodie agissait toujours sur ses sens, quoique d'une manière plus détournée; et si le tableau mouvant de femmes gracieuses et attentives, de seins doucement agités, d'éventails étincellans, de parures éclatantes qu'il avait devant les yeux, obscurcis-

saient les nobles visions de son âme, il sentait encore, d'une manière confuse, les deux cœurs qui vibraient à l'unisson du sien. — Mais ses regards cherchaient en vain une réalité à cette bizarre émotion. Tout-à-coup il lui sembla que cette triple vibration venait de se réduire au simple. En vain il voulait remonter à sa première énergie de jouissance. L'orchestre semblait couvert d'un double voile, et ne résonnait plus que dans le lointain. Il voulut rejoindre les files brisés de sa triple sensation. — Mais il entendait trois timbres différens frapper la même mélodie à des intervalles rhythmiques bien opposés. L'un suivait fièrement la mesure; — puis l'autre lui répondait à la hâte, et comme troublé, au second temps; — enfin le troisième, et c'était une voix douce comme la flûte de Tulou, donnait en folâtrant sa réplique, sans se presser, et avec une grande indifférence. Lucien se sentit déchiré — c'était lui qui frappait la demi-mesure, — il était haletant : — il voulait attendre la douce voix; — puis il voulait courir après son impitoyable devan-

cier ; — mais non, il ne pouvait abandonner l'une, ni atteindre l'autre. — Son anxiété, sa douleur ne sauraient se dire. — Deux fois il éprouva cet horrible supplice, et quand l'ouverture fut finie, il se trouva plongé dans le plus sombre désespoir.

Mais alors il n'avait plus d'émotion pour les accens pathétiques de dona Anna, plus de sympathie pour les douleurs d'Elvire. Son esprit ni ses yeux n'étaient plus à la scène, et le drame passionné dont il était acteur, le retenait tout entier dans la salle.

Nulle femme n'avait incliné l'œil vers lui, et du coin de sa prunelle appelé son attention, sollicité son regard. — Le premier acte finit ainsi ! — Il lui vint alors une horrible pensée. Si ce billet était une amère raillerie, une insulte faite à ses croyances ! Ses joues devinrent rouges et enflammées ; ses nerfs se contractèrent. — Dans sa colère funeste, dans son excessif besoin de vengeance, il se rappela les paroles ironiques d'Oscar, et malgré l'amitié qui l'unissait à lui, il l'accusa de cette infâme invention. — Aussi s'élança-t-il au

foyer, espérant l'y rencontrer et exhaler l'indignation qu'il éprouvait.

« J'ai à te parler, dit-il à Oscar, lorsqu'il fut parvenu à le rencontrer.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ce qu'il y a, c'est qu'on m'a indignement trompé. Cette lettre n'est qu'une lâche raillerie, une froide déception. »

Oscar ne put retenir un mouvement de joie. — Lucien continua :

« Et cette lettre, je te soupçonne de l'avoir écrite.

— Bah ! dit Oscar, tu es fou.

— Fou ! Ah ! il te plaît de te défendre ainsi ! Mais si tu es réellement l'auteur de ce billet, je t'en demande raison. Tu crois donc qu'on pourra impunément remplir mon cœur des plus douces clartés de l'espérance, pour le rejeter ensuite dans les ténèbres du doute ? Cela ne sera pas ! A défaut d'un bonheur, je veux une vengeance ; voyons, parle : es-tu le coupable ?

— Tu es fou, répéta froidement Oscar. A un autre qu'à toi je ne répondrais pas ; mais

à toi, je veux bien te déclarer sur l'honneur que ce n'est pas moi qui ait écrit cette lettre.

— Mais qui donc? demanda Lucien les dents serrées et la figure convulsive; mon Dieu! peut-on, de gaîté de cœur, vous torturer ainsi?

Oscar d'un seul mot pouvait le rassurer. Il ne le fit pas. Quand il le vit s'éloigner brusment, il le laissa partir, et reprit en souriant une conversation interrompue.

Pour Lucien, il se dirigeait vers la porte de sortie, lorsqu'il heurta violemment une jeune dame qui entrait; et, malgré la précipitation de sa retraite, il fut contraint de lever les yeux pour lui demander pardon de sa maladresse. Mais il chercha en vain à balbutier quelques excuses, et il resta immobile et pétrifié sous le regard clair et métallique que lui jeta la jeune femme.

Était-ce elle? Long-temps ce mot bourdonna à ses oreilles, comme un son lointain et délicieux. Long-temps il demeura l'œil fixe et sans pensée, arrêté comme sous le poids d'un rêve; et quand il se reveilla de son court mais pro-

fond sommeil de l'âme, la vision avait disparu; Lucien était seul dans le salon silencieux.

Il éprouva d'abord un vif mouvement de douleur, comme s'il venait de perdre encore une fois un bonheur long-temps cherché. — Il fit quelques pas en avant, comme pour suivre et ressaisir une ombre fugitive; puis il baissa les yeux pour reconnaître la place où avait marché le fantôme, et distinguer la trace de ses pas : il ne vit plus qu'une petite feuille d'iris qui se détachait sur la couleur brune du parquet, comme une améthyste sur un fond de sable.

Et il lui sembla que la voix de cette feuille était une voix connue. Ce fut avec un inexprimable ravissement qu'il écouta les paroles qu'elle lui adressait.

« Je suis la fleur symbolique de l'espérance, lui disait-elle, et je puis être aussi l'emblême du bonheur. C'est moi que tu voulais attendre tout à l'heure, lorsque la *raison* battait la mesure et te pressait de la suivre. Mais je ne suis pas implacable comme elle, et je suis venue

à toi. Tu n'as pas encore commencé à vivre; mais voilà que ton être va se compléter par moi. Espérance, bonheur, amour, tout cela te manquait : c'est la feuille d'iris qui te l'apporte. Va, laisse à la *fatalité* le soin de frapper tous les temps de ta vie : je me charge, moi, d'y broder les plus délicieuses mélodies. — Dis, — le veux-tu? le veux-tu? — Ramasse-moi à terre et presse-moi sur tes lèvres. — Oui, tu seras aimé; il y aura une âme pour comprendre la tienne, un cœur pour battre près du tien. Aime, espère, sois poète, sois heureux.... »

Lucien comprit alors le secret de sa triple existence. Il se vit, lui, faible et passif, entre les deux puissances auxquelles il devait toujours obéir. Il sentit pourtant que la feuille d'iris mentait un peu, et promettait beaucoup plus qu'elle ne pouvait tenir; il s'indigna aussi d'être l'esclave sans volonté d'une fatalité tyrannique. — Mais il n'était pas le plus fort, et il céda.... Sa pensée agissait avec la rapidité de l'éclair, ses idées lui revenaient en foule, il croyait, il aimait, il était heureux!... Lors-

qu'il rentra dans la salle, il était ivre d'espoir et de joie.

Cette fois, il ne fut pas long-temps à découvrir celle qu'il cherchait. — Dans une loge du premier rang il aperçut une jeune femme blonde et pâle, et il resta plongé dans une rêverie profonde, dans une extase infinie.

DON JUAN.

Le second acte avait fini rapidement, et Lucien n'avait entendu de la musique de *Don Juan* que les suaves accens de Zerlina et les chants joyeux des villageois. Son âme était fermée aux émotions sévères. La chant passionné d'Elvire et d'Anna s'émoussait contre

ses propres passions, et ne produisait sur lui, que cette sorte de sensation pénible qui accompagne l'espérance et l'empêche de deviner le bonheur parfait. D'ailleurs, il n'avait encore surpris aucun signe qui pût justifier ses impressions presque mystiques. La jeune femme écoutait attentivement, et sa jolie figure ne réfléchissait que les sentimens exprimés par Mozart.

Oscar se présenta dans la loge de madame de Nangis, pendant l'entr'acte. Il lui prouva comment la mise en scène de *Don Juan* à l'Opéra Français était une absurdité. Ne valait-il pas mieux jouer de la musique moderne? Ce luxe de décors n'eût-il pas été mieux placé à l'aide de quelque composition nationale? Ou, si la terre française ne vaut rien pour nourrir un musicien, ne pouvait-on choisir un auteur vivant? — Bellini, Marliani, Donizetti, ou tel autre signor en *i* de l'école du XIXe siècle? Mais, sans aller chercher si loin, nos rues ne sont-elles pas remplies de jeunes auteurs à qui il ne manque que d'être connus? Pourquoi ne pas marcher avec eux dans les voies nouvelles!

Pourquoi ne pas exhumer de leurs portefeuilles les chefs-d'œuvre qui ne peuvent manquer de les garnir!

On verra que ce fut pendant les autres entr'actes la thèse favorite d'Oscar; en effet, le lendemain tout Paris pouvait lire dans un feuilleton que nous ne voulons pas nommer les grandes vérités qu'il avait débitées la veille au foyer de l'Opéra, et spécialement celle-ci : que Mozart prenait la place d'un homme vivant, et empêchait les jeunes talens de se produire.

Il est difficile de croire que la jeune femme fut bien convaincue par le raisonneur progressif; cependant elle parut l'écouter avec attention, et ne jeta pas un instant les yeux sur Lucien.

Les deux derniers actes furent pour le malheureux jeune homme un supplice croissant. A mesure que la musique devenait plus terrible, ses souffrances morales augmentaient d'intensité; il se voyait pour la seconde fois déchu de ses espérances. Toutes les tortures du *Don Juan* avaient fini par passer dans son cœur, et en lui les accens de l'orchestre ma-

tériel se grossissaient du bruit de ce puissant orchestre des passions.

Pendant le dernier entr'acte, Lucien alla chercher au foyer un peu de repos, une trève à ses souffrances. — Il y retrouva Oscar.

Ce dernier était entouré d'un groupe de jeunes gens qu'il dominait de toute la hauteur de ses prétentions. On l'écoutait et on l'applaudissait. Il y avait des faiseurs de feuilletons qui sténographiaient mentalement ses jugemens et ses épigrammes, pour les faire imprimer le lendemain à leur profit. Lorsque Lucien parut, Oscar lui fit un signe de tête protecteur, qui jeta le protégé à dix pas de là, sur une banquette, en attendant que les feuilletons de ces messieurs fussent achevés, et toute sa douleur ne put l'empêcher d'entendre les discours d'Oscar; mais ces discours étaient pour lui si étranges, si monstrueux, qu'il demeura écrasé de tant d'orgueil et d'aplomb.

« Oui, messieurs, disait Oscar, la musique de Mozart a vieilli. »

Lucien tressaillit sur son banc; il ne fit au-

cun mouvement extérieur, mais tout son cerveau bouillonnait.

« L'art musical, continua Oscar, ne pouvait pas demeurer stationnaire. L'apparition des grands maîtres devait, logiquement parlant, hâter et faciliter ses progrès. Mozart n'était qu'un homme, et il s'est arrêté dans la tombe. — L'art lui a survécu, et depuis Mozart, ou, si vous voulez, grâce à Mozart, il a marché à grands pas : voilà pourquoi nous ne goûtons plus la musique de ce compositeur. — Il nous faut des formules mélodiques plus fraîches, des tours de phrases moins fanés, des marches d'harmonie moins gothiques. — Quant à l'orchestre, on ne peut pas faire un crime à Mozart de sa sobriété d'instrumentation. Nous avons découvert depuis sa mort un monde tout entier dans le perfectionnement des cuivres : d'ailleurs, le talent individuel des exécutans a pris un essor prodigieux, et l'art moderne produit des effets que l'auteur du *Mariage de Figaro*, avec tout son génie, ne pouvait deviner. Voilà, messieurs, pourquoi *Don Juan* nous laisse froids. — Car je suppose que

nous sommes tous ici de bonne foi, et que nous ne jouons pas l'enthousiasme pour tromper les autres de manière à nous tromper nous-mêmes.

« Vous ne comprenez pas, » murmura une voix dans la foule.

Cette voix n'était pas celle de Lucien. Cependant il lui sembla que sa pensée venait d'être exprimée; seulement ses expressions, à lui, plus tranchées, plus enthousiastes, eussent été celles-ci : « Vous blasphémez ! »

« Peut-être, répondit Oscar en souriant, mais je raisonne.

— Raisonner en matière d'art ! » dit la voix. Lucien éprouva alors une sorte de bien-être indicible. Cette voix, il la connaissait, il l'avait entendue, il la retrouvait; — cette voix, c'était la seconde des cordes sympathiques qui avait vibré à l'unisson de son âme jusqu'au milieu de l'ouverture.

Lucien n'éprouvait plus d'indignation contre Oscar; il se sentait vengé, et il voyait avec bonheur que son mépris pour les paroles du progressif venait de se doubler.

Mais Oscar parlait toujours.

« Merci, disait-il; en matière d'art faut-il déraisonner ? »

La réplique était concluante, et elle obtint un joli succès.

Alors Oscar, le rationnel, continua :

« Mon Dieu, messieurs, ne nous laissons pas aveugler par l'éclat d'un grand nom. Notre siècle a détruit bien des réputations, mais il n'a pas encore dit son dernier mot sur celle-ci. — Pour juger sainement, il faut être de sang-froid. — Or, je vous le demande, devons-nous en croire une vingtaine de fanatiques qui se battent les flancs pour être ravis en extase, qui nous parlent de religion à propos d'un *fa dièze*, et qui font de la mysticité en *ré* mineur ? »

On trouva cela drôle...

« Pour résumer en un mot toute la question, il s'agit de savoir si la musique du Conservatoire est aussi populaire que celle du Théâtre-Italien; si Beethoven, Haydn, Mozart sont aussi populaires que MM. Bellini, Marliani, Donizetti, etc. »

En ce moment, la sonnette du foyer inter-

rompit l'orateur. Lucien entrevit dans la foule le docteur Ludolph. C'est lui qui avait défendu Mozart.

L'exaltation de Lucien pendant cette soirée se comprendra facilement par tous ceux qui ont un cœur : et les effets singuliers que produisait sur lui la surexcitation qui l'agitait, ne surprendront nullement ceux qui souffrent les douleurs d'un cerveau impressionnable. La réunion de quelques circonstances physiques à l'état maladif du moral de Lucien avait suffi pour le faire rêver des choses inouïes. Nous ne défendrons pas autrement le discours qu'il avait prêté à la feuille d'iris, et la triplicité de ses sensations pendant les réponses mélodiques de l'ouverture. La voix du docteur avait déjà sonné une fois à son oreille; il avait déjà vu la jeune inconnue : le rôle que jouent ces deux personnages dans la destinée de Lucien nous autorise peut-être à personnifier en eux la *raison inexorable*, — la *société*. — Pour lui, poéte, son imagination active les avait un moment unifiés en lui. — Passez-lui cette bizarrerie.

Il revint dans la salle, et au milieu de ses tourmens ineffables, il détaillait la jeune inconnue avec l'attention d'un peintre qui étudie un portrait, ou d'un avare qui contemple l'effigie d'une pièce nouvellement frappée; — cherchant dans chaque ligne de sa figure, dans chaque mouvement de ses yeux le signe d'une émotion, la trace d'une pensée. — Malgré ses efforts, il n'y vit qu'une impassibilité glaciale. — Il pencha la tête en avant pour mieux scruter sa pensée et lire dans son regard. — L'inconnue restait toujours l'œil fixe, le cou tendu en face d'elle, et comme occupée exclusivement de ce qui se passait sur la scène.

Les poignantes perplexités de Lucien recommencèrent. — Cette feuille d'iris n'avait-elle pas pu se détacher par hasard? — Était-ce donc encore un mensonge? Enfin, ne pouvant plus y tenir, et voulant mettre fin à son inquiétude par un coup décisif, il détacha de son bouquet un bouton de rose garni de ses feuilles et de ses épines, et l'étendit au bout de sa main.

« Faut-il craindre ou espérer ? »

Il attendit, il attendit long-temps. — L'inconnue était plus immobile que jamais; pas une inclination de corps, pas un mouvement de tête. Et le temps s'écoulait.

« Plus d'espoir, disait Lucien; et comment croire qu'une femme, sans que je la connaisse, vienne ainsi se promettre à moi, moi ! obscur et misérable ! elle ! riche, sans doute, et heureuse ! »

Pourtant, et comme malgré lui, il ne put détourner la tête.

L'opéra était près de finir; — et, comme un condamné à mort qui voit passer l'heure de grâce, il sentit un frisson mortel parcourir ses membres.

Enfin, après un siècle d'attente et d'angoisses, il aperçut sur le bord de la loge fatale s'élever lentement, lentement, un bouton de rose dont une main blanche arrachait les épines.

« Espérez. »

En ce moment Don Juan s'engloutissait dans les flammes.

Et quand la foule satisfaite abandonna la salle, un seul instant ils se cherchèrent des yeux, un seul instant ils se regardèrent : tout était dit.

LE BOUDOIR D'UNE COQUETTE.

I.

Dans un élégant et frais boudoir, éclairé par une lampe d'argent qui projetait ses reflets doux et limpides sur le papier satiné, sur les cadres dorés des tableaux, sur les meubles précieux et incrustés en bois de *boule*, une jeune femme, mollement étendue

dans une *méridienne* et près d'un feu pétillant, semblait livrée à une lecture attachante.

Pourtant en l'examinant de près, on aurait pu s'apercevoir qu'elle n'était pas aussi exclusivement occupée de sa lecture qu'elle le paraissait d'abord. A voir la manière saccadée et inquiète dont elle retournait les pages à moitié lues, on eût pu penser que son livre n'était pas l'objet unique de sa préoccupation. Quelquefois, l'œil fixé sur la pendule, elle semblait accuser l'aiguille trop lente et gourmander sa paresse; quelquefois aussi, et pour tromper son impatience, de son petit pied elle agaçait le bois lustré du parquet.

Quelques momens auparavant, les doubles portes du mystérieux boudoir s'étaient refermées sur un domestique à livrée galonnée, qui avait reçu cette injonction : « Vous ne recevrez personne. » Et cependant, à n'en pas douter, elle attendait. Sa toilette, quoique simple en apparence, n'était pas sans prétention, et sous le négligé de ses ajustemens, un œil exercé eût pu découvrir un habile instinct de coquetterie, un art d'au-

tant plus adroit qu'il était mieux déguisé. Dans le peignoir garni de dentelle qui enveloppait sa taille, dans les pantoufles doublées de satin qui emprisonnaient ses pieds effilés et étroits, il y avait en même temps une élégance calculée qui voulait dire : regardez; et un laissez-aller engageant qui signifiait peut-être : osez. Car dans les femmes, c'est la bouche qui dit le moins, et pour un homme expérimenté, la pose d'un bouquet, la couleur d'un ruban, la façon d'une robe sont des truchemens sûrs et qui ne trompent jamais.

A l'égard de celle dont nous parlons, il ne vous restera plus de doutes. Neuf heures sonnaient, et presque au même instant on frappa à une petite porte qui donnait sur un escalier particulier, et un homme haletant et couvert de sueur s'avança précipitamment vers la jeune femme qu'il baisa au front.

— Vous avez bien chaud, Lucien, dit-elle en lui présentant un petit mouchoir brodé à son chiffre.

— Je suis venu vite, répondit le jeune

homme, mais pas encore assez pour mon impatience; le chemin m'a paru bien long.

— Croyez-vous que personne ne vous ait vu prendre ce chemin?

— Personne.

— Avez-vous exactement dit à mes gens le nom que vous deviez dire, afin de donner le change aux soupçons?

— Oui, et je vous avoue que cela m'a coûté. Ce mystère que vous m'imposez, ce secret que vous me recommandez avec tant de soin, m'importune et me pèse. Mon Dieu! ne peut-on s'aimer à la face du monde? Est-ce donc un crime que l'on doive cacher?

— Lucien, ne parlez pas ainsi, reprit la jeune femme; faut-il braver ouvertement les convenances? Croyez-vous que je n'aie aucune considération à garder? et ne peut-on s'aimer sans désobéir de prime abord aux lois que la société a faites, dites?

Lucien hocha la tête sans répondre; la jeune femme continua, mais ce fut avec un accent plus pénétré, et d'une voix plus émue qu'elle prononça ces paroles :

— « Il y a si peu de temps que je vous connais ! »

Ce peu de mots renfermait tant d'idées confuses, tant de vagues souvenirs, que les deux personnages de la scène baissèrent la tête en silence, se laissant aller à leurs pensées. Tous deux se retraçaient ce passé si récent et pourtant si rempli, leurs sensations si rapides et pourtant si enivrantes, le mouvement galvanique imprimé à leur vie; ils reprenaient toutes les émotions de leurs cœurs, battement par battement, pulsation par pulsation; si bien qu'ils en vinrent à se demander comment ils se trouvaient ensemble, dans le même lieu, pendant la nuit, à un rendez-vous d'amour, eux qui un mois avant ne se connaissaient pas; et quelle secrète sympathie il y avait entre ces deux noms qui présentaient d'abord une différence si sensible, un contraste si tranché : madame de Nangis et Lucien Spalma.

Madame de Nangis avait cédé sans y prendre garde à ses premières impressions. Une *passion* pour elle était un joli hochet, un amusement

de bon goût qui plaisait à sa fantaisie et piquait sa curiosité. Des billets galans et parfumés, une main discrètement serrée au bal, un jeune homme passionné et mourant pour vous d'amour, sans nuire à vos plaisirs, sans déranger en rien votre existence; certes le tableau était séduisant! Des conséquences sérieuses que cela pouvait avoir, elle n'en avait prévu aucune. Elle jouait à la passion, sans se douter que la passion est une chose terrible, même quand on ne la ressent pas; et que plus d'une y a laissé ses ailes qui ne voulait que l'effleurer un instant.

Lucien Spalma avec sa tête blonde et pâle, sa taille maigre et élancée, son accent d'enthousiaste l'avait vivement frappée, en lui rappelant les *types* qu'elle avait rêvés, les romans qu'elle avait lus. Peut-être prit-elle sa mémoire pour de l'imagination, et crut-elle sentir, quand elle ne faisait que se souvenir. La couleur poétique qu'elle avait donnée à son premier billet lui en avait déguisé l'inconséquence, et ce que ses lèvres n'eussent jamais prononcé, un bouquet s'était chargé de

le dire. L'action du reste avait marché avec une rapidité si entraînante, qu'elle s'était trouvée complétement engagée à son insu; qu'elle avait appartenu à Lucien, avant de savoir si elle voulait lui appartenir. Et maintenant que le premier étourdissement était calmé, et le vertige guéri, elle interrogeait le passé, et scrutait l'avenir; elle cherchait comment elle était arrivée là; elle se demandait où elle allait.

Non pas qu'elle ne fut encore quelque peu sous le charme, mais sa fortune, sa position dans le monde, la réputation dont elle jouissait, lui revenaient tout-à coup en mémoire; pour la première fois elle entrevoyait l'embarras de sa vie nouvelle; pour la première fois elle jetait un regard de regret sur celle qu'il lui faudrait peut-être quitter : enfin ce ne fut pas sans une terreur secrète qu'elle fut amenée à prévoir un combat, une lutte, où elle aurait à sacrifier les plaisirs de la vanité et les triomphes de l'amour-propre, auxquels elle était si bien façonnée.

L'effervescence de Lucien, son mépris pour

les convenances sociales et les préjugés du monde n'étaient pas propres à calmer de pareilles craintes; ses paroles sonnaient donc faux à l'oreille de madame de Nangis, et lui étaient devenues tout à coup pénibles et amères.

Toutes ces pensées, que nous avons mis quelques temps à dire, assaillirent en un instant l'esprit de madame de Nangis, et pour ainsi en une seule impression. A tout prendre, c'était-là du repentir : mais la jeune femme n'eut pas le temps de s'apesantir sur cette idée; peut-être aussi n'osa-t-elle pas, et ces mille émotions d'une seconde s'évanouirent bientôt, parce qu'elle n'eut pas le courage de s'en rendre compte, et de leur donner un nom.

Pour Lucien, la tête appuyée sur ses mains, il se livrait à des pensées d'une nature toute différente. Les précautions infinies qu'il avait dû prendre pour arriver à madame de Nangis, le secret qu'elle lui recommandait sans cesse et avant tout, la nécessité de cacher un amour qu'il eût voulu déclarer publiquement, tout cela causait en lui une sorte de colère. Ce fut lui qui rompit le silence.

— Le monde! toujours le monde! Qu'a-t-il donc à faire entre toi et moi? Et pourquoi sa voix vient-elle se mêler à nos voix?— Je me souviens encore de votre billet, Madame, ce jour-là j'ai fait un beau rêve! — Je me disais que cette femme si sympathique, si intelligente, était quelque pauvre orpheline naïve et obscure. Je croyais trouver une âme encore pure des attouchemens du monde, et que le frottement de la société n'aurait pas usée ni polie. Alors j'imaginais pour elle et pour moi une vie de calme, une existence heureuse et libre, sans souci des hommes, et de leurs étroites conventions, et de leurs usages mesquins, une vie à ne regarder que le ciel, et à n'avoir foi qu'en lui. Hélas! mon rêve s'est enfui bien cruellement! Tenez, Amélie, je veux croire que vous avez une âme noble et pure, un cœur élevé, une imagination belle et compatissante. Mais l'éducation que vous avez reçue, la société qui vous entoure m'effraient. On a peine à oublier les premiers principes de l'enfance, on ne ment guère à son origine; j'ai peur!

Au lieu de l'enfant obscure, pourquoi ai-

je trouve une femme brillante, esclave du monde, et soumise à ses préjuges, qui craint de laisser voir son amour à la lumière du soleil! une femme emprisonnée dans des considérations de famille, qui me laisse venir par un escalier dérobé, comme un voleur, et qui ne m'aime que sous le voile! Oh! Madame, pourquoi êtes-vous riche!

En prononçant ces paroles, Lucien s'abandonnait à l'exaltation du moment.

— Lucien! dit la jeune femme d'une voix émue, et elle se prit à pleurer. Dans ses larmes y avait-il une douleur bien intime, une émotion bien profonde? Étaient-ce les larmes du cœur? je ne sais. Pour être venues de si loin, elles étaient venues bien vite. Lucien lui baisa les yeux pour les sécher.

—Lucien, continua-t-elle, vous-êtes bien injuste! Pouvez-vous vous en prendre à moi, de ce qu'a fait le hasard? Devez-vous m'en vouloir d'une opulence qui ne vient pas de moi? Votre amour n'est que de l'égoisme.

Elle jeta cette accusation à la hâte et timidement, comme pour prendre les devans et

prévenir un semblable reproche. — Pardon, dit Lucien, pardon, j'ai été injuste et cruel; et devant madame de Nangis il se mit à genoux, et joignait les mains, comme en face d'une madone.

En ce moment on sonna à la porte du boudoir.—On sonne, dit madame de Nangis vivement et avec effroi. Lucien se redressa lentement, comprimant un geste de colère, un sourire de dédain.

—Amélie, dit-il, si tu voulais, si tu m'aimais comme je t'aime, j'irais ouvrir à ces gens qui viennent ainsi troubler notre amour, importuner notre bonheur, et je leur dirais...

Madame de Nangis demeura tremblante et éperdue quelques instans. Son front pâlit, ses yeux se fixèrent devant elle avec stupéfaction, c'est qu'il s'était passé dans son esprit, avec la promptitude de l'éclair, tout un drame de craintes, de souvenirs et d'angoisses. Deux mois auparavant elle avait promis sa main avec la légèreté d'une coquette, et l'avidité matrimoniale d'une veuve. Deux mois auparavant elle s'était presque engagée solennelle-

ment. M. Lionnel de Beauval, un de ses adorateurs les plus fervens, avait obtenu de sa part des espérances, qui l'épouvantaient à cette heure. D'ailleurs sa tante avait approuvé cette inclination; et il revenait à la mémoire de madame de Nangis mille détails d'encouragement à son mariage prochain. Toutes ces idées arrivées ensemble à l'esprit de la jeune femme, la faisaient palpiter d'une indicible frayeur.

Elle ne comprit donc pas les paroles passionnées de Lucien, et sa liaison inconsidérée avec lui pesa tout à coup sur son cœur de tout le poids d'une folie.

Un coup de sonnette interrompit de nouveau cette scène. — Silence! silence! dit madame de Nangis, vous me perdez. — Elle avait reconnu la voix de madame la marquise de Castelmare sa tante; et dans le trouble où elle était, ce ne fut pas sans peine qu'elle conduisit Lucien à son cabinet de toilette, dont elle ferma la porte sur lui.

II.

Madame de Castelmare n'avait pas l'air aussi riant que de coutume, et elle hésita en présentant à madame de Nangis un jeune homme qui la suivait, et dont il est nécessaire de tracer ici une esquisse rapide.

Lionnel de Beauval, car c'était lui, réunis-

sait à vingt huit ans toutes les conditions de ce qu'on appelle le bonheur. Maître de sa fortune et libre de ses actions, on citait partout l'élégance de ses manières et le bon goût exquis de sa mise. Les jeunes femmes de l'ancienne noblesse le voyaient avec plaisir, par ce qu'il était jeune comme elles, et comme elles de noblesse ancienne ; les filles élégantes de nos banquiers le recevaient avec distinction, espérant que l'éclat d'un vieux blason rejaillirait sur leurs armoiries roturières. Aussi avait-il le privilége de rendre les maris jaloux, et vous savez déjà quels soupçons il inspirait à l'agent de change Duterme.

Nous devons à Lionnel la justice de dire qu'il n'était pas trop fier de son nom, et qu'il frayait assez avec les *vilains*, pourvu qu'ils fussent riches et que leurs goûts ressemblassent aux siens. Sa conduite d'ailleurs était réglée ; il ne lui fallait pas un espace bien large, un horizon bien étendu : son existence était incluse entre Tortoni et l'Opéra ; c'étaient-là ses deux résidences habituelles, son domicile fixe et réel. Comme qualité particulière,

il avait un assez grand fond de mépris pour les femmes. Il parlait de la dernière maîtresse qu'il avait quittée, comme du dernier cheval qu'il avait vendu. L'une et l'autre chose était pour lui un objet de luxe, qu'il changeait à volonté suivant son caprice et son bon plaisir. Il affectionnait les petits soupers, les cavalcades *au bois*, et jouait intrépidement la bouillote. Ses amis vantaient ses piquantes qualités, son bon cœur, et surtout sa bravoure, dont il avait fait preuve en maintes occasions. Ses maîtresses le regrettaient, parce qu'il était gai et généreux. S'il ne croyait pas en Dieu, il n'en médisait pas. S'il avait une conviction politique, il était excessivement commode pour les convictions des autres. En somme, un excellent jeune homme, et très propre à faire un secrétaire d'ambassade, ou un maître des requêtes.

Lorsque les trois personnes qui se trouvaient réunis en ce moment se furent assises, le silence régna encore quelque temps; et il fallut toute la résolution de madame de Castelmare pour qu'elle se décidât à le rompre.

— Ma chère enfant, dit-elle à madame de Nangis, d'un ton digne et lent, et comme une femme qui pèse attentivement ses paroles, je vous demande pardon de venir vous importuner si tard.

— Jamais la présence de ma tante ne m'est importune, dit madame de Nangis avec la politesse humble que donne la frayeur; et je sais trop ce que je lui dois, pour ne pas éprouver toujours un nouveau plaisir à la voir.

—C'est monsieur qui est cause de ma visite, reprit madame de Castelmare en montrant le jeune cavalier qu'elle avait amené.

— Monsieur Lionnel?

— Oui, il a voulu t'apprendre une nouvelle; le ministre mon neveu, (la vieille dame appuya sur ce dernier mot,) l'envoie comme secrétaire d'ambassade dans le Levant.

— Je vous en félicite, dit madame de Nangis en regardant pour la première fois Lionnel, qui accoudé contre un meuble et les yeux baissés ne répondit pas. — Que voulait dire ce silence obstiné, ce regard fixe, cette attitude immobile? Avait-il des soupçons? Cherchait-

il à découvrir sur le parquet luisant quelque trace récente, quelqu'indice accusateur?

— C'est un beau pays que vous allez voir, reprit madame de Nangis pour déguiser ses craintes et son embarras, et vous êtes heureux, j'en suis sûre, de faire un pareil voyage.

Lionnel répondit à peine. Il est vrai que dans ce moment il était occupé à déposer son chapeau sur une console : et cette opération demandait quelque adresse, car il fallait couvrir habilement les gants de Lucien, qui y étaient restés. Mais madame de Nangis était trop préoccupée pour s'apercevoir de la manœuvre de Lionnel, et madame de Castelmare n'avait aucun intérêt à deviner quelque chose. Lionnel réussit, et revint à la conversation.

— Ma chère amie, disait la tante, M. de Beauval est désolé. Si une pareille faveur lui était venue deux mois plutôt, il l'aurait reçue avec joie et reconnaissance. Mais, vous le savez, il a maintenant en France un espoir qui l'arrête, un lien puissant qui l'attache.

— Quel est donc l'événement assez grave pour retenir M. Lionnel; dit madame de Nan-

gis affectant de sourire, et s'efforçant d'oublier sa conduite d'autrefois qui expliquait les paroles et la démarche de sa tante.

— Vous vous rappelez fort bien sans doute, ma chère petite, reprit madame de Castelmare, vos engagemens vis-à-vis de M. Lionnel; vous vous souvenez combien je les ai approuvés. Eh bien, durant le voyage de M. Lionnel en Angleterre, je me suis employée de tout mon pouvoir à lui obtenir la bienveillance de mon neveu le ministre : mais je n'aurais jamais imaginé que mes espérances fussent si vite comblées. Que vous dirai-je, mon enfant, nous craignons tous deux, M. de Beauval, et moi, qu'un voyage à Constantinople ne vous effraie.

Cette proposition dubitative produisit un effet singulier aux deux personnages passifs de cette scène. Sur la figure calme et impassible jusques-là de Lionnel, se peignit une colère muette, et le dépit d'un homme contraint à entendre des paroles que pour tout au monde il eut voulu retenir. Quant à madame de Nangis, il était facile de voir à la pâleur de

ses joues, et à la contraction nerveuse de sa bouche, la contrariété grave qu'elle éprouvait.

—Voilà, reprit madame de Castelmare, ce qu'il est venu me confier à moi, la vieille amie de sa mère. Il m'a répété que sa plus chère espérance était de vous consacrer sa vie, et de vous donner son nom. Et moi j'ai promis d'intercéder auprès de vous. Lionnel, s'il accepte, a un bel avenir, c'est vous qui déciderez s'il doit partir ou rester. Son sort est entre vos mains, et je vous supplie dans la décision que vous allez prendre, de songer un peu à votre tante qui vous chérit si tendrement.

Ces paroles avaient été écoutées en silence par Lionnel, comme le plaidoyer d'un avocat, dont on prévoit l'insuccès.

— La demande que vous me faites, dit madame de Nangis en balbutiant, est fort honorable sans doute; et je vous en remercie. J'aurais voulu, ma bonne tante, vous donner ce nouveau témoignage d'une affection que vous connaissez bien.

— Quoi! reprit madame de Castelmare étonnée et confondue, vous refusez!

Madame de Nangis eût à peine la force d'ajouter d'une voix basse et presqu'inintelligible : oui !

— Je m'y attendais, dit froidement Lionnel, en levant les yeux pour la première fois, et les fixant sur madame de Nangis ; si j'avais su plus tôt ce que je sais maintenant, j'aurais épargné à madame de Castelmare une démarche inutile, et je me serais abstenu moi-même d'une demande qui ne pouvait avoir de résultat.

Cette insolente répartie prononcée d'un ton calme et froid, frappa madame de Nangis d'un coup terrible. Elle était si visiblement décontenancée, que madame de Castelmare pour l'arracher à l'embarras qu'elle éprouvait, l'attira doucement dans un coin du boudoir, où elle lui parla quelque temps à voix basse.

Lionnel profita de ce moment d'entretien pour mettre les gants de Spalma, ce qu'il fit avec beaucoup d'affectation. Madame de Nangis pâlit extrêment. Un léger bruit parti du cabinet de toilette et que Lionnel seul put entendre, lui fit tourner la tête, et il vit une

carte de visite qui se glissait dans l'entrebâillement de la porte. Sur cette carte étaient écrits ces mots :

M. Lionnel de Beauval, est un fat et un lâche que je châtierai. — *Lucien Spalma.*

Lionnel ne laissa pas échapper un geste de surprise, mais il s'empara habilement de la carte.

Un instant après, madame de Castelmare prit le bras de Lionnel, qui ne put résister, en se retirant, au désir de braver encore la colère de Lucien. Il n'y eut pas un de ses gestes, qui n'eût pour but de faire briller le singulier trophée qu'il emportait à son rival. Madame de Nangis resta attérée.

L'AMI D'ENFANCE.

I.

Un duel avait été convenu entre Lionnel de Beauval et Lucien Spalma, mais tous deux étaient tombés d'accord en ceci, que pour donner le change aux inquiétudes de madame de Nangis, et n'avoir pas à craindre d'empêchement de sa part, un délai de quelques jours

était nécessaire. Dans l'explication qui avait amené ce résultat, ils avaient conservé l'un et l'autre la physionomie qui leur était propre. Lucien s'était montré violent et emporté, Lionnel calme et railleur. Aux sévères déclamations de Spalma, M. de Beauval avait opposé des plaisanteries piquantes et de spirituelles railleries; et quand celui-ci en sortant lui avait jeté un adieu sombre et solennel, il s'était contenté de dire d'une voix douce et avec un sourire : « au revoir. »

Après cet entretien, et pendant le temps qui précéda l'époque fatale, la différence fut encore plus marquée, le contraste plus sensible. En Lionnel rien n'était changé : comme d'ordinaire, on le vit assidument à Tortoni et à l'Opéra; gai sans contrainte et sans affectation, il ne chercha ni à se déguiser, ni à s'étourdir; sur son front pas un nuage, pas un indice de tristesse dans ses paroles, rien qui pût faire soupçonner qu'il allait dans quelques jours livrer aux caprices du hazard une existence si joyeuse et si belle. Sans doute il eut mieux aimé prolonger sa jeunesse, et savourer

à loisir les plaisirs que lui promettait l'avenir ; pourtant il prenait son parti, et il avait fini par comparer la vie à une intrigue amusante, mais qu'on dénoue sans trop de regret.

Lucien Spalma, au contraire, devint triste et rêveur, à mesure que le terme approchait. Son esprit faible et chancelant s'abîmait dans une mélancolie profonde ; la colère chez lui était un accident nerveux, une sorte de fièvre qui le soutenait un moment, pour le laisser, en le quittant, plus débile et plus abattu que jamais ; toutes les douleurs qu'il avait souffertes, toutes les peines qu'il avait senties lui semblaient maintenant douces et sans amertume ; comme une maîtresse qu'on aime en raison des larmes qu'elle coûte, la vie lui devenait chère par les malheurs qu'elle lui avait apportés. Il ne pouvait songer, sans je ne sais quel frémissement intérieur, à ce jour sans lendemain, à ce passage de l'être au néant, rapide comme une détonation de pistolet, à l'oubli qui enveloppe les morts, à l'herbe qui croît éternellement sur les tombeaux ; pour les hommes d'imagination, la mort est toujours, quoi-

qu'ils fassent, une chose horrible ; et peut-être, ce qu'on nomme courage dans un duel est-il la preuve d'un esprit sans portée, d'une incapacité de sentiment.

Pour se réconforter, Lucien eut besoin d'appeler à son aide toutes ses croyances natives, toutes ses espérance religieuses ; et comme un soldat qui se grise avant la bataille, il essaya de donner un corps à ses croyances, une forme à ses pensées. Afin de se réchauffer au feu de la composition, et se bien assurer lui-même de sa foi, voici un fragment qu'il écrivit :

« Mourir plein d'illusions ; savoir qu'une femme chérie gardera religieusement votre mémoire dans son cœur, comme une lampe d'argent dans un saint temple ; mourir dans l'enthousiasme de la jeunesse et le paroxisme de l'amour ; passer enfin de la terre au ciel, comme d'un songe enivrant à une réalité plus enivrante encore, n'est-ce pas là un sort digne d'envie ?....

« Mais si je meurs, avant de vous quitter, Amélie, pour vous revoir dans un monde plus

magnifique, j'ai un pardon à vous demander : je vous ai affligée au lieu de vous bénir, j'ai fait couler vos larmes, au lieu de vous remercier à genoux, pardonnez-moi ; je me suis plaint de votre somptueuse position, j'ai maudit votre fortune !... insensé, qui ne comprenais pas que votre plus insigne faveur était d'avoir franchi pour moi la distance, que le monde avait mise entre nous. Encore une fois je vous demande de me pardonner. Et maintenant merci à vous qui avez réalisé tous les songes de ma jeunesse, qui m'avez enivré d'amour pour toute une éternité. Au moment où j'écris ces lignes, je presse sur mes lèvres le bouquet fané qui a osé vous dire : « je t'aime ! » et que vous avez écouté ; les souvenirs me reviennent en foule, et quand je songe à ce jour trop vite écoulé, où perdu au milieu du monde et du bruit, je ne voyais que vos traits, je n'entendais que votre haleine ; quand je songe surtout à cet instant rapide, où vos yeux se fixèrent sur les miens avec une indéfinissable expression de compatissance, je me dis que mon cœur est assez rassasié et ma vie assez remplie.

« Il me reste le regret de mourir inconnu, j'aurais voulu être utile aux hommes, pour que les hommes prononçassent mon nom avec respect, pour que ma mémoire vous protégeât, pour que ma gloire vous couvrît à toujours de son ombre : Dieu n'a pas voulu ! »

Lucien écrivit d'autres choses encore, mais avec moins de suite et de lucidité. Quand il en vint à penser à Savigny, il se rappela les injustes soupçons qu'il avait conçus à son égard ; et pour le dédommager en quelque sorte, il voulut lui demander un dernier service, comme à son ami le plus sûr, et le prier d'assister en qualité de témoin dans l'acte terrible, qui pouvait être le dernier de son existence. Avec cette intention il se rendit chez lui.

Depuis la soirée de l'Opéra, Oscar n'avait rien su de l'intrigue, dont le commencement l'avait si vivement tourmenté; craignant de trahir son dépit secret, par une sollicitude trop active, et une curiosité trop inquiète, il n'avait pas osé s'informer de ce qui s'était passé, mais à la vue de Lucien, qui venait le trouver, sa satisfaction fut grande. Quels résultats avait

amené la double déclaration, qu'il avait saisie au passage? Madame de Nangis était-elle irrévocablement perdue pour lui? Il espéra que Lucien allait résoudre ces questions, qu'il s'adressait avec tant d'anxiété. L'air austère et grave de celui-ci, excita encore son impatience, redoubla son attention.

— Mon ami, dit Lucien, jusqu'à présent, nos existences ont marché parallèles, et côte à côte; pas de sympathie que j'aie éprouvée, et que tu n'aies éprouvée comme moi, pas d'émotion que mon cœur ait ressentie, et que ton cœur n'ait ressentie à l'unisson du mien. Il est temps moins que jamais de nous séparer : tu m'as accompagné dans la vie, maintenant je suis en danger de mort, tu m'accompagneras jusqu'à la tombe. J'aime et je suis aimé.....

—Aimé! demanda Oscar, en as-tu des preuves?... des preuves positives?

Lucien alors raconta tous les événemens qui en si peu de jours s'étaient pressés avec tant de vitesse; pour exprimer les charmes de madame de Nangis, et l'amour qu'il lui portait.

ses paroles empruntèrent l'enthousiasme de la poésie. Mais quand il en fut venu à prononcer le nom de Lionnel, chacun de ses gestes, chacune de ses phrases respirèrent l'indignation et la colère.

— Mon ami, dit-il en finissant, j'ai voulu punir le fat, me venger du lâche, nous nous battons demain, nous nous battons à mort.

Nous voudrions dissimuler le sentiment de joie qu'éprouva instinctivement Oscar à ce dernier mot; mais malgré notre répugnance, nous continuerons notre tâche jusqu'au bout. Puisque de pareils portraits se rencontrent dans notre siècle, puisque de semblables hommes vivent et se meuvent au milieu de nous, il faut que sur leur front le nom d'Oscar s'attache à jamais comme un stygmate d'infamie, et une flétrissure indélébile.

Oscar ressentit de la joie, parcequ'il pensa que ce duel lui serait avantageux, quelle que fut son issue. Lucien et Lionnel étaient pour lui deux ennemis, je me trompe, deux obstacles. Tous deux gênaient sa carrière, obstruaient son avenir. L'un, aimé de madame

de Nangis, lui ravissait une femme qui pouvait le mener à tout; l'autre dans une position brillante, et protégé par un homme puissant, le devançait dans une carrière qu'il espérait suivre avec éclat. Chaque fois qu'indirectement et en cachette il avait sollicité un rang dans la diplomatie, le nom de Lionnel lui avait été opposé comme un empêchement. Vous voyez que pour Oscar, il y avait raison suffisante de désirer la mort des deux adversaires; mais en réfléchissant long-temps et mûrement, il avisa qu'il serait peut-être plus avantageux de les laisser vivre. Voici son calcul dans toute sa nudité :

— Si Lionnel meurt, comment demander son héritage, moi qui aurai servi de témoin contre lui? Nul doute que je ne l'obtiendrai pas. Si, Lucien? sa mort réveillera en madame de Nangis un sentiment romanesque, prêt à s'éteindre sans doute : ce qui retardera d'autant mes projets.

Il décida qu'ils vivraient.

Et lorsque Lucien fut parti, après lui avoir indiqué l'heure et le lieu du rendez-vous, il

écrivit à madame de Nangis ce mystérieux billet :

Madame, une personne qui vous porte un vif intérêt croit devoir vous avertir, qu'un homme, dont vous devinerez facilement le nom, va exposer à votre insçu des jours qui vous sont chers. Trouvez-vous demain à Saint-Maur, derrière le petit bois.

Cette lettre produisit l'effet qu'Oscar en attendait. Et le lendemain, lorsque les témoins eurent mesuré la distance, lorsque les deux adversaires se furent placés le pistolet à la main, et prêts à faire feu, une femme effarée vint se précipiter au milieu d'eux, les yeux en pleurs, et joignant les mains, comme une suppliante.

Nous pourrions vous faire un tableau de cette scène, dramatiser la terreur de madame de Nangis, la surprise de Lionnel, l'émotion de Spalma, et mettre surtout en relief le calme d'Oscar; mais nous avons hâte, et l'action nous presse. Lionnel qui n'avait jamais eu une passion bien arrêtée, et qu'une intrigue nouvelle avait sans doute déjà consolé

d'un mariage manqué, se rendit assez facilement. Lucien céda aux instances de madame de Nangis. Le secret fut promis sur ce qui venait de se passer : tout semblait fini, excepté pour Oscar, qui n'avait encore exécuté que la moitié de son projet.

II.

Madame de Nangis, rentrée chez elle, songeait aux événemens de la matinée, à l'avis mystérieux qu'elle avait reçu et dont elle ignorait l'auteur, aux dangers d'un éclat qui, pour être retardé de quelque temps, n'en était pas moins inévitable, lorsque la porte du salon

s'ouvrit, un domestique annonça monsieur de Savigny.

Madame de Nangis se leva étonnée à sa vue. Souvent elle l'avait rencontré dans le monde, mais sans d'autres rapports que ceux d'une politesse convenue, sa visite ne pouvait donc se rattacher qu'au fait, dont elle s'occupait encore en ce moment.

Avec des traits réguliers, et une taille sans défauts apparens, Oscar inspirait généralement je ne sais quelle répugnance instinctive, quelle crainte vague, dont on avait peine à se défendre. Les favoris lisses et épais, qui encadraient sa figure froide et colorée; le fond grisâtre de ses yeux secs et perçans, qu'une larme n'avait jamais humectés; la symétrie algébrique de sa toilette; la raideur de sa démarche, et par dessus tout la brusquerie mal comprimée de ses mouvemens donnaient à sa personne quelque chose de fauve et de repoussant. Sous l'élégance affectée de ses manières, on sentait la contrainte. La dureté de sa nature perçait à travers les formes insinuantes et polies de son lan-

gage ; on eut dit un léopard mal apprivoisé.

Au moment où nous parlons, son visage était plus froid qu'à l'ordinaire, et son maintien plus sérieux; si bien qu'en le voyant s'asseoir gravement et se recueillir, madame de Nangis s'attendit à quelque chose d'inoui, et prêta non sans effroi une oreille attentive. Oscar commença :

— Madame, dit-il, je viens remplir auprès de vous une mission délicate. Je vous prie de ne plus voir en moi le partner assidu, le cavalier si heureux de vous environner de ses soins. Je ne suis plus l'admirateur de madame de Nangis, le serviteur empressé d'une femme jolie et brillante; je suis le compagnon dévoué d'un homme obscur, je suis l'ami de Lucien Spalma. Il n'est pas besoin de vous dire que je sais tout. Vous l'avez déjà deviné. La lettre que vous avez reçue, c'est moi qui l'ai écrite, par amitié pour Lucien; et je viens, par amitié encore, remplir auprès de vous une mission pénible. Lucien m'a chargé de vous faire ses adieux.

— Ses adieux ! dit madame de Nangis.

— Oui, madame; car il a compris que tôt ou tard sa présence vous serait fatale, qu'avec la fougue de son caractère il lui était impossible de mettre toujours un frein à ses pensées, un masque sur son amour. Il a compris que pour une femme, considérée comme vous l'êtes, la réputation était le bonheur; et comme votre bonheur lui est plus nécessaire que le sien, il part!... Vous ne pouvez pas lui en vouloir de sa délicatesse, le blâmer de sa générosité.

Madame de Nangis ne répondit pas. Oscar continua plus lentement, et d'un ton plus mesuré encore:—il m'était bien venu une pensée, mais je dois vous déclarer que Lucien n'est pour rien en cela, et que je suis seul responsable de ce que je vais vous dire. Ce moyen que je veux vous proposer, vous répugnera sans doute. Il n'est guère possible qu'avec une position et une fortune comme la vôtre, vous descendiez jusqu'à un homme pauvre et inconnu, et changiez le nom illustre de comtesse de Nangis pour le nom obscur de madame Spalma.

Jusques-là madame de Nangis, immobile et comme interdite, avait gardé le silence; mais à ces dernières paroles une vive rougeur lui monta au front! — Un mariage !..... dit-elle en s'agitant, c'est là ce que vous me proposez !... Un mariage entre nous, jamais !...

La démarche d'Oscar, son air froid et calculateur, l'affectation même qu'il avait mise à disculper Lucien, tout faisait croire à la jeune femme qu'il existait un projet arrêté entr'eux. Lucien ne lui apparaissait plus que comme un ambitieux qui en voulait seulement à sa fortune, et qui par de beaux semblans d'amour l'avait indignement trompée. Jamais d'ailleurs une pareille idée ne lui était venue. Elle avait aimé Spalma comme un roman qu'on peut laisser, après l'avoir lu; mais être sa femme à la lumière du soleil, à la face du monde, jamais elle ne se l'était imaginée.

Lorsque la première effervescence fut calmée, Oscar, les yeux fixés sur madame de Nangis, et comme s'il eut traduit sa pensée, reprit ainsi :

— Je conçois que cela est dur !... une in-

trigue commencée d'une façon si neuve, finir d'une façon si triviale! Mais il faut quelquefois faire des sacrifices ; et peut-être suis-je moi-même un exemple de résignation !

Oscar avait appuyé sur ces derniers mots, pour provoquer une interrogation de madame de Nangis, qui en effet ne se fit pas attendre ; d'une voix plus douce il continua alors : — quand je plaide auprès de vous la cause d'un autre, n'est-ce pas un sacrifice de ma part? Avez-vous donc toujours été si préoccupée ou si distraite, que vous ne vous soyez aperçue d'un amour que je n'ai pu cacher?.....

Il s'arrêta : il avait planté un jalon, fixé un point de départ pour l'avenir, c'était assez.

— Songez, Madame, ajouta-t-il en se levant, que votre réputation peut être compromise d'un jour à l'autre, si elle ne l'est déjà; que le monde est sévère, que le mariage est à ses yeux la seule réparation possible d'une faute!... Réfléchissez.

Il sortit après ces paroles. Sa journée était faite ; il était content de son ouvrage. A la suite du duel qui s'était si bien terminé par ses

soins, il avait suivi Lucien et lui avait promis, s'il voulait le laisser faire, de le soustraire à l'embarras d'un amour caché, d'une liaison secrète. Et vous comprendrez facilement le motif de sa conduite : pour éteindre l'amour, le mariage lui avait paru plus sûr que la mort.

L'ÉGLISE.

I.

Quelque temps après cet entretien, tout était en mouvement à l'hôtel de la marquise de Castelmare, pour le second mariage de madame de Nangis, et depuis le concierge qui se tenait gravement près de la porte, jusqu'aux valets en grande livrée étagés sur les

marches de l'escalier, tout offrait un air d'aparat et de fête. De l'intérieur des équipages nombreux, qui arrivaient incessamment, vous eussiez vu sortir des figures riantes et d'éclatantes toilettes; ce n'étaient que fleurs et diamans, et frôlement de robes de soie, et bruissement d'écharpes. Et pour qu'à cette apparence de luxe, à cet étalage de somptuosité, les contrastes ne manquassent pas, dans la rue, et presque sous le vestibule de l'hôtel, des mendians s'abattaient comme des oiseaux de proie, attirés par l'espoir d'une riche pâture. Rien n'est plus commun d'ailleurs que de voir ainsi dans le même cadre la fortune et la pauvreté, le bonheur et la misère. Pas de réunion si folle et si bruyante, qu'une idée triste ne la traverse; et bien des fêtes ressemblent aux tableaux du Poussin : sur le premier plan, le rire et les danses; la tombe au fond.

Dans le salon de réception, et sous le masque d'uniformité bienveillante, qui couvrait toutes les figures, il était pourtant facile d'apercevoir quelque chose d'empêché et de con-

traint; des regards furtifs, des paroles prononcées à voix basse, d'expressifs serremens de main trahirent plus d'une fois une ironie mal déguisée, et plus d'un malicieux sourire acheva une épigramme qu'on eut craint de lancer ouvertement. C'est tout au plus si, à ce mot de *mariage d'inclination* quelques jeunes filles avides d'une passion légitime soupira d'espérance, ou quelques jeunes femmes de regret, tant les préjugés du monde pèsent sur la pensée, et emprisonnent le désir.

Au milieu des groupes nombreux et de la foule des invités, quatre personnages surtout se faisaient remarquer par la diversité de leurs physionomies, la différence de leurs attitudes.

Duterme n'avait pas vu sans peine un événement, qui laissait sa femme sans rivale, et l'exposait de nouveau aux assiduités dangereuses d'un amant. Pour se rassurer, il avait besoin de se rappeler la vertu à lui bien connue d'Agathe (comme il l'appelait), et surtout le prochain départ de Lionnel. Dans son humeur, il ne put même s'empêcher de dire à Spalma en l'abordant : — Mon cher, je vous

félicite de votre mariage; mais à parler franchement j'ai peur qu'il ne tourne mal.

Duterme en effet pouvait concevoir des craintes. M. Lionnel de Beauval, comme pour déjouer la curiosité, et faire parade d'une résignation éclatante, était revenu à madame Duterme plus empressé que jamais, et en ce moment même craignant de ressembler à un rival malheureux, à un amant désespéré, il lui adressait de spirituelles galanteries, qui n'étaient pas repoussées avec trop de rigueur.

Oscar au contraire, froid et rêveur, semblait en proie à une peine secrète, dont il lui était impossible de se défendre. Pendant les quelques jours qui avaient précédé le mariage, il avait adroitement reparlé du sacrifice de son amour. Quelques personnes même, fortuitement et par mégarde, avaient obtenu ses confidences, si bien qu'on le plaignait comme une victime de l'amitié, et un martyr de sentimens généreux.

Mais de chacun des personnages présens, celui qui attirait tous les regards, et piquait le plus vivement la curiosité générale, était sans

contredit Lucien Spalma; debout au milieu du salon, et occupé à recevoir les félicitations qu'on lui adressait de toutes parts, c'était lui qui subissait la critique la plus opiniâtre, l'examen le plus rigoureux.

La figure de Spalma n'était belle que par instants, et pour peu de personnes. Il lui fallait une émotion vive, pour animer son regard et donner de l'expression à sa physionomie; dans les momens ordinaires, ses yeux calmes, ses cheveux tombans qui couvraient son large front, la pâleur de ses joues lui donnaient un air d'inertie commune, et de souffrance sans éclat. Il ne faut donc pas s'étonner si plus d'une femme, après un détail minutieux de sa personne ne trouva pas le choix de madame de Nangis suffisamment justifié, et ne comprit pas qu'on s'attachât aussi vivement à un pareil homme.

Ainsi en butte à la curiosité la plus maligne, Lucien était prêt à perdre contenance, lorsque la porte latérale du salon en s'ouvrant fit diversion à son embarras, et madame de Nangis, conduite par sa tante, parut au milieu d'un

murmure d'approbation et d'intérêt. Soutenue par madame de Castelmare, et semblable à une fleur demi-brisée, tant elle s'était faite langoureuse et faible, elle s'avanca vers Spalma, et lui tendant la main : — partons, dit-elle, le cortége les suivit.

II.

L'église où l'on se rendit était un de ces édifices, dont l'architecture gothique, les ogives à dentelle, les vitraux coloriés, les saints sculptés dans leurs niches de pierre, attestent l'ancienne origine. C'est là que nos pères se sont agenouillés, se frappant la poitrine et le front

sur ces dalles; c'est là qu'ils sont venus demander au Dieu tout puissant le triomphe de leurs armes, ou la fin de leurs peines, la victoire ou le bonheur. Lorsque le soleil inondait de ses rayons la nef obscure, lorsque l'encens fumait et que l'orgue jetait ses accents mélancoliques à travers les profondeurs mystérieuses du temple, il faisait beau voir ces hommes graves et forts, déposer leur orgueil et courber humblement le front, comme de petits enfans, devant la majesté suprême dont ils relevaient.

Maintenant encore l'orgue retentit, le soleil brille, l'encens fume : mais au-dessus des nuages de l'encens, des rayons du soleil, des sons de l'orgue, qu'y a-t-il? Qu'est devenue la lampe qui éclairait le sanctuaire, la pensée qui couronnait l'édifice? où est la piété qui s'agenouille, le repentir qui prie? où s'est donc envolée la foi?

Hélas! les temples sont debout, mais dépouillés de leurs prestiges; et à côté du tabernacle auguste le doute insolent vient s'asseoir. Une église n'est plus un saint lieu, dont on

ne s'approche qu'en tremblant; toutes les mauvaises passions humaines en ont franchi le seuil, et jusqu'au pied de l'autel la bouche y vient faire des promesses, que le cœur y dément tout bas.

La messe était prête à finir. Les femmes, en robe légère, trouvaient le temps long et les dalles bien humides; les hommes s'impatientaient ou causaient entre eux de choses indifférentes. Quelques-uns s'occupaient de la cérémonie qui avait lieu, et voici comment :

— Une fort belle affaire, disait l'un! pour un homme qui n'avait rien; cinquante mille francs de rente au soleil. C'est un joli denier.

L'homme qui parlait ainsi était un riche négociant.

— Les femmes sont bien bizarres, dit un autre. Ce Lucien Spalma n'a rien de bien.

Celui-là était un jeune homme à marier.

— Je gage qu'avant un an, dit un troisième interlocuteur, madame de Nangis se mordra les doigts.

— Tant mieux, reprit le jeune homme qui avait déjà parlé, autant de gagné pour les célibataires.

Dans un coin de l'église, et qu'un pilier dérobait aux regards, une conversation plus intime s'était établie entre Lionnel et madame Duterme.

— Songez, disait Lionnel, que je vais partir, que dans une heure je serai loin de vous, pour ne plus vous revoir peut-être.

— Quel enfantillage! dit celle-ci, Constantinople est-il donc un pays si éloigné, qu'on n'en revienne jamais?.... Et d'ailleurs, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, que voulez faire d'un anneau?...

— Vous me le demandez, reprit Lionnel avec feu, mais cet anneau me parlera de vous sans cesse, c'est une consolation que j'emporterai, et une espèce...

En ce moment, du pied de l'autel un coup de sonnette aigu se fit entendre. Tout le monde s'agenouilla.

Lucien Spalma, dit le prêtre d'une voix ferme et sonore, reconnaissez-vous prendre

pour femme mademoiselle Amélie Darcy, veuve comtesse de Nangis.

— Oui, répondit Spalma d'une voix forte et convaincue.

— Mademoiselle Amélie Darcy, reconnaissez-vous prendre pour époux monsieur Lucien Spalma.

— Oui, dit madame de Nangis d'une voix presqu'éteinte.

Et les deux époux prosternèrent leur tête sus le poêle sacré. Quand Lionnel se releva, un anneau brillait à sa main. Deux unions s'étaient faites en même temps : l'une sainte et bénie, l'autre coupable et réprouvée, le mariage et l'adultère.

LIVRE DEUXIÈME.

UN AN DE MARIAGE.

I.

Pour peu que mon lecteur regrette le temps qu'il a bien voulu passer à lire ces premières pages, je vais tâcher de le lui faire regagner. Il supposera donc que depuis les derniers événemens dont nous avons parlé, un an s'est écoulé, dont nous lui faisons grâce. Il me sem-

ble que je suis assez accommodant. Et pourtant, si je ne me trompe, j'entends encore murmurer la critique. — Tout cela est bien invraisemblable, n'est-ce pas? Vraiment, je le pense aussi; mais vous auriez tort de vous en embarrasser : peut-être, il est vrai, aurais-je pu éviter certaines négligences, et préciser, d'une façon tout-à-fait mathématique, les comment et les pourquoi de ce drame. Mais qu'y auriez-vous gagné, s'il vous plaît? Certes, ce n'est pas une fatigue pour une intelligence active que de se prêter au caprice d'une pensée, et celle qui préside à ce récit est trop pressée d'arriver à son but pour attendre les esprits paresseux. Vous ne nous en voudrez pas si, l'œil fixé sur le terme du voyage, nous ne vous avons pas décrit toutes les sinuosités du terrain, tous les accidens de la route. Quant à ceux qui nous abandonnent en chemin, vous voyez bien que leur procès est tout fait.

Away! Away! nous laissons derrière nous le vestibule de notre livre. Away! si l'avenir m'appartenait, je laisserais de même les péni-

bles années du présent. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que de se vieillir à volonté d'une année? Que de soucis, que de peines, de tracas, de dégoûts s'enfuient loin de nous. Voyez, l'ennui tombe déjà à l'horizon, la ligne noire du spleen se confond là-bas avec l'ombre du néant. Et moi je galope vers le soleil levant, vers le bonheur, vers la lumière. Une année de moins! Away! Away!

Oui, et quand le temps s'est ainsi envolé, on est tout surpris de se retrouver à peu près au même point, c'est à dire aussi mal, et avec une illusion de moins; c'est ce qui arrive à nos personnages.

Un an s'est écoulé depuis qu'aux pieds de l'autel, et en face de l'Evangile, la riche veuve de M. de Nangis est devenue l'épouse de Lucien Spalma.

Les motifs qui ont si vite amené cet événement, vous les devinez sans doute. Je n'aurai donc pas la prétention de vous instruire qu'Oscar fut pour beaucoup en cela. Grâce à lui, mais sans qu'on le soupçonnât, l'imbroglio du bouquet, et la scène du duel cessèrent d'être

choses secrètes : on commença par les raconter à l'oreille, on finit par les déclamer à haute voix; si bien qu'enfin, et pour contenir la médisance, madame de Nangis dût se résigner à un mariage qu'elle avait d'abord repoussé de toutes ses forces; et, à vrai dire, elle s'exécuta de fort bonne grâce. Mais aujourd'hui, revenue de son éblouissement premier, de son ivresse passagère, madame de Nangis a eu tout le temps nécessaire pour rentrer dans les habitudes de sa nature et de son éducation. Ses illusions légères ont disparu sous le voile épais du mariage; c'est tout au plus si quelquefois encore, dans le silence de la méditation, elle se rappelle le jeune homme blond et pâle qu'elle crut reconnaître, sans l'avoir vu jamais, et dont elle rêva tout une nuit. Pour elle, Spalma n'est plus l'amant singulier et poétique qu'elle étudiait comme une énigme curieuse, mais le mari ennuyeux et maussade qu'on subit comme une nécessité, et qui ne vaut pas la peine qu'on cherche à le comprendre.

Du reste, dans ce refroidissement, la faute n'était peut-être pas à elle toute entière. Re-

posé des secousses violentes qui avaient agité ses nerfs et surexcité son cerveau, Spalma s'était de nouveau abandonné à l'apathie qui lui était naturelle. L'énergie momentanée que demande une situation anormale, il la possédait; mais il lui manquait cette persévérance infatigable, cette continuité d'efforts qui maîtrisent les événemens et les volontés. Dans l'état de calme et de monotonie du mariage, son exaltation s'était bientôt affaiblie, et il descendait la vie sans trop savoir où le courant l'entraînait.

Peut-être aimait-il comme autrefois, mais il parlait moins de son amour. Aux gens curieux d'en savoir la raison, il répondait qu'entre deux âmes sympathiques le langage est chose inutile ou insuffisante, et qu'on se comprend sans se parler. Au lieu de diriger l'esprit capricieux de sa jeune femme, il le laissait aller à la dérive; et dans une existence si étroitement unie à la sienne, il n'apparaissait que comme un personnage parasite, sans influence et sans action.

Au moment où nous en sommes de cette

histoire, deux femmes, assises sur une élégante Causeuse, toutes deux jeunes et jolies, s'entretenaient à voix basse. A voir la vivacité de leurs mouvemens, et l'animation de leur teint, on les eût cru certainement livrées à une discussion pleine d'intérêt; peut-être était-il question du dernier bal, ou de la mode la plus nouvelle.

De ces deux femmes il y en avait une, petite et blonde, que vous reconnaîtrez facilement pour madame de Nangis; quant à l'autre, il ne sera pas inutile de la peindre. Une taille flexible et souple, des cheveux noirs, des yeux brillans et fermes de couleur, dont un sourcil bien arqué dessinait la forme grâcieuse, faisaient de madame Duterme ce qu'on peut appeler une belle femme. Mais l'accent légèrement méridional de sa voix, la pétulance de ses gestes, la vivacité un peu brusque de ses mouvemens donnaient à sa personne je ne sais quoi de voluptueux et de hardi en même temps, qui excitait plutôt le désir que la sympathie. Un jeune homme timide en aurait eu peur.

Son caractère se conciliait assez avec sa physionomie; à la pension où elle avait connu madame de Nangis, elle s'était fait remarquer par l'audace de sa volonté et l'indépendance de son langage. Enfant, la religion n'avait déjà plus de pouvoir sur elle; le scepticisme dans son cœur avait devancé les années, et toute jeune elle avait considéré l'égoïsme comme le mobile des actions humaines. Homme, elle eût tout sacrifié à son ambition, femme elle sacrifiait tout à la coquetterie. Railleuse et caustique, elle cachait, sous l'élégance de sa parole spirituelle, la crudité quelquefois excessive de sa pensée. A force d'analyser tous les sentimens, elle s'était faite à toutes les idées; et en décomposant l'existence, elle en était venue à tout envisager sans terreur. Nulle mieux qu'elle ne savait raisonner l'amour et calculer le plaisir : elle avait trop d'esprit pour avoir de la pudeur.

Une pareille femme pouvait être une connaissance dangereuse, et Lucien s'en était aperçu, mais jamais il n'avait pris la peine de faire une observation à cet égard; et quoi-

que la conversation animée qui s'était établie entre les deux amies de pension lui déplût peut-être en ce moment, il ne songeait pourtant pas à l'interrompre. Couché sur un divan à l'autre coin du salon, il s'occupait moins de sa femme que d'un vieillard maigre et ridé assis auprès de lui. A la gravité de son costume, à l'impassibilité de sa figure, il était facile de reconnaître en cet homme un médecin.

— Enfin, grâce à vous, dit-il, en s'adressant à ce nouveau personnage, le mal est à son terme; je suis maintenant en pleine convalescence.

— Je le crois, répondit celui-ci, mais il vous faut beaucoup de ménagement! Prenez garde surtout aux excitations d'esprit, aux exaltations cérébrales que je vous connais.

— Que vous me connaissez, mais vous ne m'avez jamais vu avant ce temps, dit Lucien; et pourtant, ajouta-t-il en passant la main sur son front, comme s'il eût voulu retrouver un souvenir effacé, pourtant il me semble que votre voix ne m'est pas entièrement inconnue. Pendant ma maladie, cette idée m'a déjà

frappé; mais vous n'êtes pas venu ici depuis mon mariage, n'est-il pas vrai?....

Un léger sourire effleura les lèvres du docteur, qui le comprima aussitôt, et d'une voix dogmatique, il répondit :

— En effet, je ne suis pas venu; les nerfs de Madame lui ont laissé depuis un an bien du repos, car elle ne m'a pas fait appeler une seule fois.

— Le mariage n'est-il pas au nombre des calmans, dit en riant madame Duterme.

— Depuis quelques jours, Madame, je commence à en douter, répondit le médecin, je remarque en vous une agitation excessive que le mariage ne suffit pas à calmer.

Madame Duterme regarda fixement le docteur, et quand elle crut s'être assurée que ces paroles ne cachaient pas d'arrière-pensées.

— Pour un médecin, reprit-elle, vous n'êtes pas un habile observateur, si vous croyez voir en moi des symptômes d'agitation.

— Ah! Madame, vous n'êtes pas dans votre état normal. D'abord, vous lisez les journaux; non pas les articles modes, mais les nou-

velles diverses, et la colonne de politique extérieure. Vous paraissez prendre un grand intérêt aux mouvemens des bâtimens de l'état. J'ai connu une dame qui attendait un fils, en tournée aux colonies : elle avait alors les mêmes convulsions d'impatience, la même manière de regarder les nuages : M. Duterme ne serait-il pas à Paris ?

— Non, Monsieur, dit vivement madame Duterme; depuis quinze jours il habite la campagne,... des réparations indispensables.

— Et voilà comme tout s'explique, dit le docteur en souriant.

Madame Duterme aurait bien voulu croire que le médecin s'était trompé à cette réponse; mais elle ne put réussir à s'y méprendre : elle garda donc le silence, craignant de provoquer quelque nouvelle observation de la part d'un homme si clairvoyant.

——

II.

Le calme le plus absolu régnait dans l'appartement, lorsque l'arrivée d'Oscar vint faire diversion, et rendre du mouvement à la conversation qui mourait.

Après avoir demandé à Lucien des nouvel-

les de sa santé, Oscar s'approcha avec empressement des deux dames.

— J'ai, leur dit-il, une nouvelle à vous annoncer; un jeune homme que vous connaissez, un de nos cavaliers les plus élégans, un de nos plus spirituels *dandies*, va nous revenir.

— Qui donc, demanda madame de Nangis?

— Lionnel de Beauval.

Le rouge couvrit le visage de madame Duterme, car, à ce nom, l'impitoyable docteur avait fixé sur elle un œil perçant, comme pour compléter la pensée qu'il avait laissé entrevoir quelques momens auparavant.

— Qui t'a dit cela, demanda Lucien?

— Lui-même, continua Oscar, sans tourner la tête. Voici une lettre où il m'annonce son retour. Si cela peut vous être agréable, mesdames, je vous la lirai...

Et sans attendre une réponse, il commença :

Mon cher Oscar,

« Je suis bien las du plus beau pays du » monde. Ceux qui échappent à la peste y » meurent d'ennui : il paraît que c'est l'usage. » Quel ciel, bon Dieu, et quels gens! Le » soleil me brûle les yeux, l'air me manque, » et la tête me tourne : voilà pour ma part. » Quant aux autres, je suis vraiment attristé » de tant de misère et de nullité. Et pourtant, » vous le savez, je n'ai jamais été la dupe de » ces déclamations enthousiastes sur le luxe » et le bien être oriental; mais j'étais loin de » croire qu'on pût mentir aussi bénévolement. » Eh bien, j'ai encore été forcé d'en rabattre. » Si je ne craignais de vous ennuyer, ou de » vous répéter ce que vous savez déjà, je place- » rais ici une petite dissertation philosophique » sur ces mœurs routinières de l'Orient, que » le progrès européen a tant de peine à cor- » riger : mais je vous en fais grâce. Seulement, » si vous voulez juger de l'effet que peut pro- » duire aujourd'hui le mélange de notre civi- » lisation à leur barbarie, représentez-vous un

» sauvage de la Nouvelle Zélande avec un ha-
» bit d'officier pour tout vêtement. Ce portrait
» s'applique à la portion la plus avancée de
» ce peuple incomplet : le reste me paraît à
» peu près aussi heureux qu'une tortue dans
» son écaille. Je ne vous crois pas capable de
» comprendre le bonheur de ces gens-là, et
» je vous en félicite sincèrement. Fumer sur
» un divan, ou prier sur les nattes d'une mos-
» quée, c'est une triste occupation pour toute
» la vie d'un homme.

— » Eh bien, je me suis pris quelquefois à
» aimer ces automates : c'est en les comparant
» avec les Francs qui habitent le pays. Gens
» plein d'esprit et d'intelligence, sur ma pa-
» role : seulement ce n'est pas la peine d'aller
» chercher si loin les mesquineries de petite
» ville qu'on peut trouver à dix lieues de Paris.
» Et en Orient, les Francs sont d'autant plus
» provinciaux, qu'aujourd'hui, en Europe,
» tout le monde est Parisien.

« Ainsi l'homme du pays est un végétal
» d'une espèce particulière, les étrangers sont
» des moustiques fort incommodes, et le ciel

» qui couvre tout cela est aussi bleu qu'Aristide
» était juste; ma foi, je n'y pouvais plus tenir.
» Qui me rendra mon brouillard du boulevard
» Italien, et nos compatriotes si spirituelles,
» si jolies, si décolletées : qui me rendra mon
» doux pays de France?..... Le ministère. J'ai
» demandé un congé de quelques mois pour
» me guérir du mal du pays, et dans peu de
» jours je serai à Paris, etc. etc. »

Pendant cette lecture, le docteur s'était montré tranquille et froid, Lucien dédaigneux et impatient. Sous les apparences d'une figure impassible, madame Duterme avait cherché à dissimuler l'embarras qu'elle éprouvait. Ce fut madame Spalma qui rompit le silence.

— C'est charmant, dit-elle.

— C'est stupide! répondit Lucien, en bondissant. Comment est-il possible qu'un homme soit aussi aveugle, et comprenne si peu l'importance de la mission qui lui est confiée. La diplomatie! c'est une carrière que je voudrais réhabiliter. J'en ferais un sacerdoce, un apostolat pour civiliser les peuples, et servir de lien commun aux nations...

— Calmez-vous, mon ami, dit le docteur, et une fois pour toutes, défendez-vous donc d'une surexcitation qui peut vous devenir fatale. Que vous importe la manière de voir de M. Lionnel ? Et d'ailleurs pourquoi troubler la joie que peut causer son retour ?

En prononçant ces derniers mots, le docteur fixa encore ses regards sur la pauvre madame Duterme. Mais celle-ci demeura très calme; elle avait eu le temps de reprendre ses esprits.

Puis en se détournant brusquement, ce fut sur Oscar qu'il attacha de nouveau ses yeux perçans. Ces deux hommes échangèrent un coup d'œil rapide : et Oscar sentit à son tour qu'il était deviné. Il ne put se défendre, lui qui perdait si rarement contenance, d'un embarras qu'il chercha vainement à déguiser, en reprenant la conversation.

— On ne saurait croire, dit-il, avec quelle impatience j'attendais Lionnel.

—Ne pourriez-vous pas, répliqua le docteur, lui épargner l'ennui d'un autre voyage, en partant à sa place.

—Mes principes, balbutia Oscar...

—Bah ! on tient à ses principes quand on a plus d'intérêt à les garder qu'à les vendre : je sais que vous briguez cette place.

Oscar voulut répondre,... mais Lucien s'interposa.

— Adieu, dit le docteur à celui-ci, vous êtes un bon jeune homme, nous n'aurez bientôt plus besoin de médecin, mais permettez-moi d'espérer que vous me conserverez pour ami.

Et il sortit à la grande satisfaction de madame Duterme, et d'Oscar.

CHURCHILL.

I.

Quelques jours après cette scène, Lucien voulut se rendre chez le docteur. La nuit commencait à tomber, et une brume épaisse enveloppait les maisons et les rues. Sur le pavé humide ou le granit des trottoirs, hommes et femmes couverts de leurs manteaux, ca-

chés dans leurs fourrures, glissaient et disparaissaient comme des ombres. Tous ces esprits avaient une préoccupation, ces cœurs un désir, ces pas un but. Lucien lui seul marchait dans la vie, sans pensée exclusive, sans but arrêté. Homme de méditation perdu au milieu de tous ces hommes d'action, il semblait assister à un drame qu'il ne comprenait pas; quand chacun avait ses plaisirs, et ses affaires, lui n'avait ni affaires, ni plaisirs; et il se demandait où courait incessamment la foule, et s'il avait un sens de plus ou un sens de moins qu'elle. En ce moment même, où allait-il? pourquoi était-il sorti? qu'avait-il besoin de parler au docteur, et que lui dirait-il?

Lucien éprouvait alors cette sensation bizarre d'un convalescent qui se retrouve au milieu du fracas et de la foule, après de longs jours de silence et de repos. Le bruit de la rue semble plus fort, le mouvement plus animé. Étourdi par ce spectacle, qu'il n'était plus accoutumé à supporter, Lucien se livrait avec une sorte de plaisir mélancolique au vertige

de ses sens affaiblis. Il marchait au hasard, et comme enivré de tristesse : que voulait-il, cependant ? aurait-il pu formuler un seul désir, un seul regret ? Et cependant il souffrait; par fois une exclamation douloureuse s'échappait de sa poitrine, sans qu'il pût se rendre compte de cette plainte involontaire : ses lèvres murmuraient des paroles d'indignation, ou de désespoir, et pourtant rien n'avait motivé cette exaltation pénible. Lucien gémissait sous le poids d'une vague inquiétude, mais en même temps il savourait le mets friand de l'existence matérielle.

A mesure que la nuit s'avançait, l'ivresse de Lucien semblait augmenter de force. Il traversait les passages les plus populeux, s'enfonçait à l'aventure dans les ruelles les plus obscures et les plus désertes, et repassait, avec emportement, toutes ses impressions d'autrefois, toute sa vie de jeune homme au milieu de ce monde à part, qui s'éveille et s'agite à l'heure où le soleil se cache.

Assez d'autres ont dépeint Paris vicieux et ridicule; nous n'essaierons pas de reproduire

le tableau banal des petits travers de certaines gens, et de vous présenter une millième épreuve de ce type bourgeois qui fourmille le soir entre les Variétés et l'Opéra. D'ailleurs Lucien n'avait pas l'esprit monté au diapason de ce monde mesquin; il le coudoyait sans le voir, et fuyait instinctivement cette atmosphère de suffisance et de nullité. Tout à coup il remarqua le regard froid et moqueur d'un homme qui, après l'avoir suivi quelques pas, avait fini par le devancer. Au premier aspect, cet homme ne différait en rien de la foule des oisifs. Cependant sa démarche et ses manières parurent à Lucien étrangement remarquables. Une taille bien prise, un pas ferme et élégant, compensaient peut-être le délabrement de sa toilette. Mais il y avait quelque chose de pénible et de repoussant dans le contraste de cet habit bien fait, de ce chapeau luisant, avec une canne formidable et du genre le plus commun, et une méchante cravate, tortillée autour d'une chemise de couleur. L'homme se retourna encore pour regarder Lucien, et celui-ci put entrevoir, sur un vi-

sage déjà flétri, les traits que laissent le malheur et la passion, après que le temps ou d'autres soucis en ont fermé les cicatrices.

Au tournant d'un passage, l'inconnu s'approcha de Lucien, en l'appelant par son nom.

— Vous me connaissez, dit celui-ci.

—Je suis donc bien changé, reprit l'homme. Il n'y a pourtant pas plus de six ans que nous nous sommes perdus de vue.

Lucien reconnut alors la voix d'un de ses camarades de collége avec lequel il ne s'était jamais intimement lié, mais qui cependant avait toujours été pour lui un être de nature exceptionnelle, et souvent l'objet de son admiration. Churchill, né en France de parens Irlandais, était doué d'une force d'organisation vraiment supérieure. Son corps ne redoutait aucune fatigue, son esprit ne rêvait que des conceptions trois fois grandes comme nature; c'était un de ces hommes qui eût été Michel-Ange sous Laurent de Médicis, ou plus tard un Caravage, un Salvator Rosa. Lucien voulut savoir ce que notre société en avait fait.

— Pardon, Churchill, je ne te reconnais-

sais pas : oui, tu es bien changé! je vois que tu as beaucoup souffert.

— Vraiment! dit l'autre; cela t'étonne. Est-ce que par hasard tu serais heureux?

Cette question fit tressaillir Lucien : depuis son mariage avec madame de Nangis, il n'avait pas osé se la poser.

— Parlons de toi, répondit-il à la hâte. Je te dirai que ta vue me fait un mal indicible, et dont je ne puis me rendre compte. Il me semble que j'ai envie de te plaindre, et pourtant je ne le puis pas : qu'as-tu fait depuis six ans?

— Ecoute, Lucien, il serait trop long de te déduire l'enchaînement des choses; et d'ailleurs tu n'en as pas besoin pour me comprendre, toi! Je suis entré dans la société avec un invincible mépris pour ses lois, et avec la ferme résolution de m'y soustraire et de les braver. J'étais las par avance de ces règles puériles de morale et de politique auxquelles vous vous soumettez si bénévolement, et je trouvais beau, moi homme, de déclarer la guerre à la société. Que veux-tu! je croyais rencontrer le

bonheur à vivre libre au milieu d'esclaves. Eh bien! tout ce que j'ai gagné à vous mépriser d'abord, c'est d'en venir plus tôt à me mépriser moi-même. Moi, qui voulais dompter cette société ridicule et sans vigueur; moi, qui voulais m'élever au-dessus d'elle et lui marcher sur la tête, j'ai été vaincu par elle, et repoussé dans l'abîme. Quand j'ai vu que les grandes idées n'étaient pas comprises de la masse, j'ai cherché à m'ensevelir dans la vie commune, et j'ai demandé à la foule des sots une place à leur soleil et un morceau de leur pain. Lucien! ils me l'ont refusé! Mon Dieu! je ne pensais plus guères à combattre les lois et les mœurs; je ne demandais qu'à vivre comme tout le monde, à obéir aux coutumes de tous, à m'oublier moi-même, ils me l'ont refusé; et un jour, je sentis qu'il fallait réellement leur faire la guerre ou mourir de faim. Je choisis le premier parti : je pris de force ce qu'on m'avait refusé de gré.

Ici Churchill s'arrêta, sa figure, jusques-là calme et impassible, se couvrit d'un nuage de colère, et sa parole devint plus brève et

plus accentuée. Quant à Lucien, il n'avait pas changé de visage, et paraissait pensif.

— Je lis dans ton âme, dit Churchill. Tu te demandes si, à ma place, tu n'aurais pas préféré la mort. Mais, Lucien, je ne t'ai pas tout dit. Il y avait dans ce monde détesté une femme que j'aimais; c'est pour elle que j'ai vécu, car je n'ai pas eu le courage de la tuer avec moi.

— Elle ignorait tout, n'est-ce pas, dit Lucien.

—Elle le sut enfin, répondit Churchill... et alors elle devint sublime : elle m'arracha à cette vie affreuse; mais à quel prix! Elle était belle et jeune; elle vendit sa jeunesse et sa beauté. Elle connaissait mon infamie, et voulut aussi devenir infâme. Je l'avais fait vivre à force de crimes; depuis deux ans, qu'elle m'a forcé de venir à Paris, c'est elle qui me fait vivre du fruit de son avilissement. Quand elle aura perdu ce qui lui reste de jeunesse et de beauté, nous nous tuerons ensemble, car elle me l'a promis, et elle tiendra sa parole.

Churchill reprit alors cet air froid et moqueur qui lui était habituel.

—Jusques-là, ajouta-t-il, je vis très à l'aise; à la vérité, je suis forcé quelquefois de m'étourdir pour prendre patience ; mais au moins je n'ai rien à faire. Elle me donne ce qu'elle gagne, et je bois presque tout. Adieu ! Lucien, d'ici à un an tu entendras peut-être parler dans cette ville de l'Irlandais et de son amante.

Et il s'éloigna à grands pas.

Lucien fut effrayé de tant de misère, et quand il lui vint à la pensée que parmi ce peuple qui se croisait autour de lui, il n'y avait pas un homme supérieur qui n'eût à raconter quelque souffrance aussi horrible, il se prit à maudire l'humanité. Il y avait dans l'organisation sociale une injustice monstrueuse qui le révoltait ; mais comment la définir, et comment y remédier ? C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se rendit chez le docteur.

II.

La maison où demeurait le docteur était haute et noircie par le temps ; lorsque Lucien y fut arrivé, il s'arrêta devant elle, pour l'observer et chercher s'il ne se trouvait pas une coïncidence marquée entre l'habitation et l'hôte bizarre qu'elle renfermait. Comme il y

avait de la lumière dans l'appartement que le docteur occupait, Lucien put se livrer à son examen, et détailler ses observations.

Mais son étonnement fut grand, lorsque sur les rideaux de mousseline qui garnissaient les croisées, il vit se découper une silhouette légère et grâcieuse, qui ressemblait à l'ombre d'une femme. Le docteur, n'était pas marié et n'avait pas de fille. Sans doute c'était quelque malade qui venait le consulter, mais pourquoi n'était-il pas là, pourquoi n'y avait-il qu'une ombre sur les rideaux? Pour un autre homme que Lucien, cela peut-être eut été tout simple, pour lui cette apparition prit la forme d'un mystère; si bien que pressé par une impatiente curiosité, il monta rapidement l'escalier, et se trouva en un instant dans la chambre à coucher du docteur. Une femme en effet y était seule. A cette vue Lucien resta muet, et comme il arrive presque toujours, il se reprocha d'avoir cédé à son premier mouvement.

L'inconnue était vêtue de noir, sa figure était pâle, ses mains d'un blanc mat se déta-

chaient sur l'étoffe de ses vêtemens; des yeux limpides et transparents donnaient à son visage quelque chose de doux et de triste à la fois, et sur le bord de ses cils vous eussiez vu une larme arrêtée. Au bruit qu'avait fait Lucien en ouvrant la porte, elle s'était avancée de quelques pas; mais à la lueur de joie qui avait brillé un instant sur ses traits, une expression rapide de désappointement avait succédé tout à coup. Sous le regard interdit et confus de Spalma, elle baissa son regard; et tous deux gardèrent le silence.

— Madame, dit Lucien, après quelques momens, et comme se reprochant son impolitesse; je vous demande pardon d'être entré aussi brusquement; mais je croyais le docteur chez lui.

Lucien mentait.

— Je l'attends depuis deux heures, répondit l'inconnue d'une voix fraîche et douce, et je crains bien qu'il ne rentre pas encore de sitôt; j'aurais cependant désiré le voir.

— Sans doute, demanda Lucien, vous avez

quelque parent malade et en danger : votre mari, peut-être ?

A cette question, la jeune femme sourit malgré sa tristesse, et elle se contenta de répondre avec laisser-aller et sans affectation : — non, monsieur.

Lucien aurait bien voulu savoir le secret de cette femme si jeune et déjà si triste, cependant il craignait de l'affliger par ses questions, et il résolut de mettre l'entretien sur un terrain neutre où il ne courrait point le risque de la blesser sans le vouloir, mais l'inconnue ne lui en laissa pas le temps :

— Monsieur, reprit-elle, si vous attendez M. Ludolph plus long-temps, veuillez lui remettre cette lettre que j'avais écrite, désespérant de le rencontrer. Dites-lui que je l'attends le plus tôt possible, qu'il a un service à me rendre; et recevez d'avance mes remercîmens.

En achevant ces mots, elle salua pour se retirer : mais Lucien la retint par la main.

— Madame, dit-il, je ne vous connais pas, mais si vous avez un service à demander au docteur, je suis son ami, il ne m'en voudra pas

de lui dérober un plaisir. Permettez-moi de vous obliger, si cela est en mon pouvoir.

— Vous? répondit l'inconnue en fixant les yeux sur lui, avec la curiosité d'une jolie femme, qui cherche dans quelle intention un jeune homme veut l'obliger.

— Moi, répéta gravement Lucien.

— Eh bien! dit l'inconnue d'une voix ferme, comme si elle eut réuni toutes ses forces et ramassé toute sa résolution : j'ai besoin d'argent.

Sans hésiter, Lucien lui donna sa bourse pleine d'or. La jeune femme la reçut avec dignité, et lui remit en échange ces seuls mots : Stella, hôtel Saint-Sauveur.

PRESSENTIMENS.

I.

Les hommes que la nature a doué d'une organisation supérieure ont, en général, une vie pleine de pressentimens. Habitués à saisir par l'imagination tous les objets extérieurs, à questionner la providence, à faire parler la nature et à découvrir sous la lettre le sens qu'elle ren-

ferme, ils semblent habiter un monde rempli de voix qui les dirigent : voix de la société, voix des événemens, voix de la nature et de Dieu, toutes résonnent dans leur âme ; et c'est là le secret de leurs bizarreries, de leurs chagrins ou de leurs joies. Nous les trouvons distraits, nous leur attribuons des souffrances physiques, tandis qu'ils sont émus par une intuition pénible de l'avenir, tandis qu'ils lisent tristement dans le douloureux livre des présages. C'est le plus haut degré de la grandeur humaine que d'interprêter de la sorte les symboles de la vérité, que de saisir ainsi par divination ce que les autres hommes peuvent à peine conjecturer à force de science et de logique. Même il est vrai de dire que le génie ne se hasarde point sans une sorte de terreur en des voies pareilles. Nous avons vu des capitaines, des hommes d'état, des orateurs auxquels toutes les richesses de la nature intellectuelle paraissaient départies, et cependant ils n'ont usé que tard de cette confiance en eux-mêmes. Jeunes, ils procédaient comme le commun des hommes par le raisonnement

et l'analyse. Que de succès a-t-il fallu pour que Napoléon ou Mirabeau, abandonnassent au hasard d'une improvisation leurs hautes destinées? cependant ils en vinrent là.

Mais la sublimité et la folie se touchent de bien près; combien d'hommes se croient inspirés qui n'obéissent pas à d'autre influence qu'à celle d'une vanité grossière? combien marchent à l'aventure, qui s'imaginent suivre les voies de la providence? Lucien, il faut le dire, n'était pas de ceux-ci, rien de plus incontestable que sa puissance intellectuelle; les perfections morales semblaient portées chez lui au degré le plus haut, il lui manquait uniquement cette énergie d'action, qui est une qualité particulière, et que les événemens peuvent développer quelquefois.

Il arrive souvent que l'aspect d'un vieux chêne sous lequel se sont écoulées de longues journées d'enfance, celui d'une pierre antique sur laquelle nous avons rêvé, d'une église déserte où nous avons prié, d'un livre qui nous a rempli de pensées pénétrantes, ou quelque circonstance moindre encore, suffit pour éveil-

ler en nous les réminiscences les plus fortes que nous ait laissé le jeune âge. Les apparitions menaçantes, qui se sont quelquefois dressées dans notre sommeil, qui ont glacé nos membres et fait refluer au cœur tout le sang de nos veines, s'éveillent l'une l'autre : quand cette heure des rêveries qui font trembler vient à sonner pour nous, une multitude de pâles images se presse à nos yeux, et notre âme oppressée par ce douloureux cauchemar, cherche à conjurer, mais envain, les souvenirs effrayans qui viennent l'assaillir; la foule des êtres ténébreux croît et s'accumule toujours, et nous nous enfonçons de plus en plus dans ce royaume imaginaire de la plainte et de la souffrance.

C'est dans une extase semblable que l'apparition de Churchill semblait avoir plongé le noble Lucien. Depuis qu'il avait contemplé cette grande et forte nature ainsi déformée et flétrie, toutes les transformations les plus hideuses se présentaient à lui comme un jeu naturel des destinées humaines. Son imagination s'abandonnait aux fantaisies les plus atroces,

ébranlée qu'elle était par une réalité si désolante, et si bizarre à la fois. Voyait-il une belle tête riante et gracieuse, il croyait découvrir et suivre dans son crâne la trace des passions mauvaises retenues à grand peine par le frein de la dissimulation. La figure d'une jeune fille passait-elle sous son regard, brillante de fraîcheur et d'innocence, il croyait entrevoir sous ce voile trompeur le feu de l'impureté. Tous les noms qui réveillent involontairement dans l'esprit des idées de morale, de bienséance et de vertu sonnaient singulièrement à ses oreilles. C'est que les exemples sévères n'agissent point sur nous par une influence logique, c'est que nous voyons nos semblables avec les yeux de la passion. Les uns, ce sont les hommes ordinaires, nous impressionnent trop peu relativement à leur nombre et à la variété des leçons qu'ils nous donnent; les autres, hommes d'exception, nous étonnent, nous bouleversent à cause de leur exception même, et concentrent sur eux notre attention toute entière.

Ainsi la présence du fier et original Irlan-

dais, la pénible comparaison qui résultait de son histoire entre le but et les moyens, la force et la destinée de l'homme, faisait éprouver à Lucien les premiers symptômes d'une démoralisation prochaine. Ce n'était pas qu'il eût quelque rapport de physionomie avec cet étranger; leurs traits semblaient entièrement opposés, leurs positions sociales plus opposées encore. Tandis que sur l'un s'acharnaient les misères physiques, les besoins inquiétans et les nécessités les plus urgentes; l'autre éprouvait sans les chercher toutes les faveurs de la fortune; aux richesses qu'il possédait du côté d'Amélie était venue se joindre une opulence, dont l'origine et les détails lui plaisaient davantage. La mort avait frappé plusieurs membre de sa famille qui résidaient à Smyrne; ces héritages l'affranchirent de la position pénible où se trouve nécessairement un homme enrichi par sa femme. Et d'ailleurs ces propriétés nouvelles semblaient le rattacher à l'Orient, à cette patrie lointaine dont son cœur était plein.

Mais que signifiaient tant de prospérités ma-

térielles, et que prouvaient ces dissemblances d'esprit ou de fortune ? toutes les supériorités n'ont-elles pas une destination et une destinée semblables; la disproportion qui leur est commune, ne semble-t-elle pas les condamner au même sort ? inquiétude, épreuves, revers, ne doivent-elles pas tout partager ensemble ? Lucien avait cette croyance, il considérait donc l'apparition subite de Churchill comme un présage menaçant, il se préparait à souffrir.

— Aussi bien que toi, pensait-il avec un juste orgueil, aussi bien que toi, malheureux, j'ai méprisé la petitesse des gens qui m'environnent. Oh ! dis, y a-t-il donc un anathême prononcé par la providence contre les âmes qu'elle a voulu douer d'une seconde vue ? Eh bien ! endormons-nous dans cette certitude horrible. Ne faut-il pas que tôt ou tard cet anathême s'accomplisse ? O douleur ! douleur, lève-toi ! viens venger la médiocrité, viens terrasser ce qui est grand, viens niveler les têtes qui sortent de la foule !

De sa rencontre inattendue avec Churchill, il resta donc à Lucien un pénible pressenti-

ment, une attente de l'infortune qu'on pourrait appeler le germe des maux réels, parce qu'elle dispose l'esprit à les accueillir aigrement, et qu'elle envenime d'avance la place où sera faite une blessure. Au fond de son âme régnait une vague tristesse, un sentiment d'impuissance, une caducité précoce. A toutes ces douleurs peu distinctes, mais cependant certaines, s'il voulait assigner une cause et un nom, il ne trouvait que sa femme, à elle seule il pouvait dire : vous m'avez fait ce que je suis. Vous pouvez m'élever jusqu'au ciel, ou commencer dès à présent l'ouvrage de ma chûte.

Car, je vous le demande, deux ans d'excursion dans le monde, deux ans de travaux littéraires et de méditations philosophiques, est-ce là ce qui pèse sur une tête de vingt ans, qui la penche et l'incline? Ce candide jeune homme, qui naguère aimait à regarder de sa pauvre demeure la foule réunie dans les allées du Luxembourg, qui goûtait ce spectacle et celui de la nature avec une innocente joie, qui naturellement s'élevait aux plus sublimes poésies, que nulle fantaisie, nul rêve ne trouvaient in-

docile, nulles passions glacé, comment s'est-il enveloppé d'une raison si froide? Le monde l'importune, la nature ne le calme plus, au souvenir de sa vie passée il rit avec dédain, et parfois il verse une larme. Combien il est changé! son âme, qui croyait à tout, n'ose déjà plus se demander ce qu'elle croit encore. La chûte qui s'annonce ainsi doit aboutir au désespoir; on sent qu'elle est irrévocable, qu'elle ne résulte pas d'une disposition d'esprit, d'une maladie accidentelle; mais de la force même des événemens. Quel aigle cesserait d'étendre aux feux du jour son ail déployée, de dominer les monts, de courrir les plaines célestes, si sa serre puissante n'était engagée dans les filets de l'oiseleur? O Lucien, Lucien! qu'as-tu fait de ta liberté?

Cette liberté qu'il perdit au jour du mariage, ce n'était pas seulement une liberté physique, la faculté d'aller et de venir au gré de son caprice, de s'abandonner au hasard, et d'être un pèlerin sur cette terre plutôt qu'un habitant. Ce ne serait rien encore s'il avait perdu si peu de chose; mais il perdit une liberté plus large,

la liberté de croire, d'imaginer et d'espérer, la liberté du rêve et de la fantaisie, celle qui nous arrache à la réalité, qui nous ouvre les portes du ciel.

Ah! dans sa chambre de jeune homme, pauvre et abandonné, le poète rêvait à des amours divins. Maintenant il a savouré ce que le grossier vulgaire appelle la *lune de miel;* maintenant il sait ce que vaut la passion la plus délirante, et combien elle dure.

Un soir, Lucien se rendit dans son cabinet de travail, comme en un lieu de refuge où ne l'atteignaient pas les dégoûts de sa position. Il se sentait alors bercé entre quelques doux souvenirs, seul héritage d'amour qu'eut recueilli son cœur, et la désolante pensée d'être enchaîné, pour toute sa vie, aux vanités futiles d'une femme. Il rentrait accablé de dégoût, cherchant une consolation dans ses études solitaires, et n'osant pas se définir toute la généralité du mal qu'il endurait. Peut-être essayait-il de regarder comme un accident ce qui devenait un état; et de garder encore quelques illusions fécondes. Mais la prévision du malheur tenait

dans son esprit une si grande place, que cet asile même où il venait chercher quelques heures de paix lui parla hautement de ses inquiétudes. Parmi les objets d'art que l'on n'y rencontrait, trois surtout méritaient de fixer les regards; une statue de marbre et deux riches tableaux. L'un de ceux-ci représentait Amélie de Nangis, dans tout l'éclat de sa beauté, telle que l'avait vu Lucien pour la première fois. Mais ce portrait si beau, si ressemblant qu'il fût, ne parlait guère qu'à un homme; les deux autres ouvrages étaient d'un ordre supérieur. Quoique ce fussent des copies de la *Vénus de Médicis* et de *La vierge à la chaise*, ils avaient l'un et l'autre un caractère original; les artistes avaient associé à la pensée du maître le génie qui leur était propre; et même il eut été difficile de dire si Lucien avait acquis ces deux chef-d'œuvres pour en jouir uniquement, ou pour se rappeler sans cesse la triste destinée de leurs auteurs.

Dans la *Vénus* se produisait avec une exagération sensible le genre de beauté propre au modèle antique; le dessin était rigoureux et

fort, les chairs poreuses et lascives, les narrines ouvertes, les lèvres un peu épaises, le front bas, enfin tout y respirait la passion brutale des sens. Quant au coup de ciseau, sa hardiesse était étonnante; on eut peut-être désiré plus de délicatesse en lui, mais on eut craint en même temps de compromettre par ce souhait la vigueur de l'ensemble, son expression chaleureuse, et pour ainsi dire sauvage ; car dans cette Vénus il y avait quelque chose de la bacchante et de la courtisane.

Tous ces détails prenaient un intérêt plus grand, lorsqu'on réunissait et l'ouvrage et l'auteur; lorsque l'on comparait cette image d'amour aux passions véritables, dont la courte vie du sculpteur avait cruellement souffert. Le fils d'un paysan s'amusait souvent à mouler entre ses doigts grossiers quelques formes irrégulières; plus tard il saisissait des morceaux de plâtre ou de bois, et les taillait avec un art auquel ses compagnons de peine ne pouvaient accorder qu'une admiration stupide. Ce fut ce paysan qui donna l'espérance d'un grand sculpteur à sa patrie, et qui mourut tout jeune au

sein de la misère, souffrant et délaissé. Pendant qu'il végétait encore dans sa misérable chaumière, il aperçut la fille d'un seigneur de campagne; cet image remplit son cœur, il quitta les champs aussitôt, rêvant la gloire et le bonheur. Il entra dans un atelier, fit l'admiration de ceux qui l'approchèrent, et eut des protecteurs puissans; enfin fier d'un avenir qui s'annoncait pour lui d'une manière si flatteuse, il revint au village brûlant de retrouver celle qu'il aimait tant; il ne trouva que son tombeau. Alors cette âme si remplie d'espérance fut brisée d'un seul coup, et tout s'échappant à la fois il ne lui resta plus pour consolation qu'un mépris amer et profond des félicités de ce monde; il renia le bonheur et se plongea dans les plaisirs, s'abandonnant à la débauche, et quelquefois quittant l'impure courtisane pour aller travailler à sa Vénus de Médicis; ainsi s'accomplit le chef-d'œuvre. Tant de désordres dégoutèrent les nombreux protecteurs que son génie lui avait faits, et deux ans encore il traîna l'horrible poids de la pauvreté; puis il fut accablé, puis il expira sous le faix.

Voilà pour le sculpteur. Quant au peintre il était d'une famille honorable et riche, son enfance avait annoncé le goût le plus marqué pour les beaux arts et la peinture; on l'avait envoyé à Rome; une femme l'y attendait! Bientôt on fut étonné des dépenses, des dettes et des désordres qu'il accumulait; on apprit qu'une anglaise avait allumé dans son âme la plus ardente passion, et qu'esclave de ses caprices il consumait rapidement toutes les forces intellectuelles qu'on admirait en lui. Un jour le jeune peintre apprit que cette femme idolâtrée le trahissait indignement: il alla s'enfermer dans son atelier, acheva quelques œuvres commencées depuis bien long-temps. Puis comme si ce travail eut ralumé le feu de son génie, et lui eut fait jeter une dernière flamme plus éblouissante que toutes, au moment même de s'éteindre pour toujours, il exécuta cette copie de la Vierge à la chaise que Lucien possédait. Le dessin et le coloris, l'expression grave et céleste du maître par excellence y revivaient également. Le peintre après ce dernier chef-d'œuvre, fit vendre tout ce

qu'il possédait, paya ses misérables dettes, et puis se brûla la cervelle.

Lucien en considérant ces ouvrages, réunissait par la pensée leur poésie, et celle des artistes qui avaient déposé sur eux l'empreinte de leur âme : une douleur poignante se faisait jour dans ses pensées.

—Oh! que vous êtes belles! disait-il en regardant à la fois la vierge et la vénus, oh! que vous êtes belles! que vous êtes trompeuses! O vous, la première et la plus suave expression de l'amour, celui qui vous conçut ne faisait que d'aimer, il n'était pas encore revenu de son rêve. Mais quoi! Pauvre Vénus! ni tes formes souples et belles, ni tes seins palpitans, ni tes bras, qui semblent frémir, ne peuvent étancher la soif qui nous dévore. O courtisane! courtisane du monde oriental, tes faveurs n'ont qu'une heure, et la vie est un siècle; que tu es peu pour nous! Mais toi qui parais si divine, si délicieuse et si pure, si chaste et si aimante; toi beauté de nos rêves, beauté de l'Occident, tu n'es qu'une peinture et tu nous rends la vie amère, car tu nous fais chercher un âme dont

tu sois l'image, et cette âme n'existe pas! Oh! voilà ce que j'ai appris! j'ai appris qu'elle n'existe pas! Ce secret est semblable aux poisons qui font vieillir, c'est l'abîme jeté entre l'âge où l'on croît et l'âge où l'on raisonne, et j'ai franchi cet abîme maintenant.

O Amélie! ajouta-t-il en se tournant vers la grâcieuse image de madame de Nangis, O Amélie! tu as été pour moi ce rêve, dont on se réveille avec un désespoir sans fin. Pourquoi ma haine et mes reproches iraient-ils s'adresser à toi, non, tu n'étais pas celle que j'ai vainement attendue; mais celle-là, le monde ne ne la renferme pas!

En ce moment Lucien détournant ses regards, vit par sa fenêtre entrouverte toutes les croisées de son hôtel magnifiquement éclairées; la foule encombrait ses salons, il se souvint alors que c'était son jour de soirée.

— Voilà le monde, pensa-t-il, le monde est la leçon vivante à qui nous devons demander la solution de nos misères, c'est le miroir où nous devons nous réfléchir nous-même. Il y a des hommes qui savent un secret magique, ce-

lui de pénétrer, de lire dans l'âme de leurs semblables Ceux-là doivent connaître ce que nous ignorons, ceux-là doivent savoir ce que je cherche maintenant, ils ont sans doute mesuré l'abîme vers lequel je suis entraîné ! Pourquoi n'oserais-je point comme eux interroger l'oracle? Je veux essayer aujourd'hui, je veux chercher des hommes dont la jeunesse ait éprouvé ce que madame a ressenti, et je saurai peut-être l'avenir qui m'est réservée!

II.

La société, qui se réunissait dans les salons de Lucien, offrait deux parties bien distinctes. On y trouvait des gens en place, des nobles et des financiers ; c'étaient les connaissances d'Amélie. Mais on y rencontrait aussi la réunion la plus choisie sous le rapport des célébrités.

les personnages qui tenaient par leurs talens une place éminente dans la littérature et les beaux arts, les peintres, les compositeurs, les poètes les plus renommés de l'époque aimaient à se rencontrer là, dans la demeure d'un homme également capable de les apprécier tous, et qui plaçait au premier rang de la société ceux qui lui versent des lumières. Cet assemblage bizarre de toutes les aristocraties de nom, d'argent ou de capacité, produisait un coup d'œil piquant et singulier. Le luxe des toilettes et de l'apparence extérieure était encore moins frappant que celui des manières, et du langage. Une rivalité secrète se manifestait de la sorte, et tournait au profit de tous.

Lucien à son arrivée recueillit des hommages nombreux, la plupart vaniteux et conformes aux règles de la plus sévère étiquette, quelques-uns plus sincères partaient réellement du cœur ; cette réunion brillante convenait bien à son projet : parmi tant d'hommes distingués qui se plaisaient à lui confier leurs sentimens les plus intimes, il en distingua deux, un peintre et un compositeur, dont les

caractères tranchés, et la conversation pour ainsi dire transparente, mettaient facilement à nud les plaies secrètes de leur âme ; ce fut sur eux qu'il résolut de tenter son épreuve. Mais avant de la commencer il ressentit une inquiétude, il s'effraya lui-même de ce qu'il allait accomplir, car il faisait en ce moment son premier pas vers l'analyse, véritable tombeau de l'homme. Il surmonta pourtant cette faiblesse et vint s'asseoir auprès du peintre.

Ce peintre était âgé, marié depuis longtemps, et père de famille. On appréciait dans ses tableaux une ordonnance sévère et logique, un dessin régulier, mais d'une énergie médiocre, une couleur sage et vivante, mais dénuée d'éclat. Cependant on voyait aussi dans le Musée du Luxembourg un de ces tableaux, dans lequel semblaient interverties toutes ces qualités journalières; car la composition en en était grandiose, le dessin mâle et fier, la couleur admirable. Il y avait donc eu dans la vie de cet homme un moment exceptionnel, de même qu'il se trouvait parmi toutes ses œuvres un œuvre à part.

— N'êtes-vous pas surpris, lui demanda Lucien, que parmi le nombre assez grand des tableaux remarquables exposés depuis quinze années, on puisse tout au plus en citer quatre ou cinq dont les dimensions excédent le tableau de genre.

— Je le conçois fort bien, rien n'est plus ruineux de nos jours qu'une telle entreprise. Les grands tableaux coûtent beaucoup, se vendent mal ou point du tout, et ne produisent aux auteurs qu'un peu de renommée. La renommée n'enrichit guère. Voilà pourquoi ces grands ouvrages tombent nécessairement aux mains des jeunes gens, qui veulent se créer un nom. C'est un capital, ils le placent, afin de recueillir une clientelle de portraits, mais un peintre connu ne donne guère maintenant dans une manie si coûteuse.

Lucien écoutait ces paroles avec une douleur amère.

— Tel est le métier, dit-il, mais l'art!

Le peintre hocha la tête et ce fut sa réponse.

—Cependant, continua Lucien, n'étiez-vous

pas connu, n'étiez-vous pas célèbre même, lorsque vous avez enrichi notre école Française de cette large toile qu'on voit au Luxembourg?

— Ne m'interrogez pas sur cette époque de ma vie. Un autre vous dirait qu'il fut pris alors d'un caprice, moi je dis d'un vertige. Quand je fis cet ouvrage, mes amis les plus chers délibéraient ensemble s'ils me feraient enfermer dans une maison de santé, et je le méritais. Si vous fussiez venu dans mon atelier, vous eussiez ri de bon cœur; toutes les toiles, les murs, les papiers avaient été couverts par mon pinceau d'un même bouquet de violettes, qu'avait bien voulu me donner une jeune personne dont j'étais amoureux. Vous m'eussiez vu passer la moitié des nuits sous le balcon de sa fenêtre... Au milieu de ces folies, mon grand tableau marchait, comme par enchantement. J'ai toujours regardé, depuis, cette époque de mon existence, comme une espèce de somnambulisme.

— Vous étiez donc bien amoureux!

— Je n'en ai pas connu qui fut plus insensé.

— Quelle était cette femme?

— Vous l'avez vu cent fois, c'est la mienne.

Lucien en ce moment fut frappé des accords, que rendait un piano dans le salon voisin. Il y vint, la foule écoutait une sonate de Bethoëven. Auprès de l'instrument, pâle et l'œil abattu se tenait le compositeur, dont nous avons parlé plus haut. Quand les derniers sons furent assoupis, il s'adressa lui-même à Lucien :

— Vous êtes philosophe, expliquez-moi comment cette musique a tout à fait changé pour moi de sens et de nature. Lorsque je fus à Rome, on se moquait de moi pour les choses bizarres que j'entendais en elle. C'étaient des chants célestes, des harpes angéliques, ou des voix redoutables échappées de l'enfer : toute harmonie m'apportait une pensée de l'autre monde, et me plongeait dans une extase qui ne peut se décrire. Que s'est-il fait en moi? Ces notes maintenant n'exercent plus sur mes sens de magique influence, elles me frappent seulement par leur combinaison savante, je les admire davantage, et je comprends malgré moi que je les aime moins.

Lucien n'eut pas la force de lui révéler son secret, mais il se rappela que ce jeune homme avait naguère étonné la France par une de ces passions fougueuses que l'on rencontre à peine dans l'imagination des poètes, qu'il avait entouré une femme d'hommages délirans; et que maintenant, il avait assouvi cet amour magnifique, qu'il s'était imposé de vivre attaché pour toujours à son idole par une chaîne de fer. Il se rappela encore les deux artistes malheureux mais expirés du moins dans la vigueur de leur génie, les deux auteurs de la *Vénus* et de la *Vierge à la chaise;* et les comparant aux deux hommes éteints qui venaient de poser devant lui, il sentit sur son cœur un poids qui l'écrasait.

— O contradiction! contradiction de la nature s'écriait une voix dans le fond de son âme, tu rends incompatible les deux choses divines vers lesquelles doit tendre l'homme, le génie et le bonheur. Le génie qui doit désirer sans jouir; le bonheur qui veut posséder, et se lasse d'attendre! Faut-il que vous éprouviez tous ce supplice affreux de Tantale, ar-

tistes ou poètes qui rêvez un grand nom! Faut-il que votre imagination vous peuple un monde entier des plus décevantes merveilles, et que vous soyez condamnés à n'en point rencontrer une seule dans la réalité à qui vous puissiez dire : tu es l'image que j'adore ! Faut-il que vous puisiez toujours dans ce monde vivant les images heureuses que vous transportez dans l'autre, sans éprouver pour elle ni passion, ni faiblesse! Et que si vous vous laissez vaincre, vous tombiez soudain, vous sentiez s'effeuiller tous vos rêves ailés, périr toutes vos espérances, et s'éteindre les belles couleurs que le monde des sens revêtait à vos yeux !

Comme il pensait ces choses, le docteur qui avait entendu les deux conversations lui dit :

— Alors qu'un homme a fait le premier pas vers la raison, il ne peut retourner; la route est fermée derrière, il faut qu'il marche devant lui. Marchez donc, ô Lucien, et n'épuisez pas votre force en stériles regrets. L'amour vous a trompé, l'amour trompe souvent un homme assez hardi pour le placer si haut que vous l'a-

viez placé. Quand la raison seule vous guidera, vous comprendrez le rôle de la femme, et vous verrez que la nature a fait pour le mieux, elle n'a point travaillé pour un, pour deux,..... mais elle a travaillé pour tous.....

Ces réflexions furent interrompues par la conversation générale. Elle roulait alors sur un événement atroce, dont les assises de la Seine venaient de s'emparer. Un homme ayant découvert que sa femme l'avait trompé depuis long-temps, s'était vengé sur elle par un assassinat accompagné d'horribles circonstances. Pendant deux heures, disait-on, la victime tremblante s'était traînée à ses genoux, sans pouvoir obtenir sa grâce. Les dames espéraient charitablement que l'on condamnerait à mort cet homme impitoyable; et Oscar de Savigny, présent aussi à cette soirée, l'accusait d'avoir mis dans son crime quelque prétention, et d'avoir maladroitement singé Othello. Le docteur ne jeta qu'un mot dans cette discussion bruyante :

— L'adultère, dit-il, est la tache originelle de notre société.

— Eh qu'importe cela, répondit Lucien ! c'est une tache, dites-vous, il faut alors qu'elle soit lavée ! moi, je défends cet homme ! qu'on dise en théorie : le meurtre n'est jamais justifiable ! mais qu'on ne dise pas néanmoins l'honneur est chose si mesquine, que son ressentiment ne peut pas imposer silence à la raison comme un accès de maladie ! vous accusez fièrement l'ignorance et les passions brutales de l'homme en question, mais je ne vois en lui qu'un sentiment juste et louable, exagéré, peut-être, et pourtant respectable. C'est la peine du tallion qu'il appliqua lui-même, au défaut des lois impuissantes sur ce sujet. J'ai dit le tallion : l'honneur ne vaut-il pas la vie ? Pour moi, j'ai l'instruction, l'aménité de mœurs et cette bonne éducation dont vous parlez si haut ; eh bien ! je vous le jure, j'aurais fait à sa place ce que cet homme a fait.

On se récria là-dessus.

— Eh ! croyez-vous qu'encore je me crusse vengé ! continua-t-il ardemment ; croyez-vous donc que j'acceptasse une goutte de sang,

pour réparation de l'infamie la plus hideuse ! non ! je viendrais encore devant le juge véritable, crier mille fois vengeance !

Tandis que Lucien s'exprimait de la sorte, celui qui d'un regard observateur eut examiné le visage de madame Spalma, frappé de sa pâleur et de son effroi, se fut dit : *Serait-elle coupable ?*

PAYSAGE.

I.

A deux lieues de Paris, sur la route qui longe la Seine et qui conduit de Saint-Cloud à Neuilly, un cabriolet élégant volait de toute la vitesse d'un cheval vigoureux. Celui qui le conduisait, quoique jeune encore et mis avec recherche, paraissait préoccupé plus que ne

le sont d'ordinaire les jeunes gens. A l'impatience qu'il témoignait, au coup d'œil inquiet qu'il jetait de temps en temps sur une montre plate et brillante, on pouvait deviner que cette course si rapide n'était pas une promenade, un plaisir, mais une affaire, une nécessité.

Le regard fixé devant lui, et dévorant l'espace, il était complètement étranger à tout ce qui l'environnait, aux accidens de la rive, aux caprices de l'eau, à l'aspect pittoresque des coteaux couverts de vignes, au paysage enfin qui se déroulait devant ses yeux comme un panorama animé et mobile, et qui eut à coup sûr captivé l'attention d'un observateur moins distrait.

A gauche, des ombrages touffus, de riantes maisons de campagne, et des kiosques avec leurs vitraux coloriés; à droite, la Seine calme et limpide, fuyant avec un murmure égal et une harmonie monotone sur un fond de sable et de cailloux polis. En avant, le mouvement poudreux de la route; quelques équiqages rayonnant au soleil, et des soldats les bras

ballants, marchant sans pensée et presque sans parole, semblables à des saules en mouvement, à une végétation ambulante. Plus loin, sur la droite, les arches du pont de Neuilly à demi cachées par des îlots de verdure; enfin, dans le fond du tableau, et comme pour clore l'horizon, le Calvaire : le Calvaire dépouillé de son ancien prestige, qui s'élève comme un souvenir du passé et un présage pour l'avenir; le Calvaire qui n'est plus un couvent, et n'est pas encore une forteresse.

Tout ce paysage se colorait des larges rayons d'un soleil de printemps, et dans l'air on sentait comme un parfum de fête, qui enivrait les sens et allait à l'âme. Tout était gaîté dans les champs, dans les arbres, dans l'herbe. On eut dit que la terre souriait au ciel bleu et pur. C'était une de ces belles journées, où l'on se sent au cœur un gonflement inaccoutumé, un indicible besoin d'aimer; une de ces journées que l'on passe étendu sur le gazon et le visage au ciel, à détailler quelques nuages qui passent, à suivre l'hirondelle qui se perd dans la nue.

Pourtant le cabriolet volait toujours plus rapide; et sous le fouet de son maître, le cheval trempé de sueur, redoublait à chaque instant de vitesse. Insensible à toutes les harmonies de la nature qui se succédaient à côté de lui, celui-là semblait n'avoir qu'une pensée, celle d'arriver à une heure dite, et de ne pas manquer une affaire convenue. Pour certains hommes entreprenans et actifs, qu'est-ce qu'un beau soleil et une perspective riante? Qu'est-ce que l'air pur et le ciel sans nuages pour ceux qui imposent un but à chaque pas, un résultat à chaque minute? Pour ceux-là, les jours sont égaux, les saisons indifférentes, et le temps n'existe que par les divisions exactes d'une pendule.

A mi-chemin de Neuilly, et devant une grille de fer à flèches nouvellement dorées, le cabriolet s'arrêta enfin. L'impatient voyageur en descendit prestement, et jetant les guides à son jockei : — dans une heure je serai ici dit-il. Onze heures venaient de sonner.

La porte vers laquelle il se dirigea était ouverte; il la poussa avec l'aisance d'un homme

qu'on attend, et qui ne craint pas d'être importun.

Encadré entre de grands arbres, le château qu'on apercevait dans le fond est remarquable par son air d'ancienneté. Grave et mélancolique, il lui est resté des vieux temps de nobles et imposans vestiges. Vous retrouvez là ces hautes salles que nos aïeux faisaient à leur taille; mais vous y chercheriez en vain ces petites commodités de la vie que nous avons inventées à notre usage, ce bien être calculé que nous demandons à l'architecture moderne. On a bien autant que possible, ajusté à cet antique monument quelque peu de toilette à la mode; mais les rideaux de mousseline jurent avec les fenêtres en ogive, et tout ce clinquant de rapport ne fait que mieux ressortir l'antiquité sévère de l'édifice. On voit d'ailleurs qu'un sentiment de respect religieux a rendu sacrés tous ces vieux souvenirs, et qu'au front de cette demeure une sainte croyance a imprimé son cachet indélébile. Ce culte du passé, cet esprit de religion qui dominait toutes choses se révèle à chaque pas, se

manifeste pour ainsi dire sur chaque pierre.

A l'un des angles de la maison, et dans un enfoncement obscur, vous pouvez voir une madone avec cette inscription :

Si l'amour de Marie
En ton cœur est gravé,
En passant ne t'oublie
De lui dire un ave.

Pauvre madone, si sainte et si bénie jadis, si oubliée maintenant, et qui au lieu de prières et d'offrandes ne recueille peut-être plus que les grossiers sarcasmes d'un valet insolent !

Près de cette madone, et au-dessus d'une porte cintrée, on remarque encore un débris plus étrange. Nul ne sait quel religieux artiste, quel sculpteur inconnu a creusé dans le granit cet homme couché qui regarde le ciel, les mains jointes !

Seulement en s'approchant, on lit au-dessous le millésime de 1456. Ce ne pouvait pas être une époque moins reculée que celle ou l'on priait ainsi.

Autour de cette madone, autour de cette figure qui prie, le lierre a étendu impunément

ses longues bandelettes brunes, et du milieu de ces touffes de feuilles rondes et luisantes jaillissent quelques plantes sauvages, qui abandonnent au vent leurs panaches de fleurs rouges et blanches. On dirait qu'une nature austère et vieille a voulu servir d'encadrement à une religion plus vieille encore.

Le jeune homme, qui se trouvait alors en face de ce tableau n'y prêta aucune attention; mais ayant aperçu un domestique qui venait à sa rencontre :

— Où est madame? demanda-t-il, d'une voix haute et brusque.

— Madame est dans le parc, répondit en s'inclinant le domestique.

— C'est bien; je la trouverai.

Et Oscar (car c'était lui), disparut bientôt à travers les allées, et sous les massifs verdoyans.

Que venait faire Oscar à cette heure? ..... Pourquoi n'avait-il point parlé de Lucien? Que veulent dire cette impatience et ce mystère? Je ne sais; mais vous pouvez être certain, en le voyant, qu'il y a quelque chose de hon-

teux à faire, une œuvre ténébreuse à accomplir.

Le parc était un de ces vieux domaines couverts d'ombre, et formidables de profondeur. Des chênes gigantesques se tordaient, se grouppaient, s'élançaient avec une vigueur inouie. Des ormes seculaires s'arrondissaient en voûtes immenses au-dessus des larges allées, et de leur feuillage touffu projetaient sur la terre une humide fraîcheur. Parfois un pâle rayon de soleil glissait à travers ce dôme de verdure, et allait en se brisant jouer sur le sable des avenues. Parfois aussi, quand le vent agitait ces nuages de feuilles, c'était un murmure plein de charmes, un bruissement plaintif, et comme une voix mystérieuse qui soupire des mots inconnus. Parmi les aubépines en fleurs, voltigaient de frêles fauvettes avec leurs joyeuses chansons, pendant que sur la sommité des chênes se balançaient de noirs ramiers, en faisant entendre leur roucoulement monotone. Il y avait dans cette solitude animée une harmonie de bruits et de couleurs, un mélange de tristesse et de bon-

heur qui pénétrait l'âme de douces pensées, et l'élevait vers les cieux.

L'allée qu'Oscar suivait bordée d'arbres de Judée et de catalpas aboutissait à une espèce de rotonde sombre et touffue, qui ressemblait assez à un boudoir de verdure. Il imagina que celle qu'il cherchait, avait pu demander à cet endroit solitaire un refuge contre la chaleur du jour, et aussi contre les regards des curieux.

Dans cette espérance il pressa le pas, et à mesure qu'il approchait, les plis qui chargeaient son front, les nuages qui obscurcissaient sa figure disparurent peu à peu. Sa physionomie reprit le calme qui lui était habituel, et le sourire reparut sur ses lèvres ; on eut dit un acteur, qui, prêt à paraître en scène, laisse de côté ses chagrins intimes et personnels, pour se donner tout entier aux exigences de son rôle. Parvenu au bout de l'allée, et presque jusqu'à l'enceinte circulaire, il avança lentement et retenant son haleine, jusqu'à ce qu'enfin n'entendant aucun bruit il se décida à pénétrer dans le sanctuaire.

Personne ne s'y trouvait, personne excepté une vieille statue décrépite et noircie par la pluie, avec cette épigraphe à ses pieds, ou cette épitaphe, si vous voulez : AMICITIA.

A cette vue, Oscar ne put retenir un violent geste de désappointement, non pas que cette statue de l'amitié et cette inscription à demi effacée réveillassent en lui une idée pénible, il s'était trompé, voilà tout. Sans se dépiter plus long-temps, il se remit donc en route. Et comme il approchait d'une grotte fabriquée en granit moussu, il aperçut dans le demi jour du kiosque en rocailles quelque chose de blanc, qui tantôt paraissait immobile, et tantôt s'agitait légèrement selon le calme ou la mobilité du vent.

Il entra : c'était Amélie de Nangis, la femme indigne de Lucien Spalma.

En voyant Oscar elle jeta un cri, et baissa la tête, palpitante d'émotion et de suprise. Lui vint se placer devant elle, la regardant avec des yeux pleins d'une admiration jouée, et lui disant avec affectation :

— Que vous êtes belle !

Ils étaient donc en présence : Oscar et madame de Nangis ; tous deux si bien faits l'un pour l'autre, celle-ci femme médiocre ayant juste assez d'intelligence pour comprendre le pouvoir d'une volonté tenace et incessante, celui-là chez qui un égoïsme persévérant et longanime tenait lieu de tout, d'amour, de religion, de génie. Spectacle étrange que ces deux personnages dans ce réduit silencieux, que ces deux êtres sans portée et sans foi, au milieu de cette nature grave et sublime !

Pourtant il faut l'avouer, la mémoire de madame de Nangis n'était pas si entièrement éteinte, ses nerfs si complètement usés qu'elle ne pût trouver dans le bleu du ciel, dans les fleurs, dans tout ce qui l'entourait, une réminiscence de poésie banale et vulgaire.

— Voyez, dit-elle après un instant de silence, comme la nature est riante ! Et ne croyez-vous pas que si le bonheur existe quelque part, il doit se trouver ici ?

Un étrange sourire plissa les lèvres d'Oscar.

— Amélie, répondit-t-il d'un ton froid,

auriez-vous donc oublié, ce que vous m'aviez promis, cette lettre pour le ministre.

— La voilà, dit madame de Nangis en tirant de son sein un papier à demi froissé.

— La recommandation est pressante, n'est-ce pas?

— Pressante, répondit madame de Nangis.

— C'est bien.

Et il déposa sur le front d'Amélie un baiser froid et presque conjugal.

Midi sonnait lentement à l'horloge lointaine du village.

Oscar partit.

II.

Pour expliquer ce qui vient d'avoir lieu, nous avons besoin de remonter quelque peu le temps écoulé, et de vous initier aux secrets du passé. Il est facile de comprendre comment madame de Nangis, femme vaniteuse, et cachant sous un vernis de sentimentalité

apprêtée, un esprit court et une âme commune, avait cessé en si peu de temps de trouver du charme au caractère aventureux de Lucien Spalma, devenu son mari. Il sera facile aussi de se représenter comment Oscar s'était insinué peu à peu auprès d'elle, et avait fini par triompher ; pour certaine femme la patience est tout, et plus d'un cœur ressemble à ces rochers qu'une goutte d'eau, en tombant toujours et régulièrement, amollit et creuse à coup sûr.

A mesure que Lucien guéri de son activité fiévreuse s'abandonnait à la vie contemplative, et négligeait sa femme; Oscar devenait de plus en plus empressé. Il est certains détails que l'esprit élevé de Lucien ne pouvait comprendre, et qu'Oscar entendait à merveille. Cela n'était pas peu de chose pour une femme comme madame Spalma, avec son humeur légère et toute de détails. Si par exemple on allait au bal, c'était Oscar le cavalier indispensable; c'était lui qui donnait son avis sur le choix d'une parure, et avait soin d'envoyer à la jeune femme le bouquet de meilleur goût.

S'il fallait voir la pièce nouvelle, le drame à la mode, Oscar était encore là, recueillant chaque mot de son élégante compagne, minutieusement attentif à ses observations, souriant à ses épigrammes, appuyant sur chacune de ses paroles. Il était là, non pas comme Lucien qui donnait tout son amour en bloc, et en demandait autant; mais il détaillait son adoration, il ponctuait, pour ainsi dire, ses sentimens.

En lui madame de Nangis trouvait un homme obéissant, dont la grâce inaltérable et le caractère conciliant, répondaient au besoin qu'elle avait de fades hommages. C'était comme un miroir flatteur qui réfléchissait ses traits, et les lui renvoyait plus beaux et plus adorables encore.

Elle ne sentait point pour lui ce qu'elle avait éprouvé un instant pour Lucien : cet espèce d'éblouissement passager et d'ivresse de nerfs qui lui avait donné le vertige. Dans ces deux époques de sa vie, elle s'était trompée. Elle avait pris Lucien pour époux par amour, et Oscar pour amant par reconnaissance; en-

fin elle semblait avoir fait un mariage d'inclination et un adultère de convenances.

Si de ces sentimens qui s'étaient fortifiés jour par jour, minute à minute, je ne vous ai pas exposé la conclusion, c'est qu'il est trop simple de s'en rendre compte. Il vous sera possible aussi bien qu'à moi de mettre Oscar en présence de madame de Nangis. Imaginez quelques phrases de convention; quelques réponses banales, une attaque calculée, une défense de commande, le temps de résistance qu'il faut à un marchand pour n'avoir pas l'air d'abandonner sa marchandise à vil prix, et de s'en défaire avec trop de contentement.

Mais ce qu'il y eût de remarquable, ce fut le changement qui s'opéra en Oscar. De souple et d'insinuant qu'il était, il devint fier et presque insolent. Il avait le moyen, et se pressait d'arriver au but.

Voici la lettre que madame de Nangis lui remit pour le ministre :

MON CHER COUSIN,

« Au nom de notre amitié, je vous recom-
» mande M. Oscar de Savigny. J'espère que
» vous lui témoignerez la bonté que vous m'a-
» vez montrée si souvent, et que vous le trai-
» terez, comme un de nos meilleurs amis.

» C'est d'ailleurs un homme de talent qui
» peut sans orgueil aspirer à de hautes desti-
» nées. »

(Oscar avait presque dicté cette dernière phrase.)

« Je vous salue de cœur, »

AMÉLIE.

L'ANNIVERSAIRE.

I.

Le lendemain de la scène qui précède, madame Spalma était allée à Paris, puis était rentrée assez tard à la maison de campagne que nous avons décrite. Dans une chambre tendue en bleu, qu'un soleil resplendissant colorait de ses rayons, auprès d'un lit élégant et

somptueux, Lucien triste et pensif contemplait sa jeune épouse dormante.

A la vue de ce front si pur qu'aucun souvenir pénible n'obscurcissait, de ce sommeil tranquille et profond que nulle idée amère, nulle pensée coupable ne semblaient agiter, de cette figure calme et limpide qui paraissait refleter une âme limpide et calme comme elle, Lucien se sentit venir de l'attendrissement au cœur. Et se penchant doucement sur sa jeune et belle épouse, il murmura à voix basse ces paroles, comme une prière d'amour, un cantique d'actions de grâces :

— J'ai tort parfois de douter de tes sentimens, car c'est toi qui es venue dissiper les ténèbres de ma vie, l'obscurité sinistre de mon horizon. Avant toi, tout n'était dans mon existence que doute, incertitude et douleur amère; maintenant j'ai dans mes peines un adoucissement, une consolation dans ma misère, j'ai ton amour !

Et en disant ces paroles, il effleura de ses lèvres émues les lèvres fraîches et jolies de la dormeuse, mais il recula tremblant, et crai-

gnit de l'avoir éveillée. Soit en effet la commotion de ce baiser, soit le résultat d'un rêve, madame de Nangis arrondit en murmurant son bras au-dessus de sa tête. Au frémissement de son corps, à l'agitation de sa bouche entr'ouverte, il était facile de voir qu'elle allait parler; Lucien retint son souffle et écouta:

— A ce soir, m'avez-vous dit? à ce soir.... prononça-t-elle d'une voix entrecoupée. Mais songez donc que c'est sa fête à lui!...

Lucien frissona involontairement. C'était sa fête en effet, et on devait la célébrer. On avait préparé un grand dîner, un feu d'artifice; que sais-je! tous les plaisirs de Paris qu'on peut se procurer à la campagne.

Mais que voulait dire ces mots : *à ce soir*..... qu'Amélie venait de prononcer. A ce soir! où? avec qui? Lucien maintenant eut donné tout au monde pour que le rêve continuât, et cependant il frissonait malgré lui, comme certains tempéramens nerveux à l'approche d'un violent orage. Elle continua :

— Que m'importe, lui! dites-vous! Mais savez-vous que cela n'est pas bien; le tromper,

et choisir pour cela le jour même de sa fête.

Par un mouvement impétueux, Lucien approcha sa main pour serrer la main de sa femme, mais il s'arrêta; l'agitation passagère qui avait contracté les traits d'Amélie s'était entièrement effacée. Jamais sur son front il n'y avait eu plus de candeur et de sérénité.

Que voulaient dire pourtant ces paroles entrecoupées? le tromper! Qui voulait-elle tromper, si ce n'est lui? Mais fallait-il s'en fier à un rêve, et pouvait-elle être coupable la femme qui reposait si candidement?

Pour conserver ses illusions et fortifier sa confiance, Lucien alors se rappela tout ce qu'il lui devait; et peu à peu il en vint à se retracer le passé. Par je ne sais quelle fatalité, tous les antécédens de sa vie se retracèrent à sa mémoire. Il se rappela d'abord son enfance si grave déjà et si sérieuse; puis ses projets et ses fantaisies d'adolescent, qui ressemblaient si fort à ces châteaux de carte qu'un souffle fait écrouler, à ces palais de nuages qu'un rayon de soleil dissipe à tout jamais. Il remonta anneau par anneau la

chaîne de ses plaisirs et de ses misères; mais quand il arriva à ce jour, où sur le conseil d'un ami, il s'était décidé à aller au bal, lui qui n'y allait jamais, un frisson terrible parcourut ses membres, il sentit comme un coup de marteau à la tête, comme un poids énorme sur la poitrine qui l'empêchait de respirer. Le rêve l'épouventait encore.

Puis reprenant son courage, il poursuivit sa vision rétrospective. Les idées riantes des premiers temps de son amour, les émotions exquises qu'il avait senties revinrent une à une et à leur place, comme évoquées par une voix toute puissante; la soirée de l'Opéra surtout si agitée, si dramatique, si pleine de sensations diverses, avec son dénouement si délicieux qu'il avait failli en devenir fou.

Une circonstance indifférente en apparence, donna encore plus de réalité à ses souvenirs, plus de consistance à ses idées. Sur le marbre granité de sa toilette, madame Spalma avait laissé le bouquet qui lui avait servi la veille au théâtre. Lucien le prit comme pour ajouter encore à son illusion. Il détailla chaque

fleur, aspira chaque parfum, on eut dit qu'il remerciait en lui un autre bouquet plus cher, qui lui avait jadis annoncé le bonheur.

Une rose surtout dont l'éclat avait survécu aux richesses éteintes des fleurs qui l'environnaient, attira son attention. C'était une rose du Japon, garnie de ses feuilles et de ses épines, et si fraîche qu'elle semblait encore balancée sur sa tige. Lucien admira le velouté de ses pétalles, l'élégance de sa corolle, et peu à peu cet examen dégénérant en distraction enfantine, il se mit à effeuiller la rose, comme machinalement. Peut-être même s'était-il rappelé ce jeu d'enfant, qui consiste à interroger les fleurs sur ce qu'on désire ou ce qu'on craint.

L'oracle eut bientôt parlé, son doigt distrait sentit un obstacle, et au milieu des mille feuilles odorantes, il trouva un petit billet de papier fin et roulé avec soin qui contenait ces mots :

« A ce soir, dix heures, sous les marron-
» niers. »

Lucien resta immobile et pâle, on eut dit

un homme frappé de la foudre ; et il fut obligé de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber à la renverse. Trompé! trompé à n'en pouvoir douter! Trompé par une femme qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait encore avec passion!....

Quand le premier moment de douleur fut passé, sa poitrine se gonfla et son cœur battit violemment d'un ardent désir de vengeance. Il relut encore le billet, pour y chercher le coupable. Ses bras qu'il avait relevés retombèrent accablés, l'écriture lui était entièrement inconnue. Alors il ne put que s'écrier d'une voix sombre : à dix heures sous les marronniers.

Lorsqu'il fut capable de réfléchir, le rêve lui fut expliqué. Il s'approcha du lit d'Amélie, elle dormait encore. — Eh bien! dit-il! ce soir au rendez-vous, j'y serai.

Et il sortit de cette chambre adultère, éperdu et découragé.

II.

Lucien eut voulu prendre l'air, chercher le frais du parc, et se cacher dans la profondeur impénétrable des charmilles vertes et des acacias en fleurs; mais il ne le put. Les conviés étaient arrivés, et il fallut subir leurs froides félicitations, leurs complimens stupides! Chose

singulière que jamais si vous avez l'âme triste, vous ne pouvez sortir, sans rencontrer des gens qui vous heurtent de leur gaîté, vous accablent de leur joie! Chose triste qu'un convoi de mort ne passe jamais sans croiser sur sa route ou un mariage plein d'espérance, ou une troupe d'ouvriers qui s'en vont la musette en tête rire et danser au cabaret.

Il fallut à Lucien tout le désir de vengeance qu'il avait, pour cacher sa colère et dissimuler son désespoir. Aussi dès qu'il le put, il quitta ses appartemens pour s'enfoncer dans le jardin, mais il n'eut pas la consolation de s'y trouver seul. Un des invités, celui peut-être qu'il repoussait le plus, Duterme l'avait suivi.

— Eh bien, lui dit l'agent de change en l'abordant, comment cela va-t-il? mon cher monsieur Spalma. Tout ce monde vous ennuie, et vous fatigue comme moi, n'est-ce pas? Vous n'aimez pas tous ces imbéciles qui rient sans cesse, et ces jeunes gens insolens et fats, qui font des madrigaux aux femmes et des plaisanteries aux maris. Mais dites-moi

comment il se fait que vous ayez invité ici un homme que je croyais votre ennemi personnel : M. Lionnel de Beauval?.....

A ce nom Lucien tressaillit, comme réveillé en sursaut.

— Lionnel, dit-il, d'une voix forte et accentuée, en effet pourquoi est-il ici? Qui l'a invité? ce n'est pas moi ! Je ne veux pas qu'il reste ici, il faut qu'il parte, sa présence chez moi est un outrage, que je ne puis supporter. J'ai toujours détesté cet homme!

Lucien en prononçant ces derniers mots, allait partir d'un pas précipité, lorsque M. Duterme le retint par la main.

— Je suis enchanté, dit-il, que vous partagiez ma haine contre ce Lionnel, et que je puisse au moins vous en parler à cœur ouvert, car vous êtes un brave jeune homme, vous! Et vous comprendrez ce que je souffre. Mais patience! la résignation la plus longanime se lasse à la fin; et peut-être avant ce soir y aura-t-il du nouveau!....

— Quoi donc? demanda Lucien.

— Vous verrez cela, répondit l'autre.

En ce moment la cloche du dîner se fit entendre, et les deux interlocuteurs se dirigèrent vers la maison.

Je ne vous décrirai pas l'ordonnance exacte du repas, et l'ordre des services, et la qualité des vins. Ceci n'est pas de notre domaine, nous n'avons jamais observé le bruit des fourchettes, analysé le tumulte des bouteilles; et nous estimons mieux la plus belle description, une simple observation de sentiment, un trait de naturel, si faible qu'il soit. Que vous importent d'ailleurs les actes matérielles de la vie, maintenant que tant de sentimens se mêlent, que tant de passions se heurtent. Cherchez vous-même à travers le bruit général de la conversation et le retentissement d'une gaîté unanime, tout ce qu'il dût y avoir d'espérances ou de craintes, d'idées poignantes ou douces, d'inquiétudes ou de soupçons dans ces six personnages réunis, comme par hasard, dans le même lieu : Lionnel de Beauval, Amélie de Nangis, Oscar, Duterme et sa femme, et enfin Lucien Spalma, le plus pauvre et le plus malheureux de tous; car on souffre en

raison de ce qu'on est, et il semble que les natures supérieures n'aient plus de puissance que pour la douleur.

Dans ce long entr'acte du dîner, servant, pour ainsi dire, de hâlte à l'action qui devait se dénouer bientôt, il n'y a qu'un fait à vous rapporter. Sur la fin du repas, au dessert, Oscar se leva et prenant son verre à la main, il proposa d'une voix claire et vibrante un toast à Lucien Spalma. Tous les convives acceptèrent la proposition avec enthousiasme, et tous répétèrent d'une voix forte :

— A Lucien Spalma!

Lucien pressa avec effusion la main d'Oscar.

— Merci, lui dit-il à voix basse, merci, j'ai bien besoin de croire à la sincérité de tes paroles, à la constance de ton affection ; merci!..

Il semble en effet qu'un sentiment ne s'affaiblisse jamais qu'au profit d'un autre; et lorsque l'amour vient à s'éteindre ou à se briser, il est rare que le cœur, cherchant où se prendre ne s'attache avec plus de force à l'amitié. Ce que nous disons. Lucien l'éprouvait

en ce moment, jamais peut-être il n'avait plus senti le besoin d'être seul avec un ami, pour lui confier ses chagrins, pour se débarrasser de la moitié de ses angoisses. Il lui fallut pourtant se taire, il lui fallut étouffer dans sa poitrine les tourmens qu'il ressentait. Il lui fallut prendre un air riant, pour répondre aux convives, il lui fallut rire avec la mort dans le cœur. Car ne croyez pas que le désir de la vengeance absorbât tellement toutes ses pensées, qu'elle ne laissât pas de place à la tristesse. Il eut voulu ne pas avoir trouvé le fatal billet, il eut voulu ne rien savoir, car il sentait que son bonheur était détruit à tout jamais, car la foi seule le rendait heureux et il venait de perdre une illusion bien douce, une croyance bien chère.

Lorsque tous les convives furent au jardin, il s'enveloppa d'un manteau sombre, enfonça son chapeau sur ses yeux, et dirigea ses pas vers le lieu qu'on appelait le bosquet de l'amitié, et qui devait maintenant prendre un autre nom. La nuit était silencieuse; de rares étoiles brillaient à travers les nuages gris;

les arbres balançaient doucement leurs cimes feuillues ; et le vent murmurait tristement parmi les branches épaisses des chênes qui mêlaient leurs teintes noires, aux teintes de l'horizon rembruni.

Lucien se cacha derrière la gothique statue de l'amitié, l'oreille au guet et faisant silence! Long-temps il attendit, sans entendre autre chose que le murmure monotone et doux que fait la Seine en fuyant sur les cailloux de son lit, autre chose que le cri plaintif des hibous qui se répondent dans la nuit.

Qui pourrait exprimer les pensées tumultueuses de son âme, l'excessive agitation de son cerveau ! Que venait-il faire à cette heure, lui Lucien Spalma, l'homme d'imagination et de cœur, caché derrière une ruine, comme un malfaiteur qui attend sa proie? Pourquoi ces tourmens, ces inquiétudes? Qui causait tous ces malheurs? qui avait voulu que tout cela fut ainsi? Pourquoi cette femme était-elle venue se jeter ainsi à la traverse de sa destinée? pourquoi l'avait-il vue? pourquoi l'avait-elle aimée? pourquoi?..... Il se perdait dans

cette mer de questions et de problêmes, et les yeux fixés au ciel, il semblait de son œil perçant interroger les nuages, et leur demander s'ils savaient cela mieux que lui.

Enfin un bruit de pas se fit entendre sur le sable, comme de quelqu'un qui s'avançait avec précaution. Lucien avança la tête, et aperçut un homme, enveloppé comme lui d'un manteau, et mystérieux comme lui. Ne pouvant alors contenir sa violence, il s'avança vers le nouveau venu. Une forte détonation se fit alors entendre, et à la lueur d'une bombe qui éclata dans l'air, et retomba en pluie, Lucien reconnut Duterme. Duterme venu dans un même but, dans une même crainte sans doute.

Cela peut-il donc être? Est-il possible que le hasard accouple ainsi dans une même destinée deux hommes si différens, deux contrastes si tranchés, deux oppositions si vivantes : l'agent de change Duterme et le poète Lucien Spalma.

A cette apparition, il n'est pas besoin de vous dire l'étonnement de Lucien, éperdu et honteux, il se sauva en courant, malgré les efforts de Duterme pour le retenir.

UN DÉVOUEMENT DE FEMME.

I.

Si Lucien se fut trouvé seul, en rentrant, avec sa femme, nul doute qu'il n'eût exhalé ouvertement son indignation et sa rage ; mais dans le salon illuminé avec goût, une société nombreuse s'était déjà réunie, et assise devant le piano, madame Duterme, d'une voix

légère et coquette, essayait un air nouveau que de nombreux applaudissemens interrompaient par instans. Lucien comprima donc sa colère, et remettant à un autre moment le soin d'éclaircir ses doutes et de confirmer ses soupçons, il se retira dans sa chambre, et s'y enferma.

A demi étendu sur un sofa, il se laissa aller aux réflexions pénibles qui l'accablaient, interrogeant le passé, creusant l'avenir, et ne voyant partout qu'infirmités et misères. Long-temps il froissa dans ses mains le fatal billet qui lui avait tout appris; long-temps il chercha à reconnaître dans les caractères la trace d'une écriture connue; et ne pouvant y parvenir, il décida que le lendemain il exigerait de madame Spalma, une explication et un aveu.

Mais quand il en vint à se demander où il allait, quels résultats il pouvait espérer, en quoi une pareille certitude soulagerait son cœur, et adoucirait sa blessure, il tomba dans le découragement le plus profond, dans la plus complète désespérance.

Hélas! un coup bien cruel lui avait été porté. Pour Lucien, homme d'imagination, ce qui lui arrivait n'était pas un malheur ordinaire, c'était une partie de sa vie qu'on lui enlevait; il avait cru à l'amour, et il était désabusé. Par suite même de ses réflexions, une réaction s'opéra dans son esprit, il se dit qu'il était indigne de lui de s'affliger ainsi, qu'après tout il était supérieur à l'amour d'une femme, que c'était folie de croire dans un monde incrédule, qu'il n'y avait d'autre chose à faire qu'à se consoler de son mieux, et à s'étourdir. Dans son accès de septicisme, il imagina une vengeance assez singulière, et il s'endormit avec l'espèce de contentement que donne un parti pris, une résolution arrêtée.

Quelques jours après, à son hôtel de Paris, assis devant un bureau d'acajou, il attendait. Qui? je l'ignore, mais soit que ses idées de septicisme fussent déjà évanouies, soit qu'un sentiment religieux s'y mêlât encore malgré lui, sur le dos d'un livre, qu'il tenait à sa main, vous eussiez lu ces mots : *la Sainte-Bible!....* la Bible! livre admirable et divin, pensait-il,

qui a des chants de triomphe pour toutes les joies, des hymnes de deuil pour toutes les misères! immense réservoir moral, où toutes les émotions humaines, toutes les affections terrestres se confondent en une seule pensée : Dieu! comme tous les fleuves en un seul : l'Océan. La Bible! où toutes les couleurs se marient, où toutes les nuances se mêlent comme dans un arc-en-ciel éclatant; la Bible où la poésie resplendit à côté de la raison, le lyrisme auprès du dogme, Isaïe à côté de Salomon. Immense monument qui n'est pas l'histoire d'un peuple, mais l'histoire de tous les peuples, et que l'Orient nous a légués, comme souvenir et comme enseignement.

Plongé dans une extase merveilleuse, dans une indicible rêverie, on eut dit que Lucien avait oublié les peines de cette vie, et qu'il habitait un monde meilleur. Peut-être son âme dégagée de ses liens terrestres, s'en allait-elle par de là les plaines éthérées chercher un bonheur inconnu, des voluptés inouies; car qui sait ce qu'un esprit rêveur et mystique peut trouver, en partant des sublimités de la

Bible, pour s'élancer à travers les espaces incommensurables de l'infini. Non, certes, ce n'était plus l'homme de la veille, furieux et méditant la vengeance, pleurant son amour trahi, et ses illusions perdues. A voir le calme de ses traits, la résignation douce empreinte sur sa figure, on eut jamais deviné ses souffrances passées, sa jalousie, ses soupçons affreusement réalisés; et peut-être lui-même avait-il tout oublié?

Mais trois coups frappés doucement à la porte vinrent le tirer de sa rêverie, et le rappeler à la réalité. La porte ouverte, une femme entra, et se posa devant lui, grave et sérieuse, c'était Stella.

— Vous m'avez écrit de venir, dit-elle, en montrant un papier à demi froissé, qu'elle tenait à la main. Vous voyez que je suis fidèle à ma parole : me voici, que voulez-vous de moi ?

Lucien hésitait à répondre, tant le regard de Stella était fixe et morne, tant il y avait de noblesse dans ses traits, de pâleur sur ses joues; et puis, il avait peine à se rendre compte de

la fantaisie bizarre qui lui avait fait écrire à la jeune femme, et dans ce moment, il ne pouvait plus retrouver la suite d'idées à laquelle se rattachait son désir violent de la revoir. Quelques lieux communs s'échappaient de ses lèvres; mais Stella l'interrompit :

—Je vois bien, dit-elle, qu'il faut vous épargner l'ennui de chercher une réponse, vous m'avez fait venir, Monsieur, parce que vous vous êtes souvenu que j'étais votre débitrice.

— N'ajoutez pas une parole, Madame, ou je croirais que vous avez peine à me pardonner le léger service que j'ai pu vous rendre.

— Alors pourquoi cette invitation si pressante, cet appel que vous avez fait à ma mémoire? Pourquoi, dites? Oh! Monsieur, je craignais de vous avoir deviné.

La voix de Stella était grave et sonore, ses cheveux noirs qui se découpaient en bandeau sur son front lisse et blanc, la fixité de son regard, l'immobilité de son attitude, donnait à sa personne, je ne sais quel aspect mystérieux et imposant : on l'eût prise pour une statue de la douleur, ou pour quelqu'une de ces vic-

times que les anciens immolaient dans leurs fêtes.

Sans doute Lucien, en lui écrivant, n'avait eu d'autre but que de chercher hors du cercle monotone de ses habitudes, une émotion passagère, une distraction d'un moment. Mais cette femme était si sérieuse et si belle, qu'il ne songea qu'à lui demander pardon. Pour tout autre homme, Stella n'eut été qu'un hochet acheté à prix d'argent. A Lucien, faible et enthousiaste, elle apparut comme un être d'une nature à part. Son imagination frappée par un contraste imprévu, prêta une grandeur et une dignité factices au langage et aux gestes de cette femme. Il fut subjugué, et ne lui parla qu'avec une sorte de crainte respectueuse. Quelle que fut Stella aux yeux du monde, elle triomphait en ce moment où un homme la jugeait et la comprenait en elle-même, et séparée de ses œuvres. C'est qu'il n'appartient qu'aux esprits supérieurs de reconnaître dans autrui la supériorité native, qui existe indépendamment du fait. Lucien, devina que cette femme n'était pas une femme ordinaire.

— Pardon, lui disait-il, en se voilant le visage de ses mains pour cacher sa rougeur, pardon, j'étais un fou. Je vous ai offensée, vous, si belle, mais soyez indulgente, j'étais bien malheureux.

En disant ces derniers mots, il regarda Stella, suppliant et les larmes aux yeux ; car il se sentait bien coupable envers elle. Stella adoucit peu à peu sa figure, ses traits devinrent moins sévères, sa pose moins imposante.

— Je ne vous en veux pas, reprit-elle. Je devais m'attendre à ce qui m'arrive! Et pourquoi vous aurais-je cru plus de générosité qu'à un autre et de désintéressement.

Elle calomniait encore l'intention du jeune homme.

— Pourtant, je l'avouerais, il m'avait semblé à vous voir, que vous deviez penser noblement, j'avais cru découvrir dans vos traits une délicatesse qui me faisait espérer : je me suis trompée.

Lucien la rassura encore, sa voix devint caressante, son œil persuasif et bon, ses paroles douces; peu à peu lui et elle sympathisèrent,

et se comprirent comme deux amis qui se retrouvent.

A mesure que Stella parlait, Lucien sentait son étonnement redoubler ; où cette femme avait-elle appris ces expressions si simples, et en même temps si énergiques ? où avait-elle connu ces douleurs si exquises et si recherchées ? qui lui avait donné cette douce résignation ? Sans doute son existence devait être un long tissu d'événemens tristes, et d'incidens malheureux. Enfin Lucien voulut voir à quelle source elle avait puisé sa force : il lui demanda l'histoire de sa vie.

—Vous le voulez, dit-elle, je vais vous obéir, et je serai brève, car cette vie ne date à peu près que d'un an.

II.

Il y a un an, j'étais encore auprès de ma mère, dans le village de Saint-Tropez en Provence, j'avais dix-huit ans, en me regardant vous jugerez si j'étais jolie ; car déjà bien des chagrins ont pâli mes joues, et bien des larmes ont brûlé mes yeux : la douleur enlaidit plus

vite que le temps. Jusque là j'avais mené une existence tranquille, me laissant aller, insoucieuse, à mes moindres caprices de jeune fille, et ne m'interrogeant guère sur mes sensations et mon avenir. Lorsque le matin j'allais respirer le parfum des fleurs et la brise odorante, lorsque le soir je m'asseyais seule sur le rivage de la mer, et que mon âme s'abandonnait à une molle rêverie, mes vagues désirs n'avaient encore aucune forme arrêtée, et je souffrais doucement du mal de l'existence, sans pouvoir préciser l'espoir inquiet, qui m'agitait presque à mon insu.

Un soir, quelques pêcheurs vinrent implorer le secours de ma mère, pour un jeune homme qu'ils venaient de retirer des flots. Ma mère était la bienfaitrice du village. Un malade, un blessé devenait son enfant, et sa modique fortune suffisait, dans ce pauvre pays, à l'exercice le plus généreux de son humanité, Elle répondit, comme toujours, à l'appel de ses bonnes gens, et ses soins éclairés rappelèrent bientôt à la vie le malheureux à qui elle les prodiguait.

On nous dit que cet homme avait cherché à se donner la mort : aussi dès qu'il revint à lui, ce fut pour maudire ceux qui l'avaient rendu au monde, et pour reprocher à ma mère sa funeste compassion. Hélas, il devait plus tard l'en punir cruellement. Cependant il consentit à vivre, et peu à peu l'humeur sombre, qui l'avait poussé à cet acte de désespoir, parut se dissiper ou du moins s'adoucir. Il s'établit dans une petite auberge du pays, où il était descendu quelques temps avant.

Chaque jour Edouard venait passer plusieurs heures avec nous, ma mère l'avait pris en amitié, il était si jeune, si beau, si malheureux ! Et puis il y avait dans ses manières une étrangeté mystérieuse qui subjuguait cette excellente femme. Que vous dirais-je, monsieur, sa fille ne fut pas à l'épreuve du charme qu'elle attachait aussi aux moindres paroles de cet inconnu. Je l'aimai bientôt de toutes les forces de mon âme, de toute la violence d'un premier amour. Pour lui, toujours froid et réservé, il semblait n'avoir plus rien à souffrir des passions humaines. La mienne s'en irrita.

et bientôt il lui fut impossible de douter des sentimens qu'il m'avait inspirés, alors il prit la résolution de quitter le pays; mais auparavant il eut avec moi une conversation qui décida de mon sort.

— Vous m'aimez, me dit-il?

Et moi, je lui répondis avec assurance : oui !

— Il faut donc que je vous fuie, reprit-il, car je ne puis pas, je ne dois pas vous rendre votre amour; oubliez-moi, Stella, ou vous apprendrez bientôt par vous-même ce qu'on gagne à mêler sa destinée à celle d'un malheureux. Voyez, vous m'avez sauvé la vie, et déjà la contagion de ma fortune vous devient funeste; oubliez-moi, il en est encore temps; aussi bien mes jours sont comptés, et si vous me connaissiez mieux, vous ne joindriez pas à vos doux rêves d'amour la pensée d'un homme que la société repousse de son sein, et qui ne peut désormais chercher de repos que dans le néant.

Je fus effrayée de ces paroles. Le secret de son existence était-il donc si affreux qu'il lui

fallait me le cacher, ou fuir? quel crime avait-il donc commis? je voulais le savoir, car je l'aimais !... Son crime ! j'insistais pour le connaître, et il me le dit enfin !... Son crime ! c'était d'avoir plus d'énergie et de force que les hommes de son siècle, de mépriser des coutumes et des lois surannées, des mœurs étroites et des usages mesquins ; c'était de croire à la liberté, et de la chercher au milieu de notre esclavage.

Ce qu'il me dit alors, Monsieur, est resté gravé dans mon cœur; mais les paroles me manquent pour le redire. Je n'essayerai pas de vous répéter l'histoire de ses nobles souffrances, de ses luttes généreuses contre toutes les entraves indignes de lui, de ses combats désespérés pour le triomphe d'une idée d'affranchissement ; hélas, il fut vaincu, le monde ne lui pardonna pas ses efforts, et l'en punit par la misère.

En ce moment, Lucien ne put retenir un mouvement de surprise. Le souvenir de cet ami de collége qu'il avait rencontré quelques temps auparavant, lui revint tout à coup, et

la ressemblance des deux caractères, qu'il comparait en lui-même, le frappa si vivement qu'il murmura le nom de Churchill.

— Dieu! s'écria Stella, vous le connaissez!

— C'était donc lui, répondit Lucien, j'aurais dû le deviner. Il y a peu d'hommes aussi fortement trempés; mais continuez, Stella, je ne connais de son histoire que les dernières souffrances dont vous m'avez parlé, et dès que votre vie est mêlée à la sienne, je m'intéresse doublement à votre récit.

— Je ne sais alors comment j'oserai vous dire tout.

— Je vous aiderai, dit Lucien, en souriant tristement.

— Lorsqu'Edouard voulut se donner la mort, reprit Stella, ses ressources n'étaient pas entièrement épuisées. Le peu d'argent qui lui restait, lui suffit pour vivre un mois à Saint-Tropez, et c'est au moment où la faim allait réellement se faire sentir, qu'il eut avec moi cette conversation, où j'appris à le connaître. Je ne croyais pas que mon amour pour lui pût s'accroître; mais combien je m'étais trompée!

il ne m'aimait pas encore, et pourtant je lui étais dévouée, je respectais sa douleur, j'admirais sa misère; tout en lui me subjuguait jusqu'au fanatisme. Il partit, comme il me l'avait dit, en me priant de l'oublier; mais je savais qu'il me quittait pour mourir; et le lendemain, monsieur..... j'étais auprès de lui, à Marseille. Pour lui j'avais abandonné ma mère, j'avais laissé ma douce et paisible existence, je lui sacrifiais mon repos, mon honneur; je lui aurais sacrifié ma vie, sans demander seulement qu'il m'en tînt compte. Je ne pensais qu'à une seul chose, à l'aimer; et pourvu qu'il ne me repoussât pas loin de lui, j'étais heureuse.

Il fut enfin touché de compassion; voyant que j'étais décidée à mourir, s'il mourait; il reprit courage, et s'occupa de nous soutenir tous deux. Alors seulement je crus lui avoir sauvé la vie : j'étais contente de moi, et quand la faim et le besoin vinrent nous trouver, j'étouffais mes plaintes en pensant que ma présence empêchait Churchill de se livrer au désespoir. Au moins il cherchait à travailler, il

s'efforcait d'utiliser ses talents, et les nombreux refus qu'il éprouvait ne lui étaient pas mortels, car j'étais là ; l'idée qu'il vivait pour moi me consolait de tout ce que je pouvais souffrir.

Tant que ma mère vécut, son indigne fille n'eut pas à craindre les dernières horreurs du besoin. Elle nous fit passer des secours à Marseille, où nous demeurions, et son cœur oublia mon ingratitude, pour ne penser qu'à ma misère. Mais elle ne résista pas long-temps à la douleur que lui causait ma fuite, et je la perdis peu de mois après. Un dernier malheur m'attendait encore. Churchill avait placé dans je ne sais quelle entreprise commerciale, la faible somme qui me revenait de la succession de ma mère. Une banqueroute nous fit tout perdre, et à peine nous resta-t-il assez d'argent pour venir à Paris.

Permettez-moi, monsieur, de passer rapidement sur ce qui me reste à vous dire. Vous n'exigerez pas que je vous raconte, mot par mot, comment j'en suis venue à l'état d'abaissement où vous me voyez; ah! puissiez-vous ne jamais connaître la misère et la faim. J'é-

tais à Édouard, je l'aimais, et enfin, j'ose m'en glorifier, j'en étais aimée : eh! bien, je me suis vendue à un autre, j'ai acheté de l'or au prix de ma honte!... Il le fallait!

— Je sais tout, Stella, dit Lucien : Churchill ne m'a rien caché, car il était sûr que je comprendrais votre généreuse conduite. Lorsque le hasard me le fit rencontrer, il y a quelque temps, il ne craignit pas de dévoiler le secret de sa vie à un ancien camarade d'enfance, et dès ce jour, je vous ai admirée sans vous connaître.

— Et lui! monsieur, n'est-ce pas lui seul qu'il faut admirer? Ah! ne soyez pas injuste comme le monde : tenez lui compte de son courage à supporter la vie; il vous a dit quelle fut sa faute : n'aurez-vous pour elle qu'une injurieuse pitié? La société la punirait avec raison; mais moi, j'entends au fond de mon cœur une voix qui l'absout et qui la glorifie. Édouard m'avait donné l'exemple du dévouement : j'ai dû l'imiter. Seulement sa lutte avec le monde était trop périlleuse : je n'ai pas voulu vivre au prix de son sang; mais j'ai

mieux aimé le nourrir du prix de ma honte. J'ai cru que mon amour purifirait le fruit de mes sacrifices. Vous êtes bon et généreux : jugez-moi.

Lucien était vivement ému. Il ne put trouver dans ces paroles que celles-ci :

— Pauvre Stella !

III.

Le nom d'Édouard Churchill ne paraîtra plus dans le courant de cette histoire. Nous avons cru pouvoir interrompre un instant notre récit principal, pour anticiper sur les événemens et terminer cet épisode, qui déjà peut-être semblera trop long.

Lucien chercha à se rendre utile à son camarade d'enfance. Quelque temps après la visite de Stella, il fit venir Churchill, et lui proposa de passer en Portugal, et d'y servir la jeune reine, dans l'armée de laquelle il avait obtenu pour lui une commission de lieutenant. Édouard accepta, bien qu'il lui fallut quitter son amie. Mais l'espoir de mourir ou de gagner de quoi vivre, le décida facilement. Stella elle-même comprit la nécessité de le laisser partir, et se résigna, comptant le rejoindre à la première occasion. Mais à peine Édouard fut-il rendu à son poste, qu'une balle miguéliste le délivra de cette vie, qui lui était à charge. Le bâtiment qui l'avait transporté en Portugal, rapporta au bout d'un mois la nouvelle de sa mort. Les consolations de Lucien purent seules soutenir Stella dans sa douleur.

Mais, pour tout dire, elle supporta plus facilement ce choc terrible, qu'on ne s'y fut attendu. Peut-être cet amour violent n'était-il qu'une soumission magnétique à la force et à la supériorité de Churchill : peut-être la pré-

sence continuelle de cet homme l'avait-elle seule maintenue dans son exaltation? Stella pleura beaucoup : mais elle vécut.

LA DEMANDE EN SÉPARATION.

I.

Pendant ce récit, Lucien s'était rapproché de Stella. Ses regards attentifs épiaient avidement les moindres traces de l'émotion, que ressentait la jolie conteuse, et les inflexions variées de cette voix pénétrante résonnaient à ses oreilles comme une mélodie grave et mys-

térieuse. Avec quel délice il savourait cet accent si plein de vérité; avec quel intérêt il suivait dans toutes ses phases cette vie de douleur et de passion! En ce moment, une admiration enthousiaste pour la généreuse amie de Churchill lui faisait oublier la distance qui pouvait le séparer de Stella, et il l'élevait jusqu'à lui par la noblesse de ses sympathies.

Mais tous deux gardaient le silence. La jeune femme semblait encore accablée des efforts qu'elle avait dû faire, pour rassembler tant de souvenirs penibles, et ses yeux humides de larmes restaient baissés vers la terre. Lucien avait saisi la main de Stella, et la pressait dans les siennes, comme s'il eut voulu par cette caresse muette, exprimer la pensée consolatrice que des paroles auraient souillée. Lorsque l'esprit s'est élevé dans une certaine région, ne semble-t-il pas que le bruit du langage humain soit une profanation; et n'a-t-on pas horreur du mot importun, qui vient détruire le charme religieux du silence, et troubler le recueillement de l'âme? Voyez au

contraire comme tous les sentimens s'épurent et s'ennoblissent dans la communion tacite de deux cœurs, que le plaisir ou la douleur font vibrer à l'unisson. On dirait que la pensée, entraînée par je ne sais quel élan mystique, va se dégager de ses liens terrestres. Mais qu'un seul mot se fasse entendre, et elle retombera meurtrie par la brusque secousse des chaînes du langage.

Ainsi Lucien était-là, penché sur cette main qu'il pressait doucement. En quelques secondes, combien de consolations n'avait-il pas échangé avec les plaintes touchantes de Stella! Comme il la vengeait noblement de la société humaine; comme il lui demandait éloquemment pardon de tous les maux qu'elle avait soufferts! Mais hélas! ni lui, ni celle dont il séchait les larmes ne pouvaient rêver un avenir meilleur. Lucien partageait les chagrins de Stella, mais il n'avait pas d'espérance à lui donner.

En ce moment un léger bruit à la porte, les rappela tous deux à la vie matérielle et positive, que leur extase de quelques secondes

leur avait fait oublier si complètement. Stella se leva, et la première, rompit le silence :

— Adieu, monsieur, dit-elle : je vous dois encore plus que vous ne pensez; je croyais mon âme fermée pour jamais aux plus doux sentimens : mais vous m'avez rendu celui de la reconnaissance, vous êtes deux fois mon bienfaiteur.

Et elle partit laissant Lucien dans un trouble, dont il avait peine à se rendre compte.

Resté seul, un mouvement de jalousie se glissa dans son âme. Il comparait ce dévouement de tous les instans, cette abnégation, ce sacrifice continuel de Stella, avec la générosité si vantée d'Amélie de Nangis; et il se demandait pourquoi la femme qu'il avait aimée ne s'était pas rencontrée comme Stella, dévouée et sublime. Oui, il enviait le sort de Churchill, qui du moins avait trouvé dans l'amour d'une femme un asile contre la haine de la société : tandis que lui, Lucien, demeurait isolé au milieu d'un monde bienveillant. Envain il s'efforçait de repousser cet étrange rapprochement entre sa femme et la maîtresse

de Churchill. Celle-ci lui apparaissait toujours belle et noble, jusques dans son avilissement, toujours fidèle, toujours aimante, jusques dans ses faiblesses, et par ses faiblesses même. Et Amélie qu'il avait tant aimée, Amélie le trahissait. Quelle excuse avait-elle, quel motif et quel but? Aux yeux du monde, elle n'était guère moins coupable, aux yeux de la raison, elle seule devait l'être.

Ainsi dans sa pensée Amélie avait mérité toute la dégradation que Stella subissait. S'il la ménageait encore, c'était par apathie, par la crainte d'un éclat : Lucien avait pour sa femme plus de mépris encore que de colère. Il se fut vengé, sans doute; mais il voulait une victime digne de lui. Dans l'impossiblité de trouver le complice, il avait su se contenir ou plutôt, la paresse aidant, il s'était endormi dans une indifférence maladive; il n'ignorait pas qu'Amélie le détestait cordialement, cependant il eut fallu autre chose pour l'émouvoir. Sans doute il regrettait ses rêves de bonheur, mais la certitude d'être haï ne pouvait rien ajouter à la peine qu'il ressentait de n'être

pas aimé, ni rien changer à sa manière de souffrir.

Par malheur, il était écrit que son horreur pour les scènes domestiques demeurerait sans résultat. Si dans son amour pour la paix, ou peut-être dans son mépris d'homme supérieur pour les mesquines tracasseries de ménage, il s'était abstenu de porter les premiers coups, la guerre n'en était pas moins déclarée entre sa femme et lui : tout ce qu'il gagna à rester sur la défensive, ce fut d'être attaqué.

En effet, l'entrevue que nous venons de rapporter fut suivie de plusieurs autres visites de Stella. Amélie qui n'attendait qu'un prétexte, pour faire éclater sa haine, les vit avec plaisir : et enfin, lorsqu'elle crut que le temps était venu de lever le masque, elle se rendit chez son mari, auquel elle demanda gravement une audience.

II.

Ce jour-là, Amélie s'était parée plus élégamment encore que d'habitude. Une coquetterie que je ne me charge pas d'expliquer, lui avait fait choisir ceux de ses ajustemens qui plaisaient le mieux à Lucien aux temps de leurs premières amours. On eut dit qu'avant d'enga-

ger le combat, elle n'avait pas négligé le soin de ses armes; et que décidée à rompre avec son mari, elle voulait de lui un dernier regret. Aussi laissa-t-elle à Lucien le temps d'être impressionné par sa vue; mais en habile politique, elle ne perdit pas un instant pour profiter de l'avantage qu'elle croyait obtenir par surprise.

Quant au mari, son insouciance seule l'aurait empêché de rompre le silence : mais d'ailleurs un instinct qui pouvait suppléer aux combinaisons de sa femme, lui défendait de paraître étonné. S'il le fut, Amélie n'eut pas à s'en applaudir, car il ne le laissa pas apercevoir. Cependant celle-ci, avec cette vieille tactique qui consiste à considérer comme gagné l'avantage que l'on veut obtenir, supposa que sa venue solennelle avait vivement ému son mari.

— Vous paraissez surpris de ma visite, dit-elle; et je ne sais moi-même comment j'ai eu le courage de vous la faire. J'ai long-temps reculé devant la pénible nécessité où vous m'avez réduite; mais enfin, je dois parler; et

peut-être me saurez-vous gré, monsieur, de n'avoir pas employé des tiers, pour vous faire entendre les tristes vérités que j'ai à vous dire.

Elle s'arrêta, comme pour juger de l'effet qu'avait produit son préambule. Mais Lucien paraissait fort calme; il la pria poliment de continuer, ce qu'elle fit avec un léger accent de dépit.

— Ne vous étonnez pas, monsieur, du sang-froid avec lequel je vous parle. Il y a un an, j'aurais eu peut-être de l'indignation pour votre conduite, mais depuis que j'ai appris à vous connaître, je ne dois point me laisser aller à la colère.

Lucien resta impassible, et demanda seulement à sa femme, d'un ton dédaigneux, où elle voulait en venir.

— A une séparation complète, répondit-elle : nous n'aurions jamais dû vivre ensemble, et je suis assez punie de m'être abaissée jusqu'à vous. Aujourd'hui je veux reprendre ma liberté, et c'est à la justice que je la demandrai.

— Un éclat, madame! et c'est vous qui vou-

lez le provoquer ! J'avoue que je ne m'y attendais pas. Voyons, pendant que vous êtes de sang-froid, permettez-moi d'en profiter pour vous demander l'explication de cette comédie.

— Je ne conçois guère la raillerie en matière si sérieuse, monsieur. Je suis venue loyalement vous avertir de ma résolution, voilà tout.

— Il serait peut-être charitable de me faire part des motifs que vous avez eus pour la prendre.

— Vous le voulez? votre conscience ne vous l'a pas dit cent fois? Eh bien, monsieur, écoutez-moi, et rougissez de honte.

Vous avez oublié, à ce qu'il me semble, tout ce que j'ai fait pour vous. Lorsque par pitié pour une passion insensée, je consentis à un mariage que je maudis aujourd'hui; les avertissemens ne m'ont pas manqué, mais entraînée par je ne sais quel vertige, je les ai malheureusement négligés. Vous le savez, monsieur, afin d'être à vous j'ai bravé les propos et les convenances du monde, et les sages

remontrances de ma famille; je me suis livrée au ridicule, et j'ai quitté un beau nom pour porter le vôtre. Comment m'avez-vous tenu compte de tous mes sacrifices? Je vous ai appelé, vous obscur et ignoré, au premier rang de la société; il vous manquait des honneurs et de la fortune : je vous ai donné la fortune, et les moyens de parvenir aux honneurs. Comment m'avez-vous tenu compte de mes bienfaits? Ah! je suis cruellement punie d'un moment d'erreur.

— Il paraît, dit Lucien, que nous en sommes aux diatribes contre le mariage d'inclination.

— Non, monsieur; je n'aurais pas songé à vous reprocher mes bienfaits, à vous rappeler mes sacrifices, si je n'avais encore de plus graves sujets de plaintes, des plaintes qui feront retentir les tribunaux, car j'ai besoin de vengeance.

— La vengeance! cria Lucien : c'est vous qui avez prononcé ce mot! la vengeance! c'est vous qui l'invoquez!

Sa voix était étrangement émue : ses yeux

brillaient d'un feu extraordinaire, et ce seul mot de vengeance avait secoué si brusquement l'apathie où il cherchait à se maintenir, qu'Amélie en fut effrayée. Elle voulait bien que son mari fut colère, mais il y avait dans l'expression de sa physionomie moins d'emportement que d'indignation.

Elle hésitait à continuer ; cependant, après un instant de silence, elle reprit courage.

— Oui, Monsieur, dit-elle, la vengeance, car l'insulte est publique, il faut que la réparation le soit aussi. Je sais que la justice humaine ne peut avoir égard à ma douleur de tous les jours, au supplice affreux de vivre avec un homme qui me hait, de le voir à chaque instant, et de porter son nom. Sans doute votre loi n'a pas voulu prévoir le cas, où une malheureuse femme unie par un fatal caprice à l'homme qui lui convenait le moins, serait réduite à souhaiter la mort de son mari, ou à attendre la sienne avec désespoir ; mais grâce à vous, Monsieur, j'aurai du moins un prétexte pour demander vengeance de mes souffrances réelles. Vous avez reçu ici votre

maîtresse, vous l'avez reçue publiquement. Eh bien! votre loi si oublieuse a daigné prendre souci d'un pareil outrage, et les tribunaux en feront justice.

— Je ne sais, Madame, répondit Lucien, si je dois chercher à repousser une telle accusation.

—Eh! que m'importe, à moi, votre justification, croyez-vous que je vous demande encore un reste de fidélité, je suis au-dessus de vos dédains, Monsieur; et je ne vous aurais pas rappelé votre honteuse faiblesse, si elle ne me donnait les moyens de punir votre crime de tous les jours, celui d'être mon époux.

Elle se levait pour se retirer, lorsque Lucien, la prenant par le bras avec violence, la força de rester dans le fauteuil qu'elle occupait.

—Vous m'écouterez aussi, dit-il, car je ne me laisserai pas effrayer par tant d'audace. Vous, plaider en séparation! vous, me dénoncer aux tribunaux! eh bien! voyez cet écrit, et commencez par vous défendre vous-même! n'est-ce pas à vous qu'un infâme complice a adressé

ce billet? N'est-ce pas vous qui me trahissiez, le jour même où un sot usage vous dictait de perfides souhaits? Voyons, madame, répondez!

Amélie était confondue : elle voyait là, entre les mains de son mari, le billet que lui avait envoyé Oscar dans un bouquet de fleurs, et qu'elle savait égaré mais non pas au pouvoir de Lucien. Sa terreur fut si grande qu'elle ne pensa pas même, au premier instant, à la ressource si naturelle de nier l'authenticité du billet. Et pourtant, rien de si facile, car il n'était pas de l'écriture d'Oscar.

Lucien continua avec véhémence.

— Vous le voyez, madame, la justice humaine n'a rien entre nous, dont elle puisse connaître. Car il me faudrait jouer le rôle d'accusateur, et je ne veux pas y descendre, ainsi ne comptez pas sur moi pour servir votre passion de scandale. Quant à la vengeance, c'est autre chose.

Et il se rapprocha d'Amélie effrayée.

— Comme vous, dit-il, j'appelle la vengeance : il me faut aussi une victime; mais rassurez-vous, ce n'est pas Amélie de Nangis

que je dois punir. Elle vivra encore, entourée de l'estime du monde, elle cachera longtemps encore ses honteuses amours, et son mari ne lui permettra pas de renoncer tout à coup à sa réputation par un éclat scandaleux. Non, madame, vous n'oserez pas dévoiler maintenant les tristes secrets de notre vie conjugale, et en vous prévenant qu'un procès ne saurait tourner qu'à votre honte, je vous prouve assez formellement, je crois, combien je suis éloigné de nourrir contre vous des idées de vengeance.

Mais cependant vous ne voudriez pas que ma pitié injurieuse allât jusqu'à favoriser un commerce coupable. Votre amant périra; il périra de ma main : car je sais, au besoin, reprendre mon vieil habit de passions et de préjugés, et je veux, comme un autre, laver mon honneur dans le sang. Qu'en dites-vous? Me voyez-vous, moi, Lucien Spalma, croiser le fer avec quelque pauvre jeune homme bien candide, avec quelque fat bien insignifiant, pour le punir d'avoir été joué par vous, ou de vous avoir jouée. Et quand votre mari sera

devenu un meurtrier, madame, vous croirez, n'est-ce pas, qu'il a trouvé sa victime, et qu'il ne songe plus à se venger?

— Monsieur, dit Amélie en reprenant ses esprits, faites-moi grâce de vos indignes calomnies. Je ne sais ce que veut dire ce billet. Nous verrons si plus tard vous saurez vous justifier autrement, que par une accusation aussi dénuée de preuves. Je dédaigne également vos insultes et vos menaces. Laissez-moi sortir.

— Non, vous ne sortirez pas que vous n'ayiez tout entendu.

Si je vous ai bien comprise, vous n'attendiez qu'un prétexte pour me punir d'être votre époux? Peut-être croyez-vous l'avoir trouvé : mais ce que je viens de vous dire vous empêchera, j'en suis certain, d'en couvrir votre haine pour moi. Encore une fois vous craindrez d'appeler une attention trop sévère sur votre conduite, et cette vengeance, qu'il vous faut comme à moi, vous devrez la chercher ailleurs.

Réfléchissez maintenant, ne suis-je pas

puni de ce que vous appelez mon crime par mon crime même? N'ai-je pas maudit comme vous cette fatalité qui enchaîne ma destinée à la vôtre, et ne me suis-je pas demandé cent fois pourquoi le sort m'avait jeté sur votre chemin?

Soyez satisfaite, madame Amélie de Nangis, mes souffrances ont bien expié les vôtres. Sans doute, votre orgueil a dû gémir lorsqu'un homme obscur vous a donné son nom : et pourtant, il y eut un jour où vous paraissiez fier de ce sacrifice. Vous avez pu voir avec peine mon peu d'ambition : et pourtant, une fois au moins, vous avez rêvé pour nous deux un avenir d'amour et de tranquillité. De quoi vous plaignez-vous aujourd'hui? Je vous fais honte, n'est-ce pas? Vous regrettez de n'avoir pas choisi quelque noble intrigant, et d'avoir cédé à l'amour d'un homme simple. Il n'y a pas de dandy si suffisant et si nul, qui ne vous paraisse maintenant supérieur à Lucien Spalma, votre mari. Soit, mais jusqu'à présent votre vanité seule est blessée. Comparez mon sort au vôtre.

Chez moi, ce n'est pas la vanité qui souffre : je n'en ai plus depuis long-temps. Mais il me restait encore ce fatal besoin d'être aimé, d'être compris, qui est la source de si vives douleurs. Lorsque j'ai reconnu que mon amour vous lassait, que ma présence vous était importune, que je vous gênais, enfin, j'ai cherché à détruire en moi-même cette dernière et terrible faculté de souffrir, je ne l'ai pas pu. Jugez donc, Madame, de tous les maux que j'ai supportés depuis le jour où votre âme a cessé de répondre à la mienne. Cherchez dans votre mémoire la plus poignante de vos douleurs, et songez qu'elle n'est rien auprès de ce désespoir continu, de ce dégoût incessant qui naît de l'isolement où vous m'avez laissé. Dès lors, je devins à charge à moi-même, et voyant que vous ne faisiez rien pour me tirer de mon abattement, j'ai dû m'abandonner au courant de la vie ; indifférent par excès de souffrance, fatigué faute de but. Voilà mon existence, Madame : voilà ces bienfaits que vous me reprochez.

Peut-être jusques-là ne puis-je accuser que

moi. Pourquoi en effet, me suis-je laissé tromper comme un enfant, à de mensongères apparences? Pourquoi vous ai-je cru forte et aimante, lorsque vous cédiez par instinct, à l'égoïsme et au pouvoir des sens? C'est-là ma faute, j'en conviens, mon crime si vous le voulez; et j'en suis assez puni. Mais vous, madame, n'avez-vous rien fait pour le malheur commun? N'est-ce pas vous, vous seule, qui avez violé les lois du monde, et n'ai-je pas le droit de le prendre à témoin de votre honte et de mes douleurs.

Eh bien! ce n'était pas encore assez. Il a fallu que votre audace s'élevât jusqu'à l'impudeur : je dévorais mes chagrins en silence, et vous n'avez pas craint de venir me provoquer dans ma retraite. O honte! c'est vous qui avez demandé une punition pour l'adultère! Qui donc espériez-vous tromper par ce grossier manége? Vous pensiez peut-être que le soin de ma défense m'empêcherait de distinguer le coupable, et vous vouliez prendre le rôle d'accusatrice, de peur de jouer celui d'accusée. Mais vous le comprenez maintenant, un pro-

cès est impossible, parceque je ne veux pas qu'il ait lieu. Moi seul je suffirai à la punition du coupable : à commencer par *lui*, à finir par *vous*.

Et Lucien se retira, laissant sa femme accablée de cette colère méprisante, et de cette juste indignation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE BRODARD.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

	Pages.
Un Bal constitutionnel	3
Un Homme actif au XIXe siècle	41
Lucien Spalma	65
Une Fleur symbolique	95
Don Juan	113
Le boudoir d'une Coquette	125
L'Ami d'Enfance	147
L'Église	167

LIVRE DEUXIÈME.

Un an de Mariage	181
Churchill	199
Pressentimens	215
Paysage	245
L'Anniversaire	263
Un dévouement de Femme	279
La demande en Séparation	303

PQ
2217
D3L8
t.1

David, Jules Antoine
Lucien Spalma

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY